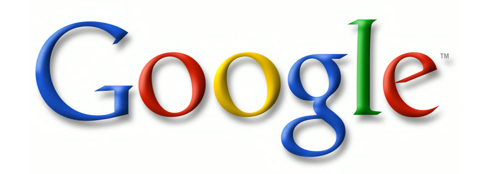






ÉPREUVES

DU

SENTIMENT.

TOME SEPTIEME.

ÉPREUVES

DU

SENTIMENT,

Par M. D'ARNAUD.

TOME SEPTIEME.



A MAESTRICHT,

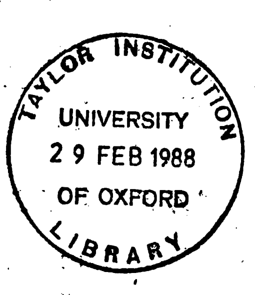
Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.

TABLE

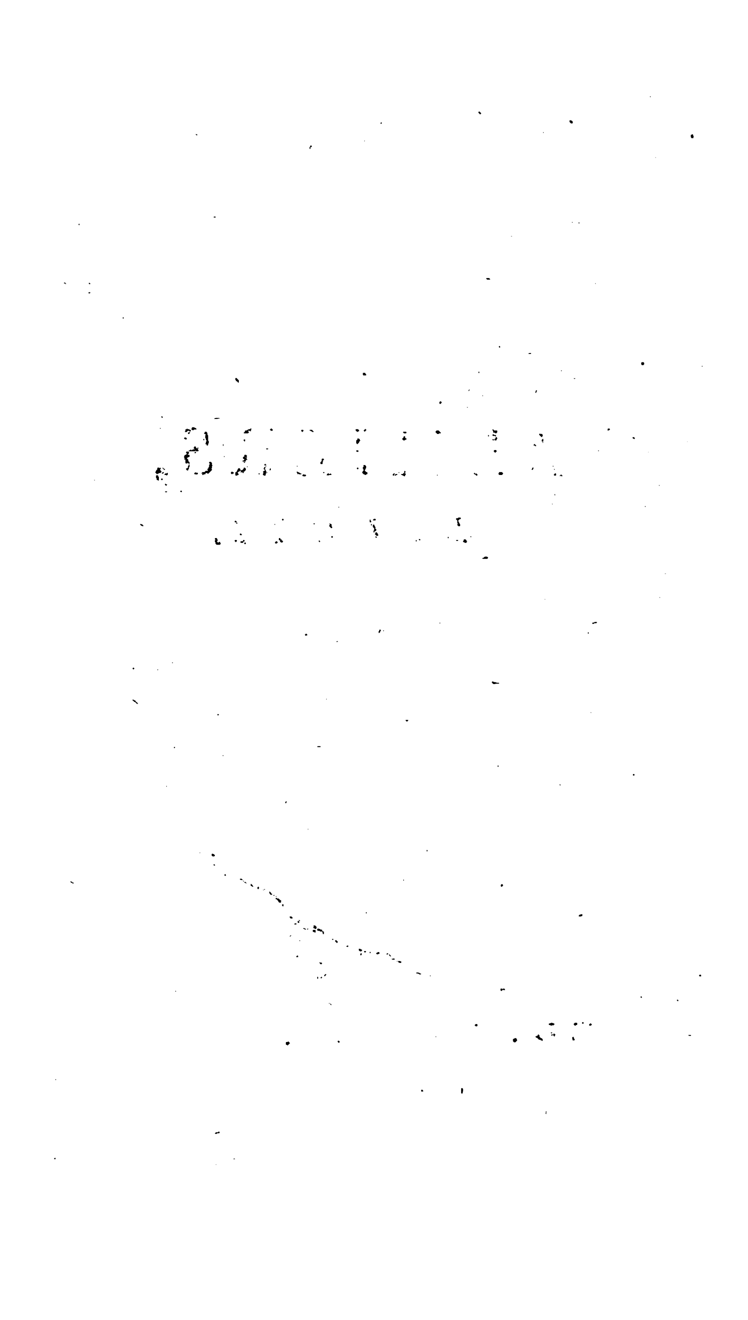
DU TOME SEPTIEME.

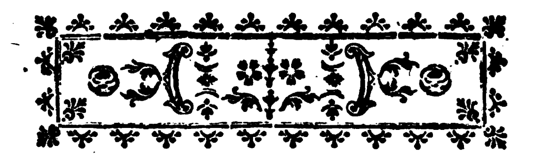
Fin de la Table.



VALMIERS,

ANECDOTE.





VALMIERS,

ANECDOTE.

La justice & la bonté, ces deux vertus si nécessaires aux hommes, & surtout aux Souverains, s'étoient assises avec Louis XII, sur le trône François; un Ministre sensible & éclairé répondoit dignement aux vues sages du Monarque: mais la nation étoit encore bien éloignée de prendre l'esprit de son maître : elle avoit de la peine à rejetter ce limon de barbarie qui sembloit attester notre origine, & que l'absurde grossiéreté du gouvernement féodal entretint si long-temps pour la honte & le malheur de cet Empire. Le préjugé toujours aveugle & inhumain, est le premier des tyrans, & celui dont le despotisme est le plus difficile à réprimer; peut-être ne sommes-nous point

encore parvenus à oublier & faire oublier que les sauvages destructeurs des Gaulois & des Romains sont nos ancêtres. Malgré le progrès de ces prétendues lumieres philosophiques dont notre siecle s'enorgueillit, que d'occcasions où les Francs se font revoir dans toute leur férocité !

Un jeune homme, qui, au sortir de l'enfance, avoit embrassé le parti des armes, étoit un modele de vertu pour la ville qu'il étoit venu habiter. Tout Orléans retentissoit de l'éloge de Valmiers; il ne s'écouloit guere de jours qu'on ne parlât de quelqu'action de bienfaisance que sa modestie s'efforçoit en vain de tenir cachée. Pour le peindre d'un seul trait, il réunissoit l'ame la plus belle & la figure la plus intéressante: aussi inspiroit-il l'amitié & l'amour; les hommes recherchoient avec empressement sa société, & les femmes se disputoient sa conquête. Une riche veuve, âgée de vingt-deux ans, & joignant à la fortune tous les agréments qu'on peut desirer, étoit une des premieres qui aspiroient au cœur de Valmiers. Ses prétentions étoient assez fondées: elle avoit excité le penchant

qu'elle ressentoit. Les deux amants s'étoient confié leur ardeur mutuelle. Valmiers, aimé autant qu'il aimoit, devoit goûter un bonheur pur & sans mêlange : cependant une secrete mélancolie le poursuivoit jusqu'aux pieds de Madame Lormessan; la présence même de cette femme dont il paroissoit épris, redoubloit cette sombre tristesse qui le dévoroit; il lui échappoit de ces soupirs qui décelent un profond chagrin; il regardoit avec attendrissement l'objet de son amour, & ensuite il levoit les yeux au Ciel, comme pour lui adresser quelques reproches. Madame Lormessan, après plusieurs conversations où elle avoit vanté les douceurs du mariage, vient enfin à se déclarer : elle propose à Valmiers de lui donner sa main : il tombe à ses pieds : — Vous me voyez, Madame, pénétré de tous les transports; sans doute, une offre semblable est pour moi le comble de la félicité, &c... j'en sens tout le prix; j'en sens tout le prix; personne assurément a mes yeux, mon cœur, n'est plus rempli de vos graces, de vos charmes, de tout l'amour que vous seule êtes capable d'inspirer; mais... permet-

tez qu'un refus... Madame... mon deſtin eſt d'être le plus malheureux des hommes ! — Seriez-vous lié, Monſieur, par quelqu'engagement ſecret ? Quoi ! Valmiers, vous auriez eu la perfidie... — Vous m'offenſez, Madame, ce n'eſt pas à vous à me croire ingrat ni perfide ; non, on n'a jamais aimé comme je vous aime ; c'eſt une paſſion que chaque jour augmente, & que j'emporterai au tombeau. — Puiſque je vous ſuis ſi chere, qui peut donc s'oppoſer à notre union ? vos parents... — Mes parents, Madame, mes parents ! (& à ce mot, le jeune homme laiſſe échapper un gémiſſement douloureux.) — Oui, vos parents déſapprouveroient-ils ce mariage ?... j'ai du bien, de la naiſſance. — Ah ! ſans doute, Madame, la nature a épuiſé ſur vous tous ſes dons, & il n'eſt point de mortel qui ne s'honorât du nom de votre époux ; je ne parle point de votre fortune : on ne voit, on ne ſent que l'avantage de poſſéder tant d'attraits ; un regard de vos yeux... ce ſeroit le bonheur ſuprême... — Et vous refuſez de m'épouſer ! Valmiers, ſi vous connoiſſez l'amour, croyez que je n'ignore point

ſa délicateſſe ; vous avez l'honneur de ſervir le Roi : cette diſtinction me ſuffit ; je ne vous demande point compte de vos richeſſes ; ſi le ſort avoit été injuſte à votre égard, quel plaiſir je goûterois à vous venger de ſon caprice, & à réparer ſa faute ! — Hélas ! Madame, plût au Ciel que je n'euſſe à me plaindre que de cette diſgrace ! ſans contredit, je ſuis peu fortuné : je ne jouis que d'un très-petit revenu. — Seroit-ce là, Monſieur, la raiſon qui vous feroit héſiter à former des nœuds... je deſirerois bien qu'ils fiſſent votre bonheur, & je ne balancerai point à l'avouer, ils feroient le mien. — Arrêtez, Madame : c'eſt trop mettre ma ſenſibilité à l'épreuve. Faut-il que je ne puiſſe répondre à tant de bontés ! croyez... il n'eſt point de deſtinée comme la mienne ! haïſſez-moi plutôt... qu'ai-je dit ? ah ! ſans votre amour, ſoutiendrois-je le fardeau d'une vie qui m'eſt odieuſe ? — Je ne vous comprends point, Valmiers ! vous m'aimez ; je vous offre ma main, ma fortune, mon cœur, & vous redoutez un engagement qui répond de ma tendreſſe ? Je vous le répete ; n'auriez-vous au-

cun bien : feriez-vous d'une extraction fort au-dessous de la mienne... — Non, Madame, vous ne m'aimeriez point assez... & je serois le premier à repousser... mais... il est inutile de m'entretenir d'une félicité dont il m'est défendu de jouir! plaignez-moi, plaignez-moi : un obstacle insurmontable nous sépare l'un & l'autre, pour jamais. Ne parlons plus de cette union. Laissez-moi mourir... Madame, je vous dérobe le spectacle d'une douleur que rien ne pourra calmer; je me retire... — Valmiers, vous ne me quitterez point, vous me découvrirez la cause de ce refus... c'est moi qui succomberai au chagrin, qui expirerai votre victime; eh! n'ai-je pas mérité votre confiance? Je vais au-devant de tout ce que vous pouvez m'opposer. — Vous irritez mes maux, Madame, au-lieu de les adoucir; je ne résiste point à la nécessité, à la cruelle nécessité qui m'impose des loix... soyez assurée que je vous aime, que je vous adore, & votre amant, l'amant le plus tendre, le plus passionné ne peut absolument être votre époux.

Le jeune homme n'achevoit pas ces

mots, qu'il étoit déja loin des regards de Madame Lormessan. L'ingrat, s'écrie-t-elle! il m'abandonne à moi-même! & je suis aimée! & depuis quand l'amour a-t-il tant de réserve? S'il m'aimoit, auroit-il des secrets pour moi? quelle barriere invincible est élevée entre nous deux! Elle court vers Mademoiselle Ermanci, une des ses plus intimes amies, qui entroit. Ma chere Eléonore, venez à mon secours; jamais, jamais je n'eus plus besoin de votre amitié. Vous connoissez ma malheureuse passion; vous savez que Valmiers en est digne : vous attendriez-vous au coup qui me frappe? je m'explique avec le cruel qui a troublé mon repos, qui m'a ravi tout mon bonheur; je lui montre l'empire qu'il a sur mon ame; en un mot, je lui propose ma main; & quand j'imagine qu'il va voler à l'autel, le croiriez-vous ma tendre amie? j'essuye un refus, un refus barbare, humiliant... qui m'entraînera au tombeau. Valmiers, je ne conçois point cette bizarrerie, Valmiers s'obstine à me renouveller les serments de son amour, & il prétend qu'il lui est impossible de s'unir avec moi. Il

m'a paru troublé, dans l'accablement; quels feroient donc les motifs qui s'opposent à ces liens? S'il étoit moins honnête-homme, je pencherois à croire qu'un autre engagement l'enchaîne: mais Valmiers ne m'auroit pas entretenu dans l'idée qu'il n'aime que moi. Ecouteroit-il l'orgueil? eh! quand on ressent une tendresse véritable, a-t-on de la vanité? Valmiers feroit sans biens, d'une famille obscure; je m'applaudirois de l'avoir nommé mon mari. Ne pensez-vous pas de même, ma chere Eléonore? — En doutez-vous? j'éprouve... si j'aimois, j'aurois de pareils sentiments, oui, je les aurois. Sans contredit, Valmiers mérite les plus grands sacrifices. Que vous êtes heureuse! vous pouvez faire son bonheur. Mademoiselle Ermanci, à cette parole, jette un profond soupir. Cette jeune personne avoit autant de vertu que de beauté; elle vivoit sous la tutelle d'un oncle qui lui donnoit une éducation capable d'éclairer son esprit, & de fortifier ses penchants heureux; une fermeté réfléchie étoit sur-tout le principe de son caractere; depuis quelque temps, elle étoit devenue inquiete, rêveuse;

elle visitoit moins souvent Madame Lormessan ; fille d'un Gentilhomme qui lui avoit laissé une riche succession, elle pouvoit prétendre aux plus brillants partis ; plusieurs s'étoient déja présentés, & elle les avoit refusés, malgré les instances & les prieres mêmes de son parent, que cette résistance obstinée chagrinoit beaucoup.

Valmiers rentre, un soir, livré au trouble le plus violent. Les personnes chez qui il demeuroit, ne peuvent en éclaircir la cause ; il entre dans sa chambre, écrit un billet, appelle son domestique : Porte ce mot de lettre à Monsieur Darney, & qu'il ne manque pas de se trouver au rendez-vous indiqué. Il garde ensuite un profond silence ; la fureur éclate sur son visage ; on voit même des larmes couler de ses yeux ; il reçoit la réponse : cet Officier qui servoit dans le même régiment que lui, l'attendra, à cinq heures du matin, à la porte de * *. Je le préviendrai, s'écrie Valmiers. On soupçonne aisément qu'il s'agit d'une affaire d'honneur ; le jour a paru à peine : on veut empêcher le jeune-homme de sortir. Vous êtes mes amis, dit-il : vous

devriez être des premiers à me presser d'aller.... où le devoir m'appelle ; le temps est encore long d'ici à cinq heures ! (on veut du moins le suivre) les témoins sont inutiles, & j'exige de votre amitié cette marque de discrétion.

Il est arrivé à l'endroit désigné ; Darney ne se montroit point encore, il vient : — Valmiers, que me voulez-vous, de si grand matin? — Ta mort ou la mienne, perfide. — Je n'entends rien à ce langage ! — Je me ferai bientôt expliqué, ô le plus vil de tous les hommes ! il faut d'abord que j'établisse mes torts à ton égard. L'indigence est venue t'assaillir : j'ai ménagé la pudeur du besoin ; j'ai volé au-devant de ces aveux si mortifiants pour l'honnêteté malheureuse ; je me suis empressé de partager avec toi ma bourse ; que dis-je, pour te soulager dans ton adversité, je me suis exposé à ces humiliations, que le personnage d'emprunteur entraîne nécessairement après soi ; mes sollicitations t'ont obtenu le grade de Lieutenant ; ton pere doit encore à mes amis une charge importante ; dans cette aventure, où des bri-

gands t'alloient percer le ſein, je te couvris de mon corps, & te ſauvai la vie... — Mais... à quoi tendent ces reproches? — J'ai fait plus, ingrat: je t'ai aimé, je t'ai aimé; je t'ai ouvert mon cœur, mon cœur trop ſenſible! & quelle eſt la récompenſe? qu'as-tu dit, barbare, à pluſieurs de nos camarades? tu as révélé ce que l'honneur ſeul t'engageoit à tenir enſeveli dans un éternel ſilence; tu as divulgué le ſecret, le tourment, l'horrible tourment de ma vie. — J'ai dit... — Ce qui n'eſt que trop vrai, grand Dieu! & n'en ſuis-je pas aſſez déchiré! que j'étois du nombre de ces enfants proſcrits que la nature ſemble avoir rejettés dès leur berceau; oui, monſtre, oui, je ſuis un infortuné qui ne connoît ni ſon pere ni ſa mere; oui, le reſpectable Lorimond m'a trouvé prêt à mourir ſur le ſeuil de ſa porte; il m'a arraché, pour mon malheur, à un trépas certain; il m'a comblé de ſes bienfaits; il m'a témoigné une tendreſſe paternelle. Eh! le Ciel m'en eſt témoin, & Lorimond lui-même me rendra juſtice, jamais, jamais je n'ai prédendu manquer à la reconnoiſſance que je goûte

tant de plaisir à lui devoir ! mais il est le premier qui m'a contraint à me taire ; c'est lui qui m'a forcé de céder au préjugé, au préjugé cruel, qui m'a pressé de cacher la flétrissure de ma naissance, si en effet ce peut être une ignominie ; ah ! misérable, c'est toi qui es la créature couverte d'opprobre, un lâche, un ingrat ! Un parent de Lorimond t'avoit découvert ce secret : j'ai eu la noblesse de te l'avouer ; j'ai invoqué le silence de l'amitié, de l'honneur : tu as tout trahi... prépare-toi à m'en rendre promptement raison ; allons, l'épée à la main, & qu'un de nous deux expire... tu ne te mets pas en devoir de me satisfaire ? — Je ne me battrai point... contre un homme méconnu ... — Tu as pu m'offenser, & tu me refuses la réparation ? défends-toi, défends-toi ; je ne veux pas être ton assassin, mais le vengeur de l'humanité outragée. Méprisable mortel, après le coup que tu m'as porté, craindrois-tu de m'arracher la vie ?

Les personnes auxquelles Valmiers avoit recommandé de ne point le suivre, s'étoient hâtées d'aller communiquer l'affaire à ses chefs. Des Officiers

accourent, interdisent toute voiede fait, & demandent quel sujet peut armer Valmiers contre Darney. Celui-là élevant la voix : — Quel sujet ? la plus noire des perfidies! oui, je suis un de ces infortunés que leurs parents ont eu la barbarie de désavouer ; je confirme ici ce que Darney a eu la bassesse de vous révéler ; si c'est une tache, j'imaginois l'avoir expiée ; j'imaginois que ma conduite, mon amour pour mes devoirs, le desir de me signaler, & de suivre vos exemples, me deviendroient, un jour, des titres suffisants pour mériter votre estime ; & moi, moi qui aime tant l'honneur, l'ai-je perdu au point qu'une juste vengeance ne me sera pas même permise ? penseriez-vous comme ce vil Darney ? quoi ! je ne serai pas digne de lui percer son traître cœur, ou de lui donner le mien à déchirer ? (Les camarades de Valmiers baissent les yeux, se taisent.) Je vous entends, je vous entends... eh bien ! Messieurs... dès ce moment, je me fais justice... je me retire du corps. Peut-être, dans la suite, connoîtrez-vous Valmiers... je suis bien à plaindre, ô Ciel ! Quel est donc mon crime ? ma naif-

ſance ? ma naiſſance ! A quoi ſert la vertu ? infâme, (s'adreſſant à Darney) tu ne m'échapperas point ; cette eſpérance m'a flatté : j'acquérerai le droit de te punir, de verſer à longs flots ton ſang, ou de répandre le mien ſous tes mains coupables. N'ai-je pas fait tout ce qui dépendoit de moi pour me concilier l'eſtime publique ? & je ſuis donc puni de l'inhumanité des auteurs de mes déplorables jours ! Valmiers prononçoit ces derniers mots, d'un ton attendriſſant ; quelques-uns des Officiers veulent le conſoler, & adoucir la néceſſité où il ſe voit de quitter le ſervice. Alors le préjugé avoit plus d'empire qu'aujourd'hui ; les ſociétés répugnoient à recevoir ceux dont la naiſſance étoit illégitime. Vos conſolations, reprend-t-il, irritent ma bleſſure. Encore une fois, vous ſaurez ſi j'avois mérité d'être votre camarade. Hommes cruels ! je vous forcerai à m'aimer, ou du moins à me plaindre.

La douleur de Valmiers ne ſauroit s'exprimer ; rien de plus vrai en effet que ſon exiſtence incertaine. Ce Lorimond, riche négociant de Blois, l'avoit trouvé expoſé à périr de froid &

de misere : il l'avoit accueilli, s'étoit chargé de son éducation, & lui avoit assuré un revenu modique auquel il ajoutoit un nombre de gratifications, pour se soutenir dans le militaire. Le jeune homme n'avoit appris sa triste destinée, qu'après être parvenu à un âge raisonnable.

L'histoire de Valmiers est bientôt répandue dans Orléans. Etrange absurdité de l'esprit humain, & qui étend sa tyrannie jusques sur le cœur même! Les personnes qui, la veille, étoient pénétrées d'une sorte de respect pour ce jeune homme si estimable, lui marquent une indifférence que l'éloignement, le mépris même ne tarde pas à suivre; ses vertus ont tout-à-coup perdu de leur considération & de leur prix; l'ingratitude, avide d'éclater, étouffe la reconnoissance; on fait, en un mot, à Valmiers, un crime qui ne devroit réjaillir que sur ses parents; il a le courage de n'en être point humilié; il rentre en soi-même pour se dédommager de l'injustice d'un préjugé, digne monument (1) de la barbarie de hordes

(1) *Digne monument*, &c. Est-il un préjugé

plus grossieres que les Vandales & les Gépides ; il n'a rien à se reprocher que d'avoir été trop sensible, trop bienfaisant. Hommes féroces, s'écrie-t-il, vo-

---

plus révoltant que cette espece de proscription qui semble parmi nous poursuivre la bâtardise ? Sur qui devroit tomber l'ignominie, si ce n'est sur ceux qui ont donné l'existence à une misérable créature qu'ils sont forcé de méconnoître. Voilà les coupables, qui souvent, pour satisfaire à leurs penchants corrompus, ont osé se jouer de la destinée d'un être qu'ils savent dévoué nécessairement à l'infortune, à l'abandon. N'est-il pas assez à plaindre de se voir condamné à la privation de ces caresses, de cet amour, de ces soins vigilants dont les parents seuls sont capables ? Faut-il ajouter à sa peine, une sorte de flétrissure qu'il est bien loin de mériter ? C'est notre compassion, toute notre sensibilité qu'il faut lui prodiguer. En effet, peut-on être plus malheureux ? c'est à tout ce qui l'environne, à lui tenir lieu des cruels auteurs de ses jours. Ces cœurs de fer ! ils ont pu profaner la dignité de personnages sacrés de pere & de mere ! Ils ont outragé à la fois, le Ciel, l'humanité, le plaisir même, le plaisir attaché à la vue seule, à l'entretien d'une innocente créature qui nous doit la naissance, & semble par son doux sourire nous en remercier ! Cette façon de penser & d'agir si absurde, & en même-temps si féroce, à l'égard des bâtards, & contre laquelle la nature & la raison ont tant à se récrier, tire, selon les ap-

tre estime, je ne parle pas de votre amitié que je repousse avec mépris, votre estime est une dette dont vous êtes comptable à mon égard ; vous ne

---

parences, son origine de la barbarie de ces farouches habitants du Nord, qui ne différoient guere des ours dont ils étoient entourés. Obligés de mener une vie nomade, & craignant d'être retardés dans leur course, ils précipitoient dans les eaux, les enfants désavoués. Les Espagnols, de tous les peuples policés, sont ceux qui montrent plus de sensibilité pour ces déplorables victimes du libertinage, & quelquefois de la misere. Un bâtard jouit des prérogatives du Gentilhomme ; la patrie pour le venger de la dureté de ses parents, & le dédommager d'un sort incertain, lui accorde les honneurs de la noblesse. En France, c'est la Religion qui ouvre son sein à ces infortnnés, & ce n'est pas un de ses moindres bienfaits : elle a fondé pour eux, des hôpitaux, des asyles. Après s'être chargée d'élever leur enfance, elle leur fournit, dans la suite, des moyens honnêtes de subsister. Ne sauroit-on achever son ouvrage, en faisant regarder, en traitant ces enfants comme appartenant à l'Etat? alors cette espece de signe de réprobation, dont l'imbécillité vulgaire veut les marquer, disparoîtroit ; on pourroit en former des classes de soldats, de matelots, de citoyens utiles ; ils auroient du moins la considération qu'ont chez les Turcs, les Janissaires, &c.

Il est bien singulier que nous croyant éclai-

sauriez me la disputer, sans manquer à l'équité; me la refuserez-vous : l'aveu de mon cœur me suffira pour me récompenser, pour m'exciter à faire de nouvelles actions, dont vous serez forcés d'être touchés. D'ailleurs, qui peut me priver des douceurs d'un plaisir que je goûte avec tant de transport? Soyons sensible; faisons du bien, & n'en voyons pas les objets. Madame Lormessan n'aura point la façon de penser d'un vulgaire imbécille aussi déraisonnable qu'ignorant. Elle m'aime : allons nous consoler dans sa société, d'un revers que je n'ai point mérité; me seroit-il impossible de le réparer?

Mademoiselle Ermanci étoit auprès de Madame Lormessan, que la nouvelle relative au jeune homme accabloit. C'étoit-là disoit-elle, la raison qui l'obligeoit de ne pas accepter ma

---

rés, & professant un culte de sagesse & de bienfaisance, nous ayons conservé encore autant de préjugés barbares! seroit-il dans la nature de l'homme, de mêler à ses lumieres & à ses sentiments, le limon grossier dont il fut paîtri?

» *Et documenta damus quâ simus origine nati* ".

main. Eléonore, je ſuis bien malheureuſe ! je ne ſurvivrai point à cette aventure trop humiliante pour une femme... qui auroit à rougir de ſon choix. — A rougir, Madame ! vous enviſagez un ſujet de honte ? je ne vois qu'un événement déſagréable... c'eſt en ce moment, ma chere amie, que l'amour doit éclater ; & Valmiers a-t-il perdu de ſon mérite ? n'a-t-il pas les mêmes agréments, les mêmes vertus, les mêmes droits ſur votre cœur ? faut-il qu'il ſoit la victime de parents inhumains ? ce ſont eux, ſi on les connoiſſoit, qu'on devroit proſcrire. Ce jeune homme eſt bien à plaindre, bien digne de compaſſion, d'attendriſſement ! Sans doute, ſans doute, replique la veuve, c'eſt un coup mortel... dont il ne ſauroit revenir ! j'en mourrai avec lui... à l'inſtant qu'il alloit être mon époux ! &... il m'eſt défendu de ſonger à cette union !... Le public eſt un tyran auquel nous ſommes contraints de nous ſoumettre, de nous ſacrifier... Que diroit-il, ſi j'étois la femme de Valmiers ? — Vous ne l'aimez donc pas ? — Jamais on n'eut l'amour que je reſſens : mais, je le redis, nous dépendons de tout ce qui nous environne ; nous ne

vivons point pour nous; l'honneur nous impoſe des loix... — L'honneur, Madame? vous penſez donc que Valmiers eſt déshonoré? — L'expreſſion eſt trop forte; non, il n'eſt point déshonoré: mais... c'eſt une tache... on eſt convenu... cette façon de penſer exiſtoit avant vous & moi... il faut croire qu'elle eſt fondée. Encore une fois, nous ne pouvons nous ſouſtraire à ce joug... cependant j'éprouve que rien ne diminuera ma tendreſſe; il me ſera toujours cher... O Dieu! Dieu! c'eſt un contre-temps en vérité auſſi cruel qu'inattendu!

Valmiers paroît ſur ces entrefaites: Madame Lormeſſan eſt prête à s'évanouir; Mademoiſelle Ermanci, de ſon côté, cherchoit à dérober ſes larmes. Eh bien! Madame, dit le jeune homme s'adreſſant à la premiere, tous mes malheurs vous ſont connus, & j'accours, à vos pieds, adoucir ma triſte ſituation; mon ſecret, qui peſoit tant à mon cœur, vous eſt donc révélé! le voilà ce motif de mes refus, ce qui s'oppoſoit à ma félicité... — C'eſt un ſort affreux, Valmiers! & j'en reſſens toute la peine! quoi! il eſt impoſſible... cet obſtacle eſt inſurmontable, oui, il eſt inſur-

montable. Aveugle & inhumaine ſocié-té ! ... il eſt bien vrai, Monſieur, que vous êtes méconnu ? — Oui, Madame, ceux à qui je dois le jour, me l'ont laiſſé pour me rendre le plus infortuné des hommes. Votre amour ſeroit-il ſoumis à des conventions abſurdes, barbares ? Pour moi, Madame, je ſens que rien n'altéreroit des ſentiments qui m'atta-chent à vous pour la vie; fuſſiez-vous dans l'horreur de la miſere, placée au dernier rang, telle enfin que je ſuis : ma paſſion augmenteroit; ah; je vole-rois à vos genoux; à la face de la terre & du ciel, je vous proclamerois mon amante, mon épouſe; je m'enorgueil-lirois de porter le nom de votre mari... Suſpendez vos larmes : elles me déchi-rent; oui, ma naiſſance eſt illégitime : mais c'eſt à moi de faire ma deſtinée, &... je la ferai, je la ferai, Madame; je vous engage ma parole : je me rendrai digne de votre tendreſſe. Ah! Monſieur, s'écrie Mademoiſelle Ermanci, que vous êtes intéreſſant! & elle ajoute ces mots qu'elle articule à peine : Si j'étois à la place de mon amie!

Le plus reſpectable peut-être des hommes alloit en devenir bientôt le

plus malheureux; il oppofoit cependant cette fermeté d'ame qui eſt le vrai courage, à l'horrible événement dont il venoit d'être frappé; il cherchoit à puiſer dans ſon propre cœur les conſolations que l'on commençoit à lui refuſer. Il écrivoit à un de ces êtres ſtupides qui ſont faits pour fléchir ſous le deſpotiſme de l'uſage : » Je m'apperçois que,
» depuis mon aventure, vous me faites une réception qui tient de la froideur offenſante. Avant que de me plaindre, je voudrois employer le raiſonnement. Quelle peut être la cauſe de ce changement injurieux? ne ſuis-je pas le même que j'étois il y a cinq ou ſix jours? qu'avez-vous à me reprocher? ai-je manqué à l'amitié, à l'honneur, à cette ſenſibilité qui m'a attiré quelque conſidération dans votre ville? Mon pere & ma mere ſont inconnus; par un attentat affreux qui ſouleve la nature, ils m'ont rejetté de leur ſein; & vous me paroiſſez déterminé à me punir de leur crime; vous avez changé entiérement à mon égard, tandis que vous devriez me tenir lieu de ces indignes parents, me faire
» oublier

» oublier leur barbarie, n'envisager en
» moi que l'homme qui s'est attaché
» à bien mériter de ses semblables ?
» Comment ! le peu de bonnes actions
» que j'ai eu le bonheur de faire, au-
» ront perdu à vos yeux tout leur
» prix ! Il faudra que je sois la victime
» d'une faute qui a précédé ma naissan-
» ce ! On poussera la cruauté & l'in-
» justice, jusqu'à refuser de me rendre
» raison de ces dédains homicides...
» C'est vous, hommes aveugles & fé-
» roces, qu'ils doivent attaquer, flé-
» trir, déshonorer; c'est vous dont le
» sang seroit trop vil pour être répandu
» de mes mains. Je le couvrirai ce
» manque de naissance, d'un éclat qui
» m'appartiendra ; je ne veux ni pa-
» rents, ni amis ; je m'efforcerai de
» me suffire à moi-même, & vous
» rougirez le premier d'une barbarie...
» qui ne convient qu'à des peuples
» policés : le sauvage ne le connoî-
» troit point cet outrage à la nature.
» Allez, digne esclave du préjugé,
» montrez ma lettre à vos pareils ;
» applaudissez-vous avec eux de votre
» inhumanité. S'il vous restoit une
» lueur de raison, une étincelle de

» ſentiment, vous viendriez m'arra-
» cher la vie, cette exiſtence que vous
» empoiſonnez d'amertumes : mais je
» n'en doute point, je n'en doute point,
» vous parerez, comme ce vil Darney,
» votre puſillanimité d'un prétexte qui
» décele toute votre baſſeſſe. Vous de-
» vez ſentir que je vous offenſe autant
» que je le puis : n'y auroit-il pas moyen
» d'éveiller votre courage" ?

Valmiers étoit bien aſſuré que l'amour lui feroit oublier des procédés ſi accablants ; quelle étoit ſon erreur ! il ne ſoupçonnoit pas que Madame Lormeſſan étoit moins empreſſée à le recevoir ; il la trouvoit ſans ceſſe dans les larmes ; il n'en obtenoit que des expreſſions vagues, ou de foibles plaintes ; elle ſe récrioit inceſſamment ſur la néceſſité cruelle, ſur la funeſte obligation de porter les chaînes de la ſociété. Enfin, l'honnête jeune homme reçoit cette lettre : » Je ne ſais, Mon-
» ſieur, comment m'expliquer : je ſuis
» la plus malheureuſe des femmes,
» puiſque je vous aime, & que je ne
» puis écouter mon penchant. Je n'ai
» point eu la force de vous dire ce
» que même je ne vous écris qu'avec

» peine ; mais il faut un terme à tout :
» notre liaiſon pourroit être mal inter-
» prétée ; vous ne ſauriez être mon
» mari : vous-même n'en êtes que trop
» convaincu. Je ſuis déſeſpérée du mal-
» heur que vous eſſuyez ; j'ai des pa-
» rents, des amis, la ville entiere à
» conſulter dans le choix d'un époux.
» Je n'aurai pas la cruauté de peſer ſur
» les raiſons qui nous ſéparent ; vous
» me ferez toujours un objet intéreſ-
» ſant ; mais encore une fois, il eſt
» impoſſible que nous entretenions plus
» long-temps une liaiſon dont mon
» honneur recevroit des atteintes. Vous
» êtes trop galant homme... impoſons-
» nous donc... je n'oſe achever... ne
» nous voyons plus ".

» *P. S.* Comptez au reſte ſur mon
» amitié. Dans toutes les occaſions,
» je ſerai prête à vous en donner des
» preuves ; oui, plaignez-moi, plai-
» gnez-moi d'être aſſujettie à des con-
» ventions tyranniques qui nous com-
» mandent, qui nous maîtriſent. O
» Ciel ! que n'avez-vous des parents !
» quels qu'ils fuſſent, ils ſeroient les
» miens, n'en doutez pas. Que n'eſt-il
» en mon pouvoir de détruire l'odieux

» préjugé qui s'éleve contre vous ! Oh !
» ſoyez-en ſûr : mon cœur vous reſtera
» toujours attaché... "

Le ſenſible Valmiers ne pourſuit pas la lecture ; il s'écrie, en pleurant amérement : Et vous auſſi, cruelle ! ah ! devois-je m'attendre à ce coup ? voilà le dernier qui me perce le cœur.

Il étoit tombé ſur ſon ſiege, comme s'il eût été frappé de la foudre ; il reſte quelques moments dans cet anéantiſſement mortel ; il ſe releve avec impétuoſité, court chez Madame Lormeſſan : — Eſt-ce bien vous, barbare, qui avez pu m'écrire qu'il falloit ceſſer de nous voir ? Quoi ! vous êtes auſſi foible, auſſi dénaturée que les autres, tandis que j'apportois mes larmes à vos pieds, que vous me teniez lieu de la terre entiere ! eh ! demandois-je à former un engagement qui auroit comblé mes vœux ? je ne ſollicitois... que votre pitié. — Valmiers... Monſieur, daignez m'entendre ; je ne ſuis point la maîtreſſe de changer la façon de penſer... Il eſt des convenances... faut-il vous le répéter ? je demeurerai éternellement votre amie... — Votre amitié, Madame ! je vous en tiens quitte comme

de votre amour : c'en eſt fait. Vous exigez que nous ne nous voyons plus : non... je ne vous verrai jamais, je ne vous verrai jamais; je ceſſerai de vous aimer; je vous haïrai; je vous oublierai... ah! le penſez-vous, ingrate? je ne puis que mourir.

Valmiers étoit aux genoux de Madame Lormeſſan, expirant de douleur. Mademoiſelle Ermanci entre : — Venez, approchez, ma chere Eléonore, réuniſſez-vous à moi pour faire entendre à Monſieur ce que j'ai tant de répugnance à lui dire; il ſait qu'un obſtacle éternel aujourd'hui nous ſépare; il ne peut être mon époux. S'il continuoit ſes viſites, je ſerois expoſée à des ſoupçons, qui nous bleſſeroient l'un & l'autre. Je vous en conjure, ma tendre amie, épargnez à ma ſenſibilité l'obligation de lui montrer ſon devoir; je me retire. Tâchez de le ramener à la raiſon. — Me ramener à la raiſon? l'inhumaine! ah! c'eſt mon amour qu'il faudroit m'arracher! c'eſt lui, c'eſt cette paſſion ſi funeſte... que je devrois ne plus écouter... la perfide me fuit! elle craint mes reproches... Mademoiſelle, Mademoiſelle, vous voyez l'homme le

plus malheureux, le plus à plaindre! c'eſt Madame Lormeſſan qui me laiſſe à mon infortune!

Il prononçoit ces derniers mots, en verſant un torrent de larmes. Croyez, Monſieur, lui dit Mademoiſelle Ermanci, qu'il eſt encore des cœurs... votre état me pénetre! vous me faites éprouver... Madame Lormeſſan aura le courage de faire votre bonheur; un véritable amour eſt capable des plus grands ſacrifices... A ſa place, Monſieur, ſi l'intérêt que vous inſpirez...

Mademoiſelle Ermanci ne peut continuer: les pleurs lui coupent la voix. — Que votre généroſité me touche, Mademoiſelle! ah! dérobez-moi ces marques de compaſſion. Il eſt vrai qu'il ne peut être de ſituation qui approche de la mienne. Quel crime ai-je commis? jusqu'à l'amour qui s'éloigne de moi! Je ſuis donc devenu un objet bien odieux, bien mépriſable!... Souffrez, Mademoiſelle, que je vous quitte, un infortuné tel que moi doit fuir tous les regards.

Valmiers ſort: Eléonore n'oſe le retenir; elle demeure en proie à une agitation qui décéloit aſſez les mouve-

ments qu'elle reſſentoit. Son oncle avoit pour elle la tendreſſe vigilante d'un pere : il la ſurprend livrée à une mélancolie dont il veut abſolument pénétrer le motif. — Vous l'exigez, mon oncle ? eh bien ! je vais vous ouvrir mon cœur ; vos bontés me répondent du moins d'une pitié qui m'eſt due ; apprenez... apprenez que j'aime. — Qu'entends-je ? ſans mon aveu... — Non, votre niece ne s'eſt pas rendue indigne de vos ſoins, ni de ſa famille ; moi-même, je me ſuis abuſée ſur mes ſentiments : j'imaginois que l'eſtime m'animoit ; je me livrois toute entiere à cette erreur. Que dis-je ? je voulois fuir ; je voulois me dérober aux occaſions d'éprouver cet intérêt ſur lequel je me trompois, & je les cherchois ſans ceſſe, je volois au-devant... Hélas ! c'étoit l'amour le plus tendre, le plus conſtant qui s'inſinuoit dans mon ame : cependant l'objet de cette trop funeſte paſſion ignore juſqu'à quel point il me tyranniſe. — Et quel eſt cet heureux mortel que vous préférez aux partis ſi avantageux qu'on vous propoſoit ? je ne ſuis plus ſurpris de cette réſiſtance opiniâtre.... — Mon oncle, la con-

noiſſance de Madame Lormeſſan... c'eſt chez elle que j'ai vu un jeune homme... — Vous me l'avez nommé : c'eſt Valmiers... ô Ciel ! un enfant méconnu ! — Eh ! mon oncle, il eſt malheureux : voilà ce qui me le fait aimer davantage. Qu'auroit-on d'ailleurs à lui reprocher ? — A lui reprocher ? tout, Mademoiſelle, tout ; ſon eſprit, ſes vertus, ſes bonnes actions ne ſont rien près de la tache dont il eſt couvert. Savez-vous ce qu'eſt un bâtard ? un être proſcrit de tous les cercles ; l'ignominie attachée à ce nom eſt ineffaçable, & vous la partagez, vous en êtes ſouillée, lorſque... — L'amour, mon oncle, eſt donc bien aveugle ! je ne vois dans Valmiers que le plus eſtimable des hommes... & qui ne doit pas s'empreſſer de le conſoler ? Notre naiſſance dépend-t-elle de nous ? je vous ai dit, au reſte, qu'il ignoroit entiérement l'empire que tout lui prête ſur mon ame. — Et ſans doute, Mademoiſelle, il l'ignorera toujours. Je vous défends de voir Madame Lormeſſan ; ne me parlez plus de ce Valmiers, c'eſt un homme déshonoré.

Dans quelle douleur eſt plongée Ma-

demoiselle Emanci ! Un homme déshonoré ! ce mot eſt un trait perçant reſté au fond de ſon cœur. Comme elle trouve ſon parent injuſte, inhumain ! tout lui eſt enlevé, juſqu'à la douceur de voir ce qu'elle aime ; elle pouvoit jouir de ſa préſence, ou du moins en parler, lorſqu'elle viſitoit la veuve. En vain pour repouſſer un ſouvenir qui la perſécutoit, ſe diſoit-elle que Valmiers brûloit pour une autre, qu'elle n'étoit point aimée, qu'elle ne le ſeroit jamais, puiſqu'on n'avoit pas ſu entendre ſa derniere converſation : mais ces réflexions ſi contraires à ſon penchant, étoient bientôt diſſipées ; elle enviſagoit Valmiers digne de l'amour le plus tendre, le plus pur, & en même-temps le mortel le plus à plaindre : voilà ce qui rempliſſoit ſon ame. Dans le cœur d'une femme ſenſible, la généroſité échauffe puiſſamment la tendreſſe ; c'eſt alors qu'on s'applaudit, qu'on s'enorgueillit de ſa paſſion, & elle prend toute la dignité, tout le faſte de la vertu.

Valmiers n'alloit donc plus chez Madame Lormeſſan : il s'étoit même banni de toutes les ſociétés ! Les malheurs

font enchaînés les uns aux autres. L'infortuné jeune homme pouvoit encore satisfaire son penchant généreux, un des premiers besoins des ames sensibles : il jouissoit des bienfaits de ce Lorimond qui lui avoit servi de pere. Ce dernier vient à mourir : il ne reste plus à Valmiers qu'une pension des plus modiques qui lui fournissoit à peine de quoi vivre. Cette nouvelle anecdote ne tarda pas à se répandre dans Orléans, graces à l'inhumanité de la famille du négociant, qui disputoit hautement à Valmiers, le morceau de pain que leur parent lui avoit laissé. Il est donc déclaré que l'indigence alloit se faire ressentir au jeune homme. Sa bienfaisance l'avoit engagé dans un nombre de dettes, pour lesquelles il étoit vivement poursuivi. Il voit, un matin, entrer chez lui un inconnu qui avoit un sac d'argent sous le bras, & qui lui remet un billet dont il reconnut aisément l'écriture.

» J'apprends, Monsieur, que de
» nouveaux malheurs vous accablent;
» je vous ai prévenu que votre amie
» vous restoit, si votre amante étoit
» forcée de se démentir, & de rompre

» avec vous; je vous prie donc d'ac-
» cepter une foible marque de cette
» amitié que rien ne pourra affoiblir :
» on vous porte mille écus". Et aussitôt l'inconnu veut mettre le sac dans les mains de Valmiers, qui, saisi d'indignation, le repoussant avec violence : — Gardez cet argent, qui m'humilieroit plus qu'une malheureuse destinée qu'on a la bassesse de me reprocher. Vous rapporterez à Madame Lormessan, que sa pitié est pour moi le comble de l'outrage ; voilà l'affront dont je ne me souillerai point. Je ne suis plus dans le service ; je suis proscrit, pauvre, rejetté, prêt, peut-être, à me voir traîné dans une prison, pour avoir trop écouté ma sensibilité, pour avoir obligé des monstres d'ingratitude : mais... mais il me reste un cœur, un cœur pour haïr, pour mépriser les hommes, & deux bras qui m'aideront à déchirer le sein de la terre. Puisque je suis mon propre ouvrage, que je n'ai ni parents ni amis, que je n'en veux point avoir, je ne devrai rien à personne. Dites-lui qu'elle m'a causé un supplice assez grand, pour qu'elle n'y ajoute point ses bienfaits ; (L'Inconnu alloit repliquer.) Je n'ai

rien à entendre; qu'elle m'oublie; qu'elle m'oublie... comme je voudrois l'oublier!

Mademoiselle Ermanci, instruite des nouvelles épreuves que subissoit Valmiers, se rend, à l'insu de son oncle, vole chez Madame Lormessan. — Je vous demande, ma chere amie, une demi-heure d'entretien; écartez tout ce qui vous environne, & que nous puissions converser en toute liberté. La veuve fait retirer ses domestiques; Eléonore reprend: Aimez-vous toujours Valmiers? daignez me parler avec cette franchise dont je vais vous donner l'exemple. — Sans doute, Valmiers m'a inspiré un sentiment que j'aurai de la peine à vaincre: mais tout me presse d'étouffer cette ardeur que ma famille, la société, moi-même je désavoue. On ne s'arme point contre l'opinion: il faut lui céder. Je ne puis que plaindre Valmiers, il est estimable, aimable, je le sens trop! Mais encore une fois, la découverte de sa naissance illégitime oppose un éternel obstacle à notre union, & j'ai renoncé, en gémissant du sacrifice, au plaisir de le voir. — Vous ne l'épouseriez donc pas? &...

jamais vous ne formerez ces liens ? — Il n'y faut plus penser. Eléonore, j'obéis à la cruelle société, dont nous sommes les victimes. Si Valmiers s'étoit contenté de mon amitié, j'aurois moins regretté notre séparation. Informée que l'adversité le poursuivoit, je lui ai écrit, en lui envoyant une somme qu'il a rejettée avec fureur. — Vous l'aurez offensé, ma chere amie! l'amitié... n'est pas l'amour. Valmiers est donc dans l'infortune ! — Réduit, selon ce qui m'a été dit, aux dernieres extrémités. — Et vous ne l'aimez pas encore plus ? — Je vous le répete : je m'immole aux conventions, au public, à mon devoir, oui, à mon devoir. A votre âge, Eléonore, on réfléchit peu, on n'écoute que son cœur... — Sans doute, c'est tout ce que je consulterois ; à votre place, le mien seroit tout entier pour un homme si digne d'être aimé. Ah ! Madame, ce n'est pas ainsi que s'offrent des bienfaits !

Mademoiselle Ermanci avoit d'abord eu le dessein d'avouer la passion qui l'agitoit : elle retient ses transports. Séparée de Madame Lormessan, elle roule dans sa tête un projet qu'elle

brûle d'exécuter. L'adversité, la misere qui menaçoit Valmiers, se représentoit sans cesse à son esprit; elle avoit reçu une sage éducation, qui ne s'étoit point démentie jusqu'à ce moment. Eléonore étoit donc incapable de se précipiter dans une fausse démarche : mais nous l'avons dit; l'amour souvent emprunte les traits de la vertu; & envisagé sous cet aspect, il devient, sur-tout dans le cœur d'une femme, une espece de fanatisme qui entraîne dans les égarements les moins excusables. Mademoiselle Ermanci conçoit le dessein d'écrire à Valmiers : elle a bientôt repoussé cette idée comme une imprudence qui offensoit l'honneur; elle se combattoit; heureuse si elle avoit su se vaincre!

Livrée au désordre extrême de son ame, la trop sensible Eléonore court, accompagnée d'une femme-de-chambre, enfoncer sa rêverie dans une promenade solitaire. Le jour commençoit à baisser; elle entend s'échapper des soupirs qui annonçoient un profond chagrin. Elle apperçoit de loin un homme enseveli dans la douleur. Il étoit assis sur un banc de pierre, le front ap-

puyé sur ses deux mains ; son extérieur décéloit l'adversité : elle se cache rarement. Eléonore est touchée, émue : elle avance quelques pas ; elle approche encore, la personne avoit relevé sa tête. Aussi-tôt Mademoiselle Ermanci s'écrie : Monsieur Valmiers ! Julie, ajoute-t elle, s'adressant à la domestique qui la suivoit, attendez-moi ici... je veux parler... un instant... je reviens. Elle court vers le jeune homme. — C'est vous, Monsieur ! & dans quelle situation !... vous gémissiez ? — Ah ! Mademoiselle, Mademoiselle, vous prenez quelqu'intérêt à mon sort ? vous ne ressemblez donc point à tout ce qui m'entoure & me perce le cœur ! vous ne me faites point une crime... — Un crime, Monsieur ? un crime ? c'est moi qui me jugerois la plus coupable des créatures, si je ne vous rendois pas la justice qui vous est dûe, si je ne vous plaignois... vous méritez l'estime... l'intérêt le plus tendre. — Hélas ! Mademoiselle, tout m'a trahi, abandonné, Madame Lormessan, elle-même... O Dieu ! quelle image ! & dois-je me rappeller ?... Effaçons, effaçons des traits si chers. — Vous l'aimez donc toujours ? — Le

cœur, Mademoiselle, ne change pas au gré de nos desirs, car je dois souhaiter d'oublier une femme... elle avoit tout mon amour. (A ces mots, Valmiers laisse couler des larmes.) Vous le voyez, Mademoiselle, combien je suis pénétré ! Je rougirois de cette marque de sensibilité, si j'avois un autre témoin que vous. — Mais, Monsieur, vous savez... vous êtes bien sûr qu'elle hésiteroit à vous donner sa main ? — Dites, Mademoiselle, qu'elle me la refuseroit, je n'en suis que trop convaincu ! je n'aurois jamais aspiré à ce bonheur. J'ai été le premier à ouvrir les yeux sur la cause qui m'interdisoit tout espoir de mariage : il y faut renoncer, il y faut renoncer ! Je n'eusse point abusé d'une tendresse aveugle : j'aurois voulu seulement que Madame Lormessan ne m'eût point présenté la premiere, un obstacle dont je connoissois assurément le pouvoir ! Elle m'a fait sentir à longs traits tout mon malheur ! c'est sa main qui m'a porté le coup mortel !... J'eusse souffert avec courage, les injustices, les perfidies, les barbaries de la terre entière : mais de ce qu'on aime, de ce qu'on adore uniquement... Ma-

demoiselle, il n'y a que le tombeau qui puisse être un terme aux tourments que j'endure, & bientôt il va s'ouvrir pour moi. J'ai tout perdu, Mademoiselle! plus d'amis, plus de consolation! Malheureuse existence! dans quel sein dénaturé t'ai-je puisée! — Non, Monsieur... non, Valmiers, ne croyez pas... je n'ai rien à dire contre Madame Lormessan; je lui suis attachée... Soyez persuadé pourtant qu'il est des femmes qui sont moins dépendantes de la façon de penser, elle m'a confié que la fortune ajoutoit à vos peines, que vous avez rejetté... ce qu'elle étoit trop heureuse de vous offrir! — Des bienfaits, Mademoiselle, des bienfaits de Madame Lormessan! ah! c'est une injure que je ne lui pardonnerai jamais... Qu'elle m'ôte son amour, son amitié, son estime: & qu'elle ne pousse pas le mépris jusqu'à vouloir m'obliger... — Mais, Monsieur, si l'infortune... auriez-vous encore ce chagrin à éprouver?... — Sans doute, Mademoiselle... je suis fait pour les ressentir tous... je me soumettrai à ma cruelle destinée! J'ai été assez heureux pour rendre quelque service, & l'ingratitude, l'abandon to-

tal, l'éloignement sont ma récompense!.. Vous vous attendrissez, Mademoiselle! je saurai braver les horreurs de l'adversité; la misere ne m'effrayera point, ne m'humiliera point... Hélas! après ce que je viens d'essuyer, on peut soutenir le fardeau de l'indigence; je mourrai du moins dans l'obscurité, & c'est le seul parti qui me reste à prendre. Je n'ai plus rien à attendre des hommes, rien à leur demander, qu'ils m'oublient, & je leur pardonne. — Monsieur, écoutez-moi... je sens... la démarche où je m'engage... je cede à un sentiment qu'il ne m'est plus possible de maîtriser. O le plus estimable des hommes, apprenez mon secret... Valmiers, je vous aime, je vous aime, jamais je ne vous l'eusse révélé, si Madame Lormessan n'avoit renoncé à faire votre bonheur. Elle vous est toujours chere, je ne m'abuse point sur cet amour; je ne prétends point vous imposer des loix... Refuseriez-vous d'être mon ami? & à ce titre, je vous offre mon cœur, ma main... — Que dites-vous, Mademoiselle? — Vous serez mon époux; vous partagerez ma fortune; vous aurez toute ma tendresse,

& je me flatte qu'un jour j'obtiendrai la vôtre.... Je cours de ce pas tout déclarer à mon oncle; il m'accordera son consentement. Ne m'opposez rien; je ne veux rien entendre... Je vous suis, pour recevoir votre réponse en présence de mon parent. Songez qu'en ce moment je n'exige que votre amitié: elle payera mon malheureux amour!

Valmiers n'a pas en effet le temps de repliquer; Eléonore s'est dérobée à ses yeux, & a rejoint Julie; elle est retournée auprès de son parent.— Mon dessein n'est pas de vous en imposer; j'ai rencontré l'infortuné Valmiers; je n'ai pu résister au sentiment qui m'a emportée; j'ai offensé, je l'avoue, toutes les bienséances, toutes les conventions; il m'a paru si malheureux! je lui ai découvert ce que j'aurois dû lui cacher; je lui ai même promis que je solliciterois votre aveu, pour former des liens.... — Un tel engagement, interrompt l'oncle avec fureur! je t'arracherois plutôt la vie; ma niece l'épouse d'un homme qui a une tache... — Et qu'est-ce donc que l'honneur, si Valmiers l'a perdu? non, mon oncle, vous ne serez pas mon assassin; c'est

moi dont la douleur, dont le désespoir terminera les jours; mon amour est d'autant plus violent que je goûterois le plaisir de faire du bien à tout ce que j'aime, & il n'y a pas d'autre moyen de venger un honnête homme des injustices d'une destinée ardente à le persécuter; il n'y a pas d'autre moyen... il succombera sous le malheur!

Mademoiselle Ermanci s'étoit jettée aux genoux de son parent, les embrassoit, les arrosoit de ses larmes: on annonce Valmiers. La situation d'Eléonore lui indique la résistance de l'oncle; il s'adresse à celui-ci: — Je ne viens pas, Monsieur, pour abuser de la générosité de Mademoiselle votre niece: j'en suis pénétré, & c'est bien peu de ma vive reconnoissance pour acquitter de semblables procédés! Oui, Mademoiselle, regardez-moi comme le cœur le plus sensible, le plus rempli de vos bontés; vous le savez: j'aime Madame Lormessan: mais l'estime que vous m'avez inspirée, égale peut-être ce trop aveugle amour, & cette estime, je prétends la conserver. Non, je ne profiterai point de ces sentiments

sublimes que je veux mériter; il ne m'appartient pas de lier mon sort à celui de qui que ce soit : jugez si j'accepterai l'offre de votre main.... il faut que je reste isolé sur la terre. On m'a proscrit, ajoute Valmiers d'un ton douloureux, quand jusqu'ici j'avois tout fait pour obtenir la bienveillance de la société. Ne craignez donc pas, Monsieur, que je cherche à former un engagement qui, selon toutes les apparences, n'auroit pas votre aveu, & épargnez-moi des éclaircissements... à coup sûr, ils me blesseroient. Adieu, Mademoiselle, j'emporterai un éternel souvenir de la charmante Eléonore; ses graces, ses vertus, sa générosité héroïque me suivront par-tout, & me feront peut-être oublier une femme à laquelle je dois renoncer pour la vie.

Le jeune homme part, en cachant son trouble; Eléonore s'abandonne à l'excès de sa douleur, qui augmente bien davantage, quand elle apprend que Valmiers a disparu, qu'il n'habite plus Orléans; elle tombe dans une mélancolie qui la mene aux portes de la mort; elle revient à la vie pour aller s'ensevelir dans l'ombre d'un couvent;

elle ne voit plus sur la terre, que Dieu qui puisse recevoir ses larmes. Son oncle lui étoit devenu insupportable : il alloit cependant lui rendre de fréquentes visites ; & malgré les instances de sa niece, il reculoit le moment où elle vouloit pour jamais s'enchaîner aux autels.

Les Vénitiens, qui, dans ces temps, formoient une puissance digne de se mesurer avec les premiers Souverains de l'Europe, s'étoient attiré le ressentiment de Louis XII. Ce Monarque aussi courageux (*) qu'il étoit peu politique,

---

(*) *Aussi courageux*, &c. Louis XII, à la fameuse journée d'Agnadel, donna des preuves d'un rare courage. L'épée à la main, il alloit de rang en rang, disposoit les divers corps de son armée, & sembloit même ne pas entendre le canon qui emportoit à ses côtés des files entieres de soldats. Il eût été à souhaiter que ce Monarque eût eu autant de connoissance des hommes, qu'il avoit de bravoure ; sa droiture & sa franchise qui se ressentoient de *la loyauté* de notre ancienne Chevalerie, le plongerent dans une infinité de fautes & de malheurs ; son ignorance en politique lui causa beaucoup de chagrins, & lui ravit le peu de fruit qu'il devoit retirer de ses succès militaires. Il fut continuellement la dupe du méprisa-

avoit porté la guerre au ſein de cette République orgueilleuſe. La bataille d'Agnadel couronna les opérations militaires du Roi ; il s'y diſtingua comme

---

ble Alexandre VI, de ſon fils Céſar Borgia ; de Maximilien, ſi connu par ſes éternelles fourberies ; de Jules, indigne d'être aſſis ſur la chaire pacifique ; de Pierre, de Ferdinand, ſurnommé le Catholique : il faut croire que ce ſurnom fut un ſobriquet ; car aſſurément perſonne n'a moins poſſédé que ce Prince, l'eſprit de notre Religion. Seroit-ce le ſort de la vertu, d'être ſoumis à l'aſcendant du crime ? Placez Louis XII parmi les êtres vertueux, c'eût été le premier des héros, & le modele des Souverains. Il eſt vrai que ce Roi, qui a mérité l'éternelle tendreſſe des François, en écoutant la voix de ſon cœur, put ſe paſſer de flatteurs & de panégyriſtes, & voilà le bonheur pur de l'homme qui fait le bien, & qui n'a rien à ſe reprocher. Aſſurément Charles-Quint, qui, peu de temps après, fixa les regards de l'Europe, a laiſſé une mémoire éclatante ; mais lui a-t-il été permis, comme à Louis XII, de goûter la douceur de jouir de lui-même ? Que ce cri public : *le bon Roi Louis, pere du peuple, eſt mort*, eſt au-deſſus de tous les éloges prodigués par la baſſeſſe ou la ſtupide ignorance des hiſtoriens ! Puiſſe cet accent du cœur d'un peuple entier, retentir dans l'ame des Monarques qui ſont jaloux de recueillir la gloire véritable !

grand Capitaine, & même comme ſoldat. Quelques Courtiſans repréſentoient à ce Prince, les dangers où ſa valeur l'emportoit; ils le prioient de moins s'expoſer. » Ce n'eſt rien, dit Louis; » ceux qui ont quelque crainte, n'ont » qu'à ſe mettre à couvert derriere » moi". Les allarmes à l'égard du Roi, n'étoient que trop fondées: un arbalêtrier ſe préparoit à tirer ſur lui. Un inconnu traverſe les rangs, court à cet homme, s'élance, & l'étend mort à ſes pieds, d'un coup d'épée. Louis s'apperçoit de cette action de bravoure: pénétré de reconnoiſſance, il s'écrie hautement, & demande grace pour ſon libérateur, que l'on avoit déja couvert de bleſſures; il fait offrir une rançon capable d'intéreſſer l'avidité. L'Alviane, un des Commandants de l'armée Vénitienne, renvoie l'inconnu, qu'on apporte expirant dans la tente du Monarque; il n'avoit aucune marque diſtinctive qui annoncât en quelle qualité il ſervoit. Le peu de mots qui lui échappent, ſont ces paroles: Sire, que ne vous dois-je pas! je viens mourir aux pieds de mon maître. Auſſi-tôt il perd la voix, & le ſang coule abondamment

de

de ses plaies. Le Roi, qui étoit le plus sensible & le plus bienfaisant des hommes, veut absolument que le blessé ne soit pas transporté, & ordonne qu'on en prenne soin comme de lui-même : ce sont ses propres chirurgiens qui sont chargés de le panser.

Le Prince est rassuré sur le sort de l'inconnu : ses blessures quoique dangereuses, ne sont pas jugées mortelles. Louis étoit impatient de connoître celui à qui il avoit obligation de la vie : il saisit les premiers moments où le blessé se trouve mieux, pour satisfaire sa curiosité. Votre Majesté, dit Valmiers, desire des éclaircissements peu dignes de fixer son attention. J'ai l'honneur d'être son sujet ; je suis François ; j'ai rempli mon devoir ; j'ai déja été récompensé, puisque mon maître a eu la bonté de remarquer une action que tout autre assurément eût faite à ma place, s'il eût apperçu le péril dont Votre Majesté étoit menacée. Permettez, Sire, que j'en reste à ces simples détails ; mon existence est si peu de chose ! je n'en ai point, ajoute-t-il en poussant un soupir douloureux, je n'en ai point ! Louis, touché de ces dernie-

res expressions, veut être instruit davantage; l'inconnu reprend: J'obéirai, Sire, puisque Votre Majesté daigne montrer quelqu'intérêt en faveur du plus malheureux des hommes. Mon nom est Valmiers; je marchois sous vos drapeaux en qualité d'officier; je me flattois de le disputer à mes camarades pour le zele & l'amour de votre service; ma naissance... — Comment! — Sire, poursuit Valmiers en laissant couler des larmes, ma naissance est illégitime; on l'a su, & l'on m'en a fait un titre de réprobation; j'ai été forcé de céder à cette exclusion injuste, & il m'a fallu enfin quitter mon corps, me plonger dans l'obscurité: » Mon » ami, s'écrie le Chevalier Bayard qui » se trouvoit au milieu des courtisans, par Monseigneur St. Denys, ce » sont vilains qui t'ont fait pareil reproche, & je suis prêt à leur donner démenti par leur gorge. Crois-moi, tiens à honneur (*) d'être appellé *bâtard;* rien n'est tel que d'être fils

---

(*) *D'être appellé* BATARD, *&c.* Nous revenons encore à cet inhumain préjugé que l'on nous présentera comme ayant été de tous

» de ses propres œuvres. Est-ce que » Monseigneur Dunois ne valoit pas » bien un enfant légitime » ? Monseigneur, répond Valmiers, l'illustre Du-

---

les temps & de tous les pays. Il est vrai, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, que les *bâtards* furent flétris chez les Romains; qu'en remontant à des siecles moins reculés, on reprocha la *bâtardise* à Guillaume le Conquérant, que ce reproche est encore bien plus grave pour les individus qui ne jouent pas les premiers rôles sur la scene du monde : qu'avons-nous donc à répondre ? le temps ni la multiplicité des jugements ne sauroient en imposer à la raison. Rien ne peut consacrer un faux principes. Parce que mon pere, mon grand'pere, mon bisaïeul, mes ancêtres les plus éloignés ont successivement adopté & respécté une vieille erreur, ce n'est pas une conséquence que je doive m'y assujettir avec la même docilité. Sans doute on ne prétend point s'élever contre la sagesse des loix qui paroissent s'être attachées à réunir tous les moyens d'assurer, si on peut le dire, la sainteté du mariage : on applaudit à leur vigilance sur un objet si important pour l'homme qui vit en société; mais seroit-il impossible de concilier les loix, l'équité, la nature ? Que ne s'oppose-t-on à ces abus, qui sont presque toujours le fruit du libertinage, en rejettant le blâme & l'ignominie sur les auteurs de la *bâtardise*, & non sur ces malheureux enfants qui en sont les innocentes victimes ?

nois n'étoit pas dans la classe ordinaire des citoyens. Puis il reprend ainsi son récit : Désespéré de ce revers, abhorrant la société qui sembloit me chasser de son sein, & ne pouvant cependant étouffer ma passion pour les armes, & pour votre service, j'ai suivi, Sire, vos troupes, en qualité de volontaire, dans l'espérance qu'une lueur de gloire, si elle étoit refusée à ma vie, seroit du moins accordée

---

D'autres inconvénients peut-être résulteroient de cette nouvelle façon d'arrêter les progrès d'un vice si nuisible à la Religion & aux bonnes moeurs ; on laisse à des esprits éclairés, le soin de remédier à ces maux. On se borne à desirer que l'innocent ne soit pas puni pour le coupable.

Il est bien étonnant que, dans le moment où nous sommes inondés de compilations, on ne se soit pas occupé d'une histoire des *bâtards* les plus célebres, soit dans les armes, soit dans les lettres & autres professions, &c. Cet ouvrage bien fait ne contribueroit pas peu à adoucir du moins notre barbarie à l'égard des enfants méconnus, & c'est beaucoup d'apprivoiser la férocité humaine, & de faire faire quelques pas àla raison. J'aime à le croire : un long écoulement de temps, & une succession continue de lumieres pourront nous mener à la vérité, dont nous sommes encore si éloignés !

à ma mort. — Vous ne mourrez point, interrompt le Roi avec émotion, vous vivrez, brave homme, pour recevoir la récompense qui vous est due; comptez sur mes bienfaits. Vos parents vous ont désavoué : eh bien! le Roi de France vous servira de pere. Valmiers a la force de se jetter aux genoux du Monarque, il les arrose de ses pleurs. Relevez-vous, poursuit le Souverain; je vous donne le brevet de Capitaine. — Sire, je ne mérite point un semblable honneur. Oserois-je demander une grace à Votre Majesté? qu'elle me permette de la servir sans aucun titre; je souhaiterois, si le Ciel étend ma carriere, confondre la barbarie & l'injustice par des actions qui fussent dignes des regards de mon maître. — Eh bien! mon ami, je céderai, pour quelque temps à vos desirs; j'y consens, vous n'aurez aucun grade : mais vous porterez le nom de *soldat du Roi*, & je joins à cette distinction, une pension de mille livres.

La renommée a bientôt porté jusqu'à Orléans la nouvelle d'un événement si glorieux pour Valmiers. Mademoiselle Ermanci en est transportée

de joie; elle s'applaudit dans le fond du cœur, d'un choix qui justifioit sa tendresse. Pour Madame Lormessan, quoique Valmiers lui fût toujours cher, elle savoit renfermer ses sentiments, & se soumettre sans nulle réserve, à l'absurde inhumanité qui ne s'adoucissoit point en faveur du jeune-homme, tant l'affreux préjugé est au-dessus même des Souverains! Le titre de *soldat du Roi* ne pouvoit effacer le prétendu tort de la naissance. Valmiers lui-même n'étoit que trop pénétré de cette vérité cruelle: il sentoit que la nation goûteroit une espece de plaisir barbare à désavouer, en quelque sorte, les faveurs de la Cour. Il a conçu pourtant le dessein de faire tête, si on peut s'exprimer ainsi, à cet esprit de proscription universelle; il se montrera partout; par-tout il sera le premier à proclamer qu'il est méconnu; il s'efforcera par des témoignages éclatants de bienfaisance, de bravoure, de grandeur d'ame, de dompter une prévention aussi féroce que stupide, & d'apprivoiser enfin des tigres d'autant plus cruels qu'ils se croyent éclairés des lumieres de la raison & des arts. Valmiers formoit

ce projet : il l'exécutoit ; mais qu'on descendît dans son ame, qu'on en sondât les replis, lui-même, lui-même étoit asservi à ce monstrueux préjugé. Il étoit consumé d'un sombre chagrin, malgré toutes les marques de bonté qu'il avoit reçues de son Roi. Qu'est-ce donc que l'homme ? la conscience de la vérité ne sauroit-elle lui suffire ? & pour s'apprécier, pour s'estimer, pour vivre content, a-t-il besoin de l'opinion d'autrui ? Une existence factice doit-elle l'emporter sur notre véritable existence.

Cette opinion si fausse, si barbare, faisoit sentir son joug de fer à l'infortuné Valmiers ; il a cependant le courage de revenir à son premier asyle, soit qu'il y fût ramené par son amour pour Madame Lormessan, ou soit qu'il ne fût pas fâché d'y reparoître avec une sorte d'éclat : ce seroit une espece de dédommagement qui le suivroit dans une ville où il avoit été anéanti, si l'on peut le dire, par le mépris général. Il étoit impossible de ne lui pas faire accueil : *le soldat du Roi* fut reçu avec distinction, mais c'étoit toujours Valmiers, qui n'avoit point de parents ;

il exhaloit à ce ſujet ſes plaintes dans la ſociété de Mademoiſelle Ermanci dont ſon retour avoit ſuſpendu le projet de ſe lier aux autels. Le jeune-homme lui rendoit de fréquentes viſites; il cherchoit à puiſer dans ſes entretiens, cet eſprit conſolateur qui ſouvent l'abandonnoit. — Oui, Mademoiſelle, je ſuis plus à plaindre que jamais; je vous l'avouerai : c'eſt en vain que je me pare d'une fermeté apparente. Ce défaut de naiſſance empoiſonne les bienfaits du Roi; j'en goûterois toute la douceur, ſans cette cruelle réflexion qui vient toujours me déchirer : je ſuis un enfant illégitime, c'eſt-à-dire le rebut des humains, l'ouvrage de la colere du Ciel. Vous m'offriez votre main, Mademoiſelle : eh! quand je ſerois un Monarque, je ne l'accepterois pas, privé des avantages dont jouit le dernier des hommes : il connoît les auteurs de ſes jours. Né dans les rangs les plus bas, j'aurois ennobli mon origine : mais je ſuis dans le néant, dans l'opprobre, oui, dans l'opprobre; & à ces mots, des pleurs lui échappoient. Vous n'êtes pas mon époux, interrompoit Eléo-

nore, & d'autres ne le seront point; c'est ma résolution, je l'ai déclaré à mon oncle. Aujourd'hui j'aurois peut-être moins de plaisir à former cet engagement que vous vous êtes obstiné à rejetter : alors vous étiez malheureux, & je pouvois vous être utile; à présent les faveurs de la Cour vous sont acquises... D'ailleurs, Valmiers, vous aimez toujours Madame Lormessan? — J'en conviendrai, Mademoiselle : elle a encore mon amour, ce sentiment aveugle qui s'éclaire, dès que vous l'inspirez; j'éprouve qu'une estime que vous faites naître differe peu de la tendresse, & cette estime s'augmentera avec le temps. Mais, Mademoiselle, quand j'aurois entiérement oublié une ingrate qui ne mérite pas de vous être comparée, pensez-vous, pensez-vous que je voulusse lier ma misérable destinée à la vôtre? Le Roi jette en vain sur moi des regards de bonté; je ne puis être votre mari : ces nœuds me sont défendus pour jamais! ah! cette idée me fera mourir! il n'y a point de bonheur pour moi à espérer sur la terre! Adorable Eléonore, Valmiers n'obtiendra donc point des

hommes, cette considération sans laquelle la vie n'est rien, ou un supplice continuel ! Plus je serai connu, plus j'aurai à souffrir de la cruelle bizarrerie de mon sort ; plus on saura que j'ai été désavoué de mes parents... affreuse, affreuse opinion ! tu m'imposes des loix à moi-même, & mon propre cœur te justifie.

Une pauvre femme suivoit obstinément Valmiers dans les rues, dans les promenades. A travers les horreurs de l'indigence, on saisissoit des indices qui donnoient lieu de croire que cette infortunée n'étoit pas faite pour cette situation. Tous ses regards se fixoient sur Valmiers ; quelquefois on l'entendoit soupirer ; ses yeux se couvroient de larmes ; le jeune-homme l'avoit remarquée : elle avoit même excité en lui une sorte d'attendrissement ; sa propre infortune le détournoit bientôt de cet objet ; le grand malheur ressemble en cela à l'extrême bonheur : il n'est occupé que de lui. Valmiers se trouve à l'Eglise : cette femme n'avoit point tardé à marcher sur ses pas ; elle approche, & se place à ses côtés ; elle ne cessoit de le considérer, & gémis-

ſoit profondément; elle s'avance plus près de Valmiers; on eût dit qu'elle vouloit lui parler; enſuite elle baiſſoit la tête, & pleuroit; enfin, elle jette une exclamation, & tombe évanouie. Valmiers auſſi-tôt s'élance vers elle, & cherche à la ſecourir; la multitude qui l'entouroit, témoignoit de l'indifférence. Quoi, s'écrie le jeune-homme! perſonne ne s'empreſſera de ſoulager cette malheureuſe! il n'y aura que moi qui ſerai touché de ſon état! il employe tous les moyens de la rappeller à la vie. Que faites-vous, Monſieur, lui dit un de ſes ſpectateurs? ſavez-vous bien ce que c'eſt que cette créature? On a répandu le bruit que c'étoit la femme d'un ſcélérat qui a ſubi le dernier ſupplice. Et quand elle ſeroit la femme du plus coupable des hommes, reprend Valmiers avec indignation, faut-il la laiſſer mourir? doit-elle être punie des crimes de ſon mari?.. Barbares! voilà encore une de vos injuſtices, de vos cruautés! eh bien, retirez-vous, allez, je me chargerai d'un ſoin que vous devriez me diſputer. Auſſi-tôt il prend cette infortunée dans ſes bras, & la tranſ-

porte dans une maifon qu'on lui indique, où l'on prétend qu'eft fa demeure. Arrivé à cet afyle, Valmiers apprend qu'elle habite une efpece de galetas, au cinquieme étage; il y monte avec fon fardeau : le repaire même de la mifere frappe fes regards; il en eft pénétré; cependant un air de propreté adouciffoit ce fpectacle de l'indigence. Cette femme ouvre les yeux, & retombe dans le fein de Valmiers, en le preffant contre fon cœur; des paroles inarticulées enfin lui échappent: — Monfieur.... eft-il bien vrai? c'eft vous!... c'eft vous! que de bonté! — Revenez à la vie, Madame, je n'ai nul mérite à être fenfible; je connois trop le malheur, pour ne pas m'attendrir fur l'infortune d'autrui! je fais combien le préjugé eft inhumain! — Ah! Monfieur... fi les malheureux vous touchent, jamais perfonne, perfonne n'eut plus de droits que moi à votre compaffion. Je fuis bien à plaindre! & auffi-tôt un torrent de larmes jaillit des yeux de cette femme; elle pourfuit: Je ne vous cacherai pas que votre vue... elle m'eft néceffaire, elle me confole; il n'y a que vous... oui,

il n'eſt que trop certain que mon mari... elle n'a pas la force d'achever; des ſanglots la ſuffoquent. N'arrêtons point nos regards ſur cette image, interrompt Valmiers; il y a lieu d'imaginer que votre époux étoit ſeul criminel, & c'eſt une injuſtice, un attentat contre la nature, de faire réjaillir ſur vous, un opprobre qui n'a dû flétrir que le coupable. Sans doute, on ne ſauroit trop vous témoigner de pitié & d'égards; hélas! vous n'êtes pas la ſeule victime de cet inexorable préjugé : ne me perſécute-t-il pas auſſi ?... mes parents... — Ah! gardez-vous d'accuſer vos parents : peut-être ont-ils été obligés... croyez qu'il faut des raiſons bien fortes pour qu'une mere... Monſieur.... ma ſituation eſt affreuſe! — Reſpectable infortunée, vous me permettrez de l'adoucir; comptez ſur mon zele, ſur mes ſoins. — C'eſt vous qui ſerez mon bienfaiteur!.. ô Dieu! ſoutiens ma ſenſibilité; il eſt des maux bien plus cruels encore que l'indigence! eh! lorſqu'on eſt forcé d'enchaîner ſes tranſports... il ne m'eſt plus poſſible... A ce mot, pluſieurs voiſins entrent dans la chambre de cette fem-

me, & l'empêchent de continuer; elle retombe dans un morne ſilence. Valmiers lui promet de revenir au plutôt; il ſort, l'ame accablée de ce qu'il a vu, de ce qu'il a entendu. Il ſe déclare hautement pour cette créature ſi malheureuſe, & fait éclater ſa colere même contre ces inhumains imbécilles qui pourſuivent ſur l'innocence, la punition des forfaits. N'eſt-elle pas aſſez tourmentée, dit-il, par un reſſouvenir qui doit la déchirer! falloit-il encore qu'elle fût expoſée aux horreurs de la pauvreté, aux traits aſſaſſins du mépris? Qu'elle m'a pénétré! oh! je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la ſoulager.

Mademoiſelle Ermanci partageoit les ſentiments de Valmiers en faveur de cette femme. Il eſt impatient de la revoir; il vole chez elle avec une ſomme d'argent. — Daignez recevoir ce foible témoignage de l'intérêt que tout mortel ſenſible prendra à votre ſort; vous pouvez être aſſurée que je n'en reſterai point à ce ſervice de ſi peu de valeur. Il eſt tant de façons d'obliger qui ſont au-deſſus des dons de la fortune! hélas! mon cœur eſt plein de

votre état déplorable ! La bonne femme ne pouvoit que verſer des larmes : — De qui, de qui, ô Ciel ! reçois-je un bienfait... la vie même ?... vous arrêtez mon dernier ſoupir ; j'allois ſuccomber à ma miſere, à la faim ... oh ! c'eſt bien peu de tous les tranſports de la reconnoiſſance... mon ame... ſi vous y pouviez lire.... — Vous vous êtes déja acquitté : je vous dois tant de plaiſir ! quel bonheur, quelle volupté on goûte à eſſuyer les larmes des infortunés !... vous me ferez oublier mes peines... — Elles ne ſont point adoucies par l'heureux événement qui vous a comblé de gloire ? — La gloire ! la gloire ne donne point des parents, une naiſſance, le ſort du dernier des humains ?... — Eh ! n'y a-t-il pas des enfants légitimes cent fois plus malheureux que ceux qui ignorent la ſource où ils ont puiſé leur exiſtence ? — Je ne connois pas de ſituation plus horrible que celle d'un homme qui n'appartient à perſonne, que ſa famille a déſavoué.... — Mais ... ſi l'on avoit à rougir de ſon pere... — A rougir de ſon pere ! on cherche, on s'attache à réparer ſes fautes, à s'acquérir le droit

d'être estimé pour soi-même, & non pour ses parents : mais n'être point instruit de son origine... se voir privé de la douceur d'embrasser une mere... vous pleurez ! — Ah ! croyez... soyez assuré qu'elle éprouveroit les plus cruelles souffrances... & si c'étoit par un excès de tendresse qu'elle repoussât vos embrassements... — Qu'avez-vous ? la pâleur de la mort sur votre visage ! vous tombez dans mes bras... — Monsieur... Valmiers ... vous avez ... vous avez une mere... &... j'ai un fils ... cet aveu va me coûter la vie... — Un fils... j'aurois trouvé... — Votre mere expirante, qui n'a pu résister... oui vous êtes mon fils ... oui l'auteur de vos jours est mon malheureux époux, que la fuite a dérobé au supplice, au supplice que sans doute il ne méritoit point; mais la justice l'a décidé coupable; toutes les apparences l'ont accusé... J'ignore sa destinée : j'ai tout à craindre !... il aura succombé sous la douleur ! eh ! comment ai-je pu lui survivre ?... eh bien ! vous applaudirez-vous de m'avoir arraché mon secret ? vous êtes connu aujourd'hui, mais à quel prix, grand Dieu ! croyez-moi : que cet événement s'ense-

veliffe dans un oubli éternel ! Valmiers avoit perdu, à fon tour, l'ufage des fens ; il fe releve avec vivacité, & la ferrant dans fon fein : — Vous êtes ma mere ! vous êtes ma mere ! oh ! je veux que tout Orléans...— Qu'allez-vous faire, ô Ciel ! fongez-vous quel opprobre... — J'ai une mere que je pourrai preffer contre mon cœur, qui fera mon amie, dans le fein de qui j'aurai la confolation d'épancher mon ame ! j'ai ... j'ai des parents ! — Et à qui devez-vous la vie ? au Comte de Réminville, Gentilhomme de la plus haute extraction. Il avoit fervi avec éclat fous les drapeaux du fameux Dunois ; il étoit revenu dans fes foyers, goûter les douceurs de la paix, & celles d'un mariage que le Ciel d'abord parut bénir. Un de nos voifins nous intenta un procès pour des limites ; il fe trouve affaffiné. Votre pere en effet avoit parlé de fe battre avec lui ; on l'accufe donc de ce meurtre. Jetté dans une prifon, dont je partage l'horreur, condamné au dernier fupplice, il vient à bout de brifer fes fers : mais il ne fe fauve point de l'ignominie ineffaçable imprimée fur notre nom ; c'eft là le vrai fupplice ! J'accouche dans

le cachot, & vous êtes l'unique fruit d'un engagement formé ſous les auſpices les plus affreux; mes premiers ſentiments ſont pour vous embraſſer, pour pleurer ſur le ſort qui vous attend; cet avenir me glace; je m'immole; je renonce au plaiſir maternel pour me remplir de vous ſeul; je charge une de mes amies de ce ſoin qui me coûtoit tant d'efforts; elle vous prend dans ſes bras, tout baigné de mes larmes, & chargé des dernieres careſſes qu'il m'étoit permis de vous donner; elle vous dérobe à mes regards, vous emporte loin de moi; vous ſembliez me tendre vos innocentes mains. Il s'agiſſoit de votre deſtinée, de vous épargner la douleur... d'être né d'un pere... je ne puis le croire : il n'étoit point criminel; il n'étoit point criminel. On vous porte ſur les degrés de la maiſon d'un négociant, qui paſſoit dans le pays pour être un modele de bienfaiſance; mon amie ne vous avoit point perdu de vue. Le Ciel veut que Monſieur Lorimond s'attendriſſe en votre faveur, vous ouvre un ſein compatiſſant; je recouvre la liberté : auſſitôt mes regards, mon ame entiere vont ſe fixer ſur mon cher fils. Attachée, en-

quelque ſorte à vos pas, ſans que vous vous en apperçuſſiez, je vous ai ſuivi juſques dans cette ville; j'oubliois ma miſérable ſituation, lorſque mes yeux rencontroient les vôtres; je reſpirois l'air que vous reſpiriez; je ſavois que vous exiſtiez près de moi: cette idée, quand je ne vous voyois pas, me dédommageoit de votre préſence, & me retenoit à la vie. L'horrible événement qui m'a enlevé votre pere, m'a dépouillée auſſi de ma fortune, des moindres reſſources. Sans vous, mon fils, j'expirois de miſere, je touchois à la derniere extrémité; vingt fois ma tendreſſe a été ſur le point de me trahir; je voulois mourir, ſans révéler un ſecret... qu'il faut abſolument tenir caché. Je vous en conjure, oubliez, oubliez; oui, ne vous reſſouvenez plus que vous avez retrouvé une mere; que votre bouche du moins ne s'ouvre jamais pour m'en donner le nom. — Oh! ma mere! je ſentirai trop de plaiſir à prononcer ce nom ſi doux, ſi cher à mon ame! j'ai des parents, une mere... Orléans, toute la France ſaura... Je ne ſuis donc plus un enfant méconnu, je ſuis Gentilhomme... — Et l'auteur de

tes jours a été flétri ! — J'expierai cette flétrissure ; il sera en mon pouvoir de la couvrir de l'éclat de mes actions.... Je pense comme vous : il n'est pas possible que mon pere ait été coupable d'un assassinat ; la source où j'ai puisé la vie, ne sauroit avoir été infectée du crime ; si mon pere a tué son adversaire, n'en doutons point, n'en doutons point, c'est en homme d'honneur. Quelques personnes entrent chez la bonne femme ; elle veut en vain arrêter les transports de Valmiers : il s'écrie : Voilà ma mere ! qu'on en ait soin, je vous prie ! Il sort, & revenant peu de temps après : — Venez, ma mere, j'ai fait arranger mon appartement, il sera le vôtre ; je vivrai avec vous ; je goûterai, tous les jours, la satisfaction de vous voir, de vous embrasser. On ne me reprochera plus le défaut de naissance !

Valmiers lui-même répandoit cette nouvelle dans la ville ; elle parvient, dénuée des détails, aux oreilles de Madame Lormessan, qui n'est instruite que d'un seul fait, que le jeune homme est reconnu de ses parents : mais elle ignoroit la fin affreuse du pere. Aussi-tôt elle écrit à Valmiers, ce billet : » N'al-

» lez par croire, Monſieur, que vous
» ſoyez ſorti de mon cœur; je me ſa-
» crifiois, malgré moi, à l'opinion pu-
» blique. Aujourd'hui, mes ſentiments
» peuvent éclater; quelle que ſoit votre
» famille, je ſuis prête à vous prou-
» ver que ma tendreſſe ne s'eſt point
» démentie. Venez me voir, & j'au-
» rai bientôt fait choix d'un nouvel
» époux". Valmiers ne répond pas à cette lettre. Il faut, dit-il à la perſonne qui l'apportoit, que Madame Lormeſſan ne ſoit pas informée à quel prix j'ai reconnu mon état : oui, j'ai des parents ! Il ajoute : Elle aura des éclairciſſements, qui, j'en ſuis bien ſûr, triompheront de ce retour de ſenſibilité à mon égard; je me rends juſtice : je ne ſuis pas fait pour recevoir ſa main, ni celle d'aucune autre femme ! & ces mots ſont accompagnés d'un ſoupir douloureux.

Les conjectures du jeune homme ne tarderent pas à ſe réaliſer. Madame Lormeſſan, plus éclairée ſur cette aventure, fut déſeſpérée en effet, d'avoir écrit. Rendue ſur le champ à la façon de penſer commune qui la tyranniſoit, elle ſe contenta de nourrir dans ſon

cœur une paſſion qu'elle ne pouvoit vaincre.

Mademoiſelle Ermanci faiſoit voir une ame bien différente. Inſtruite de tout, à peine elle apperçoit Valmiers, elle s'écrie, en laiſſant couler des larmes d'admiration : O Valmiers, que vous êtes digne d'être aimé ! vous avez élevé mon cœur juſqu'à vous ! qu'il eſt beau d'avouer une malheureuſe mere à la face de toute une ville peu faite pour vous connoître! Valmiers, vous ferez tôt ou tard oublier un crime dont le châtiment ne doit pas réjaillir ſur le plus eſtimable des hommes ; vous viendrez à bout... vous triompherez de cette opinion barbare que je déteſte! Pourquoi n'ai-je pas aſſez d'empire ſur la ſociété, pour changer les eſprits ? Je céderois à mon cœur, à l'équité; j'arracherois par mes prieres, par mes larmes, un conſentement... non, mon oncle ne s'y oppoſeroit point; vous ne me refuſeriez pas... que n'allons-nous dans quelque contrée, au bout de l'univers, dans un ſéjour qu'éclaire la vérité, où la vertu ne ſoit point pourſuivie & expoſée au ſort affreux des forfaits... vous ne ſerez point mon époux !...

hélas! je ſuis déterminée à m'enchaîner ici, à y mourir! — Comment répondre, Mademoiſelle, à ces marques de bonté? je me jette à vos pieds, j'admire en vous la vertu même : mais ce ſeroit l'offenſer que d'abuſer de ſentiments ſi nobles, ſi généreux! mon arrêt eſt prononcé : porter ſeul tout le fardeau de mon nouveau malheur, voilà le ſupplice éternel que le Ciel me réſerve; il faut que je me ſois attiré ſes vengeances, puiſqu'il me frappe ſi violemment! Oui, Mademoiſelle, ma naiſſance m'eſt rendue; j'ai le bonheur d'avoir des parents, d'être Gentilhomme, de ne plus dépendre du plus abſurde des préjugés; mais un autre, un autre s'éleve pour me combattre avec plus d'acharnement ſans doute; oui, j'ai un pere... qui a ſubi une condamnation... la méchanceté, l'imbécillité humaine ont déja ſaiſi cette arme ſi foible contre l'homme qui penſe, & y a-t-il beaucoup d'ames comme la vôtre, qui a les vertus, les lumieres, le cœur ſenſible, la raiſon courageuſe de la charmante Eléonore? Votre oncle conſentiroit à un engagement... que je ne dois jamais former; je m'éleverois

contre lui, contre vous, contre moi-même; c'est à moi de m'immoler tout entier. Je vous l'ai déja dit, Mademoiselle, l'estime, la reconnoissance, l'admiration que vous m'avez inspirées, n'auront point de peine à triompher d'un amour insensé dont je commence à sentir l'erreur & l'aveuglement. Madame Lormessan peut-elle vous être comparée? tout me parle en votre faveur: c'est donc ce sentiment si touchant, si pur, si désintéressé qui m'anime, qui me fait rejetter jusqu'à l'idée d'être votre époux; j'ai marché de précipice en précipice; j'y tomberai, sans entraîner personne dans ma chûte. Permettez seulement que j'apporte à vos genoux les hommages de l'amitié, de ce respect religieux que je voue à Mademoiselle Ermanci, comme à un être céleste; je pleurerai sur le nouvel obstacle qui nous sépare... je n'aurai jamais à me reprocher de l'avoir surmonté; je me contenterai de mépriser avec vous ce troupeau de vils humains, que conduit la stupide habitude; un regard de la divine Eléonore sera ma récompense, & son estime seule me payera des dédains insolents... auxquels

quels il faut me soumettre ! jugez de ce que je dois souffrir !

Il est donc reconnu que Valmiers n'a plus à se plaindre de l'obscurité de son sort, qu'il a des parents : mais quelle est la révolution de sa destinée, il est sans contredit encore plus malheureux. Tout conspire à lui déchirer le cœur ; tout lui représente son pere (*) sur

---

(*) *Tout lui représente son pere, &c.* Voilà encore une des têtes de cette hydre si féconde en abus révoltants, qu'on ne sauroit couper, une suite affreuse du préjugé, également injuste & cruelle ! Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette absurdité monstrueuse soit plus en vigueur chez les François que parmi tous les autres peuples ; & osons nous applaudir du progrès de notre raison. On ne manquera point de me combattre avec les armes ordinaires qui sont si impuissantes, de m'objecter la coutume, l'habitude, l'antiquité. On me montrera chez les Grecs, la famille de Philotas enveloppée dans son châtiment ; on se servira de cet argument parasite, qu'*il faut tolérer un mal pour se garantir d'un plus grand, que cette diffamation répandue sur les parents d'un coupable, force ces mêmes parents d'avoir les yeux ouverts sur la conduite de leurs proches, &c.* C'est-à-dire que l'innocent doit subir la punition du criminel ; & la religion, l'exacte équité avoueront-elles ce raisonnement, que l'on ne

l'échafaud. On diroit qu'il est son complice, tant on lui fait essuyer de ces affronts que l'honnête homme est forcé de dévorer ! Il oppose à tant d'assauts,

---

pardonneroit point à des Hottentots ? On conseilloit à Louis XII, pour l'intérêt, disoit-on, de la France que Ferdinand le Catholique trahissoit, de retenir l'Archiduc, beau-fils du Prince Espagnol. Le Monarque répond en vrai sage digne de commander aux autres hommes :
» J'aime mieux perdre, s'il le faut, un Royau-
» me dont la perte après tout, peut être répa-
» rée, que de perdre l'honneur, qui ne se ré-
» pare point ". On doit traiter de même, sans aucun ménagement, ces vieux abus pour lesquels l'ignorance & la foiblesse humaine ont une sorte de superstition. On s'appuyera d'une autorité égale, peut-être, à celle des Souverains. On me parlera des loix qui semblent avoir consacré cette façon de penser si outrageante pour la nature. Les loix ! & qui les a faites, ces loix ? ne sont-ce pas des hommes, des individus soumis à l'erreur, au caprice, à la prévention, à l'imbécillité ? N'ont-ils pu se tromper ? l'infaillibilité est réservée à Dieu seul. Quoi ! parce que mon frere, mon pere ont mérité d'essuyer toute la rigueur de ces loix alors équitables, je partagerai la honte, la diffamation attachées au crime, au supplice, tandis que je serai un modele de probité, que ma vie sera exempte de la moindre tache, que je n'aurai moi-même nul reproche à me faire ! & ces barbares, qui m'accableront ainsi,

une ame inébranlable, du moins sait-il cacher les traits qui l'assassinent. Il n'y a point de tendresse, de respect, qu'il ne témoigne à sa mere. Elle auroit

---

auront le front de se dire des hommes, des hommes policés, des Philosophes, des Chrétiens! Leur religion, cependant, console même le criminel, le soutient dans ces moments d'horreur où il est traîné à l'échafaud, & l'innocence sera condamnée à un opprobre ineffaçable, à une punition continuelle! Il lui sera défendu justement, par les loix, par cette même religion, de terminer une existence surchargée de douleur, & il lui sera inutile d'avoir pour elle, la vertu, l'attachement à ses devoirs, l'amour pour son Prince & sa patrie, pour un culte de justice & de bonté! Un malheureux enfant, même avant que de naître, aura été dévoué à la proscription... La plume tombe des mains à de pareilles barbaries! Ce n'est pas de l'or, des Provinces, des conquêtes qu'il faut disputer aux autres nations, c'est leur façon de penser qu'on doit s'attacher, en quelque sorte, à leur ravir, quand cette façon de penser intéresse le bonheur de l'espece humaine. Une contrée voisine est venue à bout d'extirper ce préjugé si odieux, qui fait rejaillir sur une famille, la condamnation & le châtiment du coupable: & ce n'est pas un de ses moindres avantages. Combien j'aurois à m'applaudir d'avoir fait quelques pas dans la carriere des Lettres, si ma foible voix pouvoit se faire entendre contre cet acte d'inhumanité!

voulu que des ſentiments ſi ſublimes ſe fuſſent moins manifeſtés. — Je paye bien cher, mon fils, le bonheur de vous ſerrer dans mon ſein ! Je ne ſais ſi vous devez vous applaudir d'avoir une mere... que n'ai-je pu étouffer mes tranſports ! ils ont triomphé de la contrainte que je m'étois impoſée. Vous étiez ſans parents, il eſt vrai ; mais ne vaudroit-il pas mieux n'en point avoir, que d'en reconnoître de ſemblables... Songez au ſort affreux de votre pere, réputé coupable d'un aſſaſſinat, retranché de la ſociété par un jugement qui a toute l'horreur du châtiment même. C'eſt dans cette ſource que vous avez puiſé votre ſang ; & moi, moi, malgré mon innocence, malgré mon amour pour les vertus, pour la religion, je ne ſuis guere moins criminelle aux

---

O vous ! qui aſpirez à une gloire pure & durable, voilà les racines dangereuſes qu'il faut extirper, les tyrans impunis contre leſquels toute votre ſageſſe doit s'armer. Dans vos livres, au théâtre, par-tout, faites-nous voir tous les maux qui réſultent de ces vieilles erreurs, & alors vous pourrez vous arroger le nom ſi touchant de bienfaiteurs de vos ſemblables.

yeux du monde. Sans vos bienfaits, j'expirois dans l'indigence. Hélas! les infortunés reſſemblent aſſez aux coupables. Pourquoi, pourquoi ai-je révélé mon ſecret? au-lieu de les terminer, j'ai augmenté vos malheurs. Vous allez être encore plus expoſé aux regards, à la méchanceté du public. — Qu'auront-ils à dire, ma mere? ils n'ont à me reprocher que trop de ſenſibilité : j'en ai été la victime. Je ſuppoſe que l'auteur de mes jours ait mérité la rigueur des loix : dois-je partager l'opprobre qui l'avilit, qui le punira éternellement? Vivons-nous parmi les barbares, parmi des animaux féroces? A quoi ſerviroit la raiſon? Quel avantage y auroit-il d'être homme, ſi nous nous laiſſions dominer par des opinions ſi inſenſées, ſi cruelles? Que je ſerois heureux de pouvoir détruire cette injuſtice dont le genre humain, un jour, rougira comme d'un crime! Oui, c'eſt un forfait dont la ſociété ſe noircit, & je l'arracherai à cet abrutiſſement de l'eſprit qui s'étend juſqu'au cœur; je lui ouvrirai les yeux; je l'éclairerai par mon exemple; je la contraindrai de me rendre la juſtice

qui m'eſt due. Elle ne me confondra point avec mon malheureux pere, ſi en effet il s'eſt égaré au point de commettre un crime ; elle me plaindra ; elle m'eſtimera, elle m'eſtimera, ou je découvrirai mon ſein, & je l'offrirai aux coups des cruels qui oſeront me diſputer les ſentiments que je mérite ; ils m'ôteront la vie. Eh ! qu'eſt-ce que mon exiſtence ? une mort continuelle !

Mademoiſelle Ermanci encourageoit Valmiers dans cette façon de penſer audacieuſe & indépendante de l'opinion publique ; elle s'applaudiſſoit de ſa connoiſſance, & repouſſoit avec fermeté les reproches qu'on lui faiſoit ſur cette liaiſon qu'entretenoit la vertu la plus pure.

Un nouveau moyen de faire briller la grandeur de ſon ame, étoit réſervé au jeune homme. Parmi les ſtupides individus qui compoſoient la ſociété, le plus imbécille, & en même-temps le plus méchant étoit un certain Dolſin, négociant enorgueilli de ſes richeſſes. Il ne ceſſoit de ſe récrier que Valmiers, quoiqu'honoré des graces du Roi, ne devoit trouver nulle maiſon ouverte,

que l'aventure du pere couvroit le fils d'un opprobre ineffaçable, & on écoutoit cet homme, parce qu'il jouissoit des faveurs de la fortune. Valmiers n'ignoroit point ces propos : il se contentoit d'en mépriser l'auteur. Il est le maître de saisir une vengeance peu attendue. Un neveu de ce grossier commerçant se livroit à la débauche ; bientôt la corruption des mœurs l'a conduit à la bassesse, & la bassesse, suivant une progression nécessaire, l'a précipité dans les horreurs du crime. Enfin, malgré l'or & les protections de Dolsin, ce misérable va terminer ses jours sur l'échafaud. Toute la ville s'empresse à rendre au centuple, à l'oncle, les mépris dont il avoit voulu couvrir Valmiers. Cet homme sans ressources dans l'esprit, sans fermeté dans le cœur, tomboit dans l'accablement ; il parloit même d'attenter à ses jours.

C'est sur ces entrefaites que Valmiers court visiter Dolsin : il le trouve entouré de sa famille en pleurs, qui s'abandonnoit avec lui, à tout l'emportement du désespoir. Dolsin n'a pas apperçu Valmiers, qu'il s'écrie : Monsieur, que venez-vous faire ici ? jouir

de ma confusion, vous abreuver de mes larmes... vous êtes bien vengé ! Vous me connoissez bien peu, reprend Valmiers avec attendrissement ! Je n'ignore point, Monsieur, que vous avez insulté à mes malheurs, que vous étiez le plus ardent de mes ennemis, je dirai, de mes persécuteurs. Si l'ont eût cédé à vos suggestions, on m'auroit chassé d'Orléans, comme le dernier des criminels... Monsieur, Monsieur, interrompt Dolsin couvert de confusion !... Vous ne pouvez pas le nier, poursuit Valmiers : mais ce n'est plus le moment de vous entretenir de vos torts : un autre motif m'amene ici. Je viens vous consoler, vous encourager à ne pas ployer sous le funeste événement que vous essuyez. Vous n'avez rien, dit-on, à vous reprocher dans ce qui concerne votre commerce ; vous vous êtes toujours conduit selon les loix de l'exacte probité ; toute la ville vous rend cette justice : jouissez donc des fruits de votre bonne réputation. On ne doit pas confondre l'oncle avec le neveu, & je serai le premier à vous voir, à vous marquer tous les égards qui sont dûs à l'honnête infortuné. En

effet, il ne peut être de plus grand malheur que celui dont vous êtes frappé aujourd'hui; je l'éprouve moi-même bien fensiblement! Mais, Monfieur, ayez ma fermeté; que la voix de votre confcience vous raffure, qu'elle vous fuffife; n'avez-vous pas rempli vos devoirs avec honneur? Hélas! Monfieur, répond Dolfin en pleurant, il y a cinquante ans que je fuis dans le commerce, & perfonne, perfonne n'a élevé la moindre plainte contre moi... Où aller? où me cacher? — Vous cacher! il n'y a que le crime qui doive chercher l'obfcurité. A votre place, je continuerois ma profeffion, je ne quitterois point Orléans. Vous verrez que vous lafferez l'abfurde méchanceté du préjugé; du moins, vous l'adoucirez... Un neveu n'eft pas un pere, dit Valmiers, en pouffant un long gémiffement!

Dolfin ne fait comment il témoignera fa reconnoiffance à fon confolateur; il fe jette à fes pieds avec fa femme & fes enfants; toute cette famille adore, en quelque forte, Valmiers, tel qu'un Dieu qui feroit venu à leur fecours: triomphe bien doux pour la

vertu, & dont elle ſeule peut goûter tout le prix!

L'honnête Valmiers ne s'en tint point à cette démarche courageuſe : il conduiſoit Dolſin dans les meilleures maiſons d'Orléans, les engageoit à ne point retirer leur confiance à ce négociant ſi digne de pitié & de commiſération; cet homme reſpectable faiſoit pour autrui, ce qu'aſſurément il ſe fût bien gardé de faire pour lui-même; il avoit acquis une ſorte d'aſcendant qui ſurmontoit l'envie ſecrete qu'avoit la ſociété de l'éloigner d'elle; il donnoit, pour ainſi dire, des loix à cette troupe aveugle, le jouet de ſa foibleſſe, qui n'a point de façon de penſer aſſurée, & dont l'ame ſervile reçoit toujours avidement les premieres impreſſions qu'on s'aviſe d'y jetter; Valmiers enfin arrachoit l'eſtime, la conſidération : tant la vertu & la vérité ont d'empire ſur les hommes, & ſavent les dominer, malgré les obſtacles qu'on leur oppoſe!

La mere de Valmiers continuoit à s'applaudir de la tendreſſe & des ſoins de ſon fils; elle ne pouvoit le perdre de vue un ſeul inſtant. Le jeune hom-

me, depuis quelques jours, montroit une eſpece d'agitation; ſa mere allarmée lui en demande la cauſe. Vous connoiſſez tout mon amour pour vous, répond Valmiers; vous ne doutez pas que ma mere ne ſoit aujourd'hui ce qui m'intéreſſe le plus; il faut la venger ainſi que moi, du malheur qui accable l'un & l'autre. Je ne ſaurois m'abuſer : je ſuis dans l'obligation d'expier la fatale deſtinée de mon pere : c'eſt une tâche qui m'eſt impoſée; il eſt préſenté aux yeux du public, comme un vil criminel, comme ayant mérité... tout mon ſang ſe glace dans mes veines! Ah! je le redirai toujours : il n'eſt pas poſſible que j'aye un pere coupable! mais c'eſt ſous cet aſpect que le monde l'enviſage; en vain je m'obſtine à le combattre, à le braver, ce monde ſi aveugle, ſi ingrat! C'eſt à force d'acquérir une réputation ſoutenue, s'il m'eſt permis de l'eſpérer, que je viendrai à bout de le vaincre, ou du moins de l'adoucir; & ces moyens d'apprivoiſer la méchanceté humaine, ce n'eſt pas dans l'inaction & le repos qu'ils me ſeront offerts, c'eſt au milieu des combats; je cours

poursuivre cétte carriere où je suis entré sous quelques heureux auspices; la guerre est en Italie; les Vénitiens se relevent de leurs pertes (*); ce n'est donc qu'à la suite d'actions éclatantes que Valmiers peut prendre son nom, qu'il sera permis au Comte de

(*) *Les Vénitiens se relevent de leurs pertes, &c.* Les Vénitiens, les ennemis les plus acharnés de Louis XII, parvinrent par leurs intrigues bien plus que par leurs armes, à le chasser entiérement de l'Italie. On ne voit pas trop cependant quel fruit ils recueillirent de ce prétendu succès. Ils dépenserent des sommes immenses, perdirent une multitude d'hommes, & demeurerent exposés au voisinage toujours dangereux de cette foule de petits tyrans qui tomboient les uns sur les autres, & dont la chûte se faisoit ressentir aux pays limitrophes. Louis XII restant Duc de Milan, Venise n'eût pas moins conservé ses possessions. Mais les États se gouvernent par les passions, comme les individus. L'éclat d'un Roi de France offensoit la morgue d'une République, qui n'envisageoit que ses égales dans cette infinité de Principautés subalternes. Il faut tant de choses pour faire pardonner un rang supérieur! Louis réunissoit pourtant toutes les qualités qui triomphent de la jalousie. C'est un des Souverains qui ait le mieux connu le secret de se faire aimer, &c.

Réminville de se faire connoître! Le Roi m'honore de sa protection : je veux la mériter, cette protection si flatteuse pour une ame sensible! Ma mere, je me vois donc contraint à vous quitter. Demeurez toujours dans cette ville, le théâtre de nos peines & de nos infortunes; voyez souvent Mademoiselle Ermanci; regardez-la comme votre fille. Ah! qu'elle me fait éprouver que l'estime, le respect pour la vertu, sont bien au-dessus d'un sentiment que la raison n'avoue pas, & donc tôt ou tard l'honnête homme sait s'affranchir! Madame Lormessan m'a abandonné à mes malheurs, a pensé comme la multitude, m'a repoussé, tandis que la divine Eléonore... c'est elle qui s'est montrée mon ange tutélaire; oui, elle m'a dédommagé de tous ces mépris dont nous ne devrions pas être l'objet. Ce qui me console, ma mere, je vous laisse dans une situation, qui du moins vous met à l'abri des rigueurs de l'adversité... Si ce mauvais génie indomptable qui me persécute, alloit m'ôter la vie... vous pleurez, ma mere! ne nous attendrissons point; Mademoiselle Ermanci vous restera. Hélas! sans le

plaisir de vous avoir retrouvée, quel étoit mon sort ! il est vrai qu'aujourd'hui je suis puni... je n'acheverai point ; je respecterai la mémoire de mon pere. Grand Dieu ! quelle est donc ma destinée, eh ! ai-je mérité tous ces coups ?

Le jeune homme quitte sa mere, inondé de ses larmes, & après en avoir versé lui-même, le vrai courage ne s'offense point de ces marques de sensibilité, il la recommande à la généreuse Eléonore, qui laisse aussi échapper des pleurs : mais la noblesse de son ame a bientôt fait taire ces premiers mouvements accordés à la tendresse ; elle applaudit au projet de Valmiers, & partage, en quelque sorte, l'éclat & les honneurs qui l'attendent.

Gaston de Foix (*), déja célebre à l'âge de vingt-deux ans, se couvroit d'une gloire immortelle dans ces con-

(*) *Gaston de Foix, &c.* Ce Prince étoit fils de Jean de Foix, beau-frere du Roi. Louis l'aimoit, comme un pere tendre aime son fils unique ; il redisoit sans cesse avec une sorte de complaisance : *Gaston est mon ouvrage, c'est moi qui l'ai élevé, qui l'ai formé aux vertus qu'on admire déja en lui, &c.*

trées qu'on peut appeller la terre des héros; il sembloit que son séjour en Italie échauffât encore ce jeune courage; il se rappelloit avec une ardeur impatiente de combattre, que ces mêmes lieux ou il faisoit la guerre, avoient été les champs de triomphe de ces fameux Romains, dont le nom a survécu à la destruction de leur Empire. Louis XII avoit donné tous ses soins à son éducation, & le chérissoit comme un fils. On peut dire sans exagération que le berceau de Gaston avoit été une tente, & les jeux de son enfance, des combats. Il s'étoit trouvé à l'expédition de Gênes. Jamais on ne réunit à un plus haut degré, tout ce qui peut présenter un modele accompli du Chevalier François. Ce Prince joignoit à une figure majestueuse, ces graces inexprimables, qui sont si fort au-dessus de la beauté; la galanterie & la générosité éclatoient dans ses moindres actions; à la fois l'idole des femmes & des guerriers, il avoit cette affabilité qui fait adorer de l'inférieur, & pardonner les avantages presque toujours révoltants de la naissance & du pouvoir. De ce bras orné d'une écharpe

qu'il portoit pour *l'amour de ſa Dame*, il répandoit la terreur dans les bataillons ennemis. L'aſpect du péril ne faiſoit qu'augmenter en lui cet enjouement agréable, qui paroît être le caractere diſtinctif de la nation; & ce qu'il y a de plus étonnant, il aſſocioit à tant d'heureuſes qualités, la prudence & la circonſpection du Général conſommé. Le Roi l'avoit nommé Gouverneur de Piſe; il y remportoit tous les ſuffrages; ſa fermeté, ſur-tout, ſe déploya dans une circonſtance où il s'agiſſoit d'en impoſer aux Suiſſes, que Ferdinand (*) & Maximilien irritoient

---

(*) *Ferdinand, &c.* C'étoit ce Ferdinand ſi indigne, comme nous l'avons dit, de porter le ſurnom de *Catholique*, qui ſe montra un des plus ardents ennemis de Louis XII. On jugera de ſa baſſeſſe & du mépris que ce Souverain faiſoit de l'honneur, par le trait ſuivant. Ses Ambaſſadeurs lui rapportoient que le Monarque François ſe plaignoit qu'*il l'avoit trompé deux fois. Deux fois*, interrompt Ferdinand, *il en a bien menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix.* Et c'eſt là un des objets de la dégoûtante flatterie & des menſonges impudents de l'hiſtoire : elle a oſé proſtituer des éloges à ce fourbe bas & groſſier, ainſi qu'à tant d'autres Princes auſſi peu faits pour être loués, &c. Ce

ſourdement contre la France. C'eſt à cette époque que Valmiers accourut ſous ſes drapeaux. Il eut bientôt gagné la confiance du Prince, qui, à ſon tour, obtint la ſienne, & fut inſtruit de ſa malheureuſe deſtinée; ce brave homme en étoit devenu plus cher à Gaſton. » Mon ami, lui diſoit-il, j'ai l'hon-
» neur d'être le parent du premier Roi
» du monde: mais c'eſt de mon cœur
» & de mon épée, que j'attends ma vé-
» ritable exiſtence. Tu as de la va-
» leur, des vertus: je ne te tiendrai
» point reſponſable des mauvaiſes ac-
» tions de ton pere; le ſang qu'on ſe
» propoſe de verſer pour ſon maître

ſeroit une belle entrepriſe, digne vraiment de la philoſophie, d'*éplucher*, ſi l'on peut riſquer cette expreſſion, tous ces effrontés & abſurdes panégyriques intitulés: *Mémoires, Hiſtoires, &c.* Un ſavant Eccléſiaſtique a bien tenté de ſoumettre à ſon examen critique, ces noms que notre Religion doit conſacrer : pourquoi ne chercheroit-on point à fixer de même la réputation des Princes qui réellement ont mérité nos hommages? L'hiſtoire alors deviendroit *le livre de la vérité*, au-lieu qu'elle n'eſt ſouvent qu'un roman abſurde, & privé même du mérite de l'intérêt & de l'imagination.

» & pour la patrie, eſt toujours pur;
» & Valmiers me fera aiſément ou-
» blier le Comte de Réminville ". C'eſt ainſi que ce jeune héros ſavoit penſer & agir en ſage. Valmiers, de ſon côté, cherchoit à juſtifier une bienveillance ſi honorable; il ſuivit le Prince au ſiege de Breſce. Le Chevalier Bayard eſt bleſſé. Gaſton s'écrie : *Amis, vengeons le bon Chevalier.* Auſſi-tôt Valmiers s'élance dans les retranchements, tombe avec impétuoſité ſur les Vénitiens, les pourſuit juſqu'au milieu de la ville, fait priſonnier de ſa propre main, le Provéditeur André Gritti. Après la victoire, il court arracher aux ſoldats leurs malheureuſes victimes, met, autant qu'il peut ſe faire obéir, l'honneur des femmes & des filles à couvert de l'inſulte & de la violence. Bayard l'embraſſe, en lui diſant : *Camarade, vous êtes bien un digne SOLDAT DU ROI ; il ſaura, je vous en donne ma parole de Gentilhomme, tout ce que vous avez fait, & ne tiendra à moi que vous n'ayez l'accolade de Chevalier.* Gaſton marche en triomphe, accompagné de Valmiers qui ne le quittoit point, & auquel il avoit donné pour gage d'a-

mitié, la moitié de ſon écharpe blanche. Une bataille les attendoit aux remparts de Ravenne. Le Prince couroit de rang en rang, échauffoit la valeur Françoiſe, prodiguoit des careſſes juſqu'aux moindres ſoldats : jamais il ne s'étoit montré plus digne de leur amour. » *Allons voir*, dit-il à Valmiers, » avec ce ton de gaieté qui le rendoit » ſi cher à la nation, *ce* (*) *que ces hon-* » *nêtes gens-là vont faire pour l'amour* » *de ma mie* ". L'attaque eſt engagée ; l'artillerie porte le ravage au milieu de notre aîle droite ; la gauche détermine notre ſupériorité. L'ardeur de nos combattants s'enflamme ; bientôt la plaine n'eſt plus qu'un champ de carnage ; la victoire ſe décide en notre faveur ; l'ennemi nous abandonne le terrein. Gaſton ne ſe contente pas d'un ſi brillant ſuccès : » Valmiers, s'écrie-t-il, nous

---

(*) *Que ces honnêtes gens-là*, &c. La plupart de ces détails intéreſſants, ſont empruntés de M. l'Abbé Garnier. Cet eſtimable écrivain répand ſur nos annales, un fonds de connoiſſances & d'érudition qui n'appartient qu'à lui ſeul. Il faut bien ſe garder de le confondre avec ces compilateurs dont la plume vénale déshonore l'hiſtoire.

» avons encore à vaincre; ceci a l'air
» d'une retraite honorable, & il faut
» qu'ils ne doutent point de leur dé-
» faite ". Il court à l'inſtant ſur une chauſſée, & ſe met en face d'une colonne Eſpagnole qui débouchoit. Mon Prince, lui dit Valmiers, où courez-vous? où courez-vous? — A la gloire, mon ami. A peine a-t-il prononcé ces derniers mots, qu'il eſt enlevé de deſſus ſon cheval par un coup d'arquebuſe, & jetté dans un foſſé. Valmiers s'élance, en pouſſant un cri affreux, ſur ſon corps, l'embraſſe. Quel eſt ſon déſeſpoir, quand il reconnoît que le Prince ne vit plus! Il veut le venger : il eſt lui-même percé de pluſieurs coups de lance, & tombe ſans connoiſſance à côté du malheureux Gaſton. Lautrec éprouve un pareil ſort.

Valmiers n'a r'ouvert les yeux que pour ſentir & déplorer amérement la perte qu'il vient de faire : il ſe releve avec impétuoſité, & par un effort ſurnaturel, ſe précipite aux travers des ennemis, en tue de ſa main un nombre conſidérable. Quelle affreuſe nouvelle pour les François, quand ils apprennent la mort de leur héros! Ils accou-

rent, en pleurant, auprès de ses tristes restes, leur prodiguent mille baisers ; ils voudroient exprimer leur douleur : leur voix ne peut laisser le passage qu'à une abondance de sanglots. Valmiers tout ensanglanté, revole vers eux : — Camarades, ce n'est pas par des larmes que nous vengerons Gaston, c'est par des torrents de sang, vous m'en voyez couvert : mais c'est à Ravenne que nous devons élever un tombeau à notre Général ; courons, marchons vers cette ville. Les soldats, à ces paroles, ont repris toute leur fureur ; ils poussent des cris horribles, & se disputent tous l'honneur de monter à l'assaut. La place est emportée : c'est un incendie dévorant répandu dans cette malheureuse ville ; elle devient le théâtre d'un massacre universel. Valmiers, que la mort du Prince avoit transformé en un lion rugissant avide de meurtre, sorti de son ivresse de vengeance, est bientôt revenu à son caractere humain. Il court aux soldats, leur arrache leurs épées dégoûtantes de sang : — Mes amis, mes amis, c'en est assez. Ma douleur m'a trop emporté. Hélas ! si notre Prince vivoit, il se-

roit le premier à réprimer nos transports. Oublions-nous qu'il fut le plus sensible des hommes? Ah! n'abusons point de la victoire; pleurons, pleurons Gaston, & faisons ce qu'il feroit: épargnons même ceux qui nous l'ont enlevé. Le brave la Palisse (*) accourt

(*) *Le brave la* PALISSE, *&c.* C'est de lui que Mendoze, un des Généraux Espagnols, disoit: *O heureux la Palisse! que Ferdinand avec toute sa puissance, que Gonsalve avec toute son habileté, me paroissent petits auprès de toi!* Eloge d'autant plus flatteur qu'il étoit dans la bouche d'un ennemi. Ce même la Palisse commandoit dans une citadelle; il avoit fait une sortie vigoureuse; il est couvert de blessures, il veut reprendre le chemin du fort. Les Espagnols lui ferment le passage; alors il s'appuye contre une muraille, se défend long-temps avec son épée, soutient le choc de plusieurs assaillants, cede enfin à sa malheureuse situation. Il tombe tout couvert de sang; un soldat a l'inhumanité de lui décharger un coup de pique sur la tête, il lui fracasse les os. L'épée échappe enfin des mains de la Palisse; il est traîné expirant à la tente de Gonsalve, qui le menace de lui faire souffrir une mort ignominieuse, s'il n'oblige à l'instant les assiégés de lui livrer le fort. Ce grand homme écoute tranquillement l'Espagnol, & se contente de proférer ces mots d'une voix mourante: *Qu'on me porte aux pieds des remparts*, & là, il fait appeller son Lieutenant,

à la tête de la gendarmerie; il embrasse Valmiers, & arrête avec lui le désordre.

Le Roi, instruit de cette perte, resta plusieurs jours dans le plus profond accablement. Ses courtisans cherchoient à le consoler. — Ah! laissez-moi pleurer mon fils, mon unique espérance! Les Rois essuyent donc des chagrins comme les autres hommes! Le dernier de mes sujets est sans doute plus heureux que moi! On représentoit au Monarque l'éclat de cette victoire: Souhaitons-en, repart-il, de pareilles à nos ennemis! Ah! Gaston, Gaston,

---

qui paroît. *Cornon, Gonsalve que vous voyez, menace de m'ôter un reste de vie, si vous ne vous rendez promptement; mon ami, vous devez savoir en quel état est la citadelle; regardez-moi comme un homme déja mort; & si vous avez quelqu'espoir de tenir jusqu'à l'arrivée du Duc de Nemours, faites votre devoir.* La Palisse n'étoit ni Grec ni Romain, il étoit François. On devroit recueillir un nombre de ces traits, & les mettre dans les mains de nos jeunes militaires: une semblable lecture vaudroit bien notre histoire ancienne; ce seroit, en quelque sorte, des portraits de famille que nous aurions sous les yeux.

eſt-ce à ce prix que la France s'applaudira de ſes ſuccès !

Louis fit diſtribuer des récompenſes aux principaux chefs de l'armée victorieuſe ; il n'oublia point Valmiers dans ces témoignages de bonté. Hélas ! dit le Monarque, il ſuffiroit qu'il eût été cher à mon cher Gaſton ; je ne perdrai point de vue *mon Soldat*, & il ſaura qu'un Roi de France mérite d'avoir des ſerviteurs tels que lui. C'eſt Bayard lui-même qui rapporte à Valmiers un propos ſi flatteur & ſi glorieux pour un ſujet.

Ce dernier eſt forcé de renoncer au projet d'achever la campagne : ſes bleſſures l'avoient mis hors d'état d'écouter ſon courage. Il reprend la route de ſa patrie, l'ame remplie d'une ſombre triſteſſe qui ne le quittoit plus. Sa réputation le dévançoit ; le nom de *Soldat du Roi* retentiſſoit dans toute l'Italie. Il paſſe par Gênes ; Valmiers reçoit une preſſante invitation de la part d'une Dame qui le conjuroit de ſe rendre à l'inſtant chez elle. Rien ne peut faire oublier à un François ce qu'il croit devoir à un ſexe enchanteur. Valmiers n'imagine point offenſer l'amitié qui,

qui, en ce moment, excitoit ses regrets, en cédant à de telles sollicitations : il se laisse conduire par une espece d'écuyer ; il arrive à un palais dont la façade annonçoit un des plus somptueux édifices de Gênes, & l'on sait qu'elle est pleine de monuments admirables en ce genre. Il traverse une longue cour ornée de superbes statues ; il monte, & parcourt une suite d'appartements plus vastes les uns que les autres. Ce qui redouble sa surprise, est une riche tenture qui tapissoit ces appartements : elle étoit chargée des écussons de France, & d'une infinité d'emblêmes relatifs à Louis XII : il y étoit représenté faisant son entrée dans Gênes, quand il s'empara de cette ville. On y voyoit par-tout des Amours, qui semoient des fleurs sur les pas du Monarque ; ensuite s'élevoit son image, que ces mêmes Amours couronnoient de laurier & de myrte, & à ses pieds étoient dans diverses attitudes, des Génies qui figuroient les Vertus & les Arts (*) ; sur ces tapisseries se

(*) *Les Arts, &c.* Aucun Souverain, peut-

lisoit une devise assez singuliere : *E mia esca l'amore.*

Valmiers avançoit toujours plus étonné. Ils parviennent à une chambre sé-

---

être, n'a porté plus loin que Louis XII, cette considération si flatteuse pour les arts, & qui, sans doute, est leur premiere & leur seule récompense. Etant à Pavie, non-seulement il confirma les privileges de l'École de Droit, mais il augmenta considérablement les honoraires des professeurs : il assistoit même à leurs exercices. Voici un exemple bien frappant de cette considération dont le Monarque étoit pénétré pour les arts & pour ceux qui les cultivoient. Jason Mainus, un de ces professeurs, conduisoit le Roi à la porte de son école; il s'inclinoit profondément, comme la politesse & le devoir l'exigeoient, en priant le Souverain d'entrer. Louis le force de passer le premier : *Je ne suis plus Roi ici*, lui dit-il : *vous êtes le seul qu'on y doive respecter.* Ce Prince avoit, sans contredit, prévenu cette époque si brillante pour notre littérature, qui semble avoit fixé le regne de son successeur. Louis appella auprès de lui les plus savants hommes de l'Italie, leur assigna des pensions, des honneurs : il y en eut qui furent chargés d'ambassades, & qui parvinrent aux premieres places. C'est de son temps que l'on commença à enseigner le Grec dans l'Université, connoissance nécessaire à quiconque veut puiser aux sources de la belle antiquité, & qu'aujourd'hui on paroît peu jaloux d'acquérir. Ce Monarque possédoit une

parée des autres par une galerie. Quel ſpectacle bien différent frappe la vue ! le voile de la mort étendu de toutes parts, la plus belle des femmes enveloppée dans un deuil lugubre, couvrant de ſes baiſers & de ſes larmes, un portrait qu'elle tenoit dans ſes mains. Cette eſpece de tombeau, où ne pénétroit pas le moindre rayon de jour, n'étoit éclairé que de deux flambeaux de cire jaune, qui reſſembloient à des torches funéraires. La Dame avoit les

---

des plus amples collections d'anciens manuſcrits qui fût en Europe. Cicéron, dans ſes Traités *des devoirs de la vieilleſſe & de l'amitié*, étoit ſon auteur favori. Je ne trouve qu'une tache dans l'hiſtoire de Louis XII; ſon refroidiſſement, je n'oſe dire ſon ingratitude, à l'égard du célebre Philippe de Comines; car il faut croire qu'il eut des raiſons bien fortes pour agir ainſi, qui ne ſont point parvenues juſqu'à nous. Cet eſtimable Ecrivain avoit ſouffert pour ce Prince une captivité de neuf mois dans une cage de fer : il croyoit avoir acquis des droits ſur ſa reconnoiſſance. A l'avénement de Louis au trône, il ſe hâta d'aller lui faire ſa cour ; il en fut ſi mal reçu, que Comines, ſans ſe plaindre, courut, avec le même empreſſement, s'enfoncer dans une retraite, où le ſage compoſa ces excellents *Mémoires*, qu'aſſurément le courtiſan n'auroit pas écrits.

cheveux épars sur ses épaules, & annonçoit tout le désordre d'une douleur profonde. Estimable François, dit-elle d'une voix défaillante, vous pardonnerez à ma démarche : quelques-uns de vos domestiques ont prononcé votre nom : j'ai appris que le brave Valmiers étoit en ces lieux, celui qui sauva son Roi... Hélas ! il n'est plus ! il n'est plus ! — Que dites-vous, Madame ? — Quoi ! vous ne sauriez pas que le modele des Monarques, l'objet de tous mes hommages, de tous mes sentiments, qui possédoit mon ame entiere, que votre maître... il a cessé de vivre... — Le Roi est mort, s'écrie Valmiers ! — Oui, le Ciel jaloux de tant de vertus, d'un Souverain si rare, si parfait, l'a ravi à la terre ; oui, vous me voyez prête à le suivre au tombeau, & j'ai encore à bénir mon sort de ce qu'un des sujets de Louis recevra mon dernier soupir. A ce désespoir que ma fin seule pourra terminer, connoissez la femme la plus sensible, la plus à plaindre, la malheureuse Spinola... — (*) C'est vous, Mada-

(*) *Spinola*, *&c.* Je ne puis mieux faire

me... — C'eſt moi à qui votre maître inſpira une paſſion dont il n'y a point d'exemple. Le premier moment où je le vis, décida du reſte de mes

---

connoître cette femme, le modele de la ſenſibilité la plus vive & la plus pure, que par le morceau ſuivant emprunté du ſavant continuateur de l'Hiſtoire de France : » Au milieu » de ces fêtes, (l'entrée de Louis XII dans » Gênes) l'Amour, ſi je puis ainſi m'exprimer, ſe choiſit une victime d'une eſpece ſi » ſinguliere & ſi rare, qu'elle mérite de trouver place dans l'hiſtoire. Thomaſſina Spinola, s'étant trop attachée à conſidérer le Monarque, dont la beauté ſimple & mâle étoit » encore relevée par une adreſſe & des graces » non pareilles, dans tous les exercices du » corps, ne put défendre ſon cœur d'une tendre émotion. Ayant eu la curioſité de l'entretenir à pluſieurs repriſes différentes, elle » jugea que ce qu'elle avoit admiré juſqu'alors » en lui, n'étoit rien en comparaiſon de ce » qu'elle y découvroit. Elle demeura ſi éperdue, que, malgré la modeſtie & la retenue » dont elle ne s'étoit jamais écartée, elle ne » rougit point de lui faire l'aveu de ſa tendreſſe, en le ſuppliant de vouloir bien être ſon » *intendio* : ce terme, ainſi que s'exprime l'Auteur dont nous tirons ce fait, ſignifioit *accointance honorable & amiable intelligence.* » Quelqu'innocent, quelque dégagé des ſens » qu'on nous peigne cet amour, il n'en fut ni

jours; son image fut le seul objet qui demeura sous mes yeux, dans mon cœur; mais ce ne furent point les agréments extérieurs de ce Prince, qui allumerent dans mon sein cette flamme si vive, si pure, si constante : la renommée avoit porté jusqu'èn ces climats, le récit de ses belles qualités; j'aimois, j'adorois déja un Souverain vertueux, généreux, bienfaisant, l'honneur du trône & de l'espece humaine. Quand mes yeux se furent attachés sur Louis, je m'abandonnai à tout le plaisir de con-

---

» moins vif, ni moins durable. Fiere d'avoir
» obtenu ce qu'elle desiroit, craignant de pro-
» faner une si belle flamme, elle dédaigna le
» commerce du reste des mortels. Livrée en-
» tiérement à l'objet de sa passion, elle se con-
» soloit de son absence, en lui écrivant sou-
» vent, soit pour intercéder en faveur de tous
» les malheureux, soit pour ménager les inté-
» rêts de sa patrie, &c. ". Spinola fut parmi les femmes, ce que nos Chevaliers ont été pour notre sexe. Un tel amour peut essuyer quelques nuances de ridicule dans un siecle, & dans un pays sur-tout où l'on n'est guere tenté de croire à la délicatesse; mais les ames sensibles, & j'aime à croire qu'il en est encore quelques-unes, goûteront du plaisir à retrouver ici ce trait de notre histoire.

templer le maître de mon ame. Quelle ivresse, quelles délices j'éprouvai lorsque je pus l'entendre, l'entretenir, entrer dans ce cœur vraiment royal! Je ne rougis point de lui déclarer un amour dégagé de ces foiblesses, qui dégradent la plus noble des passions. Louis enfin, me permit de lui donner le nom de *mon amant*. Je lui rapportai mes actions, mes pensées, mes desirs, comme à une sorte de divinité dont je professois hautement le culte... Il régna sur toute mon existence. Le Ciel sans doute a voulu me punir de cette idolâtrie! Privée de la douceur de voir ce Prince, je l'envisageois avec les yeux de l'ame, je lui parlois du cœur; je trompois par des lettres un trop fatal éloignement; tous mes regards se fixoient sur les siennes; j'y laissois couler ces larmes, qui partent de l'excès du sentiment; & quels étoient mes plaisirs, la volupté ineffable dont je nourrissois une ardeur que moi seule j'ai pu ressentir! Louis, à ma priere, versoit des libéralités, arrachoit à l'indigence, des malheureux qui bénissoient son nom; ses bienfaits se répandoient sur ma patrie, sur l'Italie, sur l'uni-

vers entier; je m'applaudiſſois, je m'enorgueilliſſois de ſes vertus; nous nous élevions l'un & l'autre au-deſſus de la nature. Louis étoit plus qu'un Roi, qu'un héros : il étoit le meilleur des hommes, & voilà ce que le monde a perdu, ce qui m'eſt enlevé pour jamais! pour jamais!... Digne François, vous fermerez donc mes yeux; ah! que mon dernier regard s'attache & meure ſur ce portrait qui me repréſente tout ce que j'adorois & qui me retenoit à la vie! C'eſt moi-même qui ai tracé cette image, qui l'ai peinte d'après mon cœur; je veux qu'on l'enſeveliſſe avec moi, qu'on la place ſur ce même cœur... je ne ceſſerai point d'aimer Louis; cette eſpérance eſt mon unique conſolation : nous nous réunirons; je le reverrai dans ce ſéjour... Hélas! quel mortel s'eſt montré plus reſſemblant à ce Dieu que je vais rejoindre, & qui mérita plus que votre Roi, de partager une éternité de bonheur!

Spinola retombe dans ſon déſeſpoir ténébreux. Valmiers, de ſon côté, ſe livroit à une douleur qui n'étoit que légitime : à titre de François, il avoit

des pleurs à répandre ſur la perte du Roi, & il étoit frappé de coups encore plus accablants : il ſe voyoit enlever ſon bienfaiteur, arrêté au milieu de ſa carriere, dénué de toute protection. La ſituation de la belle Génoiſe augmentoit l'amertume de ſes regrets. Valmiers connoiſſoit tout l'empire de la ſenſibilité : il n'avoit pas de peine à ſe pénétrer de l'état affreux où Spinola étoit réduite. Cette femme, ſi digne de l'eſtime & de l'admiration de la poſtérité, voulut avoir toujours Valmiers auprès d'elle. Il la quitte pour quelques inſtants ; elle étoit expirante ; il revole au palais de Spinola, ſe précipite dans ſon appartement, fait éclater tous les tranſports d'une joie inattendue. — Quel heureux changement !... le Roi... — Il vit !... — Que dites-vous ? Louis... — N'eſt point mort, Madame, comme l'avoient publié avec aſſurance les ennemis de ma patrie ; oui, il reſpire, il reſpire ; ſes jours (*) ne

(*) *Ne ſont plus en danger, &c.* En effet, le bruit avoit couru dans ces contrées, que Louis XII étoit mort : il eſt très-vrai qu'il eſſuya une maladie conſidérable. A cette nouvelle, la

ſont plus en danger... Mon illuſtre *amant* n'eſt point dans la tombe!...ah! tous mes ſens... je ne puis ſoutenir l'excès... quelle ivreſſe! ô généreux François,

---

trop ſenſible Génoiſe ſuccomba à ſa douleur. Dès ce moment, elle déteſta la clarté, dont elle imaginoit que ſon auguſte amant ne jouiſſoit plus; elle changea ſon appartement en une ſorte de retraite obſcure, une fievre ardente, fruit de ſa douleur, vint la conſumer, & elle expira au bout de huit jours, en invoquant la mort, & prononçant le nom de Louis. Elle reçut, ainſi qu'on l'a rapporté ici, des honneurs funebres de la part de la République, qui la regretta comme ſa protectrice auprès du Roi de France, & comme la femme la plus vertueuſe & la plus bienfaiſante. L'amour n'eſt donc pas toujours la ſource du déſordre & des vices; ce qui prouve combien des créatures tendres & aimables pourroient s'élever aux plus hautes vertus, & nous y élever avec elles, ſi elles recevoient une éducation plus cultivée, & ſi je puis dire, plus courageuſe! C'eſt aſſurément la faute de nous autres hommes, ſi l'on ne tire pas un meilleur parti d'un ſexe plein d'agréments, & s'il ne contribue pas à la perfection des talents & des mœurs. Jettez un coup d'œil ſur Sparte, & voyez tout le bien qu'y produiſirent les femmes que nous ſemblons abandonner à la molleſſe, & à l'art frivole de plaire.

On n'a point ſuivi ici l'ordre chronologi-

dites-lui... dites-lui que j'allois mourir de douleur... que j'expire de joie... il vit ! il regne ! il fait le bonheur de la terre ! qu'il n'oublie point la trop tendre Spinola ! Ne pouvez-vous lui porter ma cendre ? elle s'échaufferoit, elle se ranimeroit sous ses larmes... Sans doute, sans doute, il me donnera quelques pleurs ; cette attente est un plaisir que je goûte encore ; parlez-lui de mon amour ; non, jamais, jamais on n'a aimé comme moi, & c'est sa gloire, ce sont ses vertus que j'adorois. O Louis ! cher amant c'est toi qui me fais mourir !

L'infortunée Spinola n'avoit plus la force de s'exprimer ; elle presse Valmiers par un signal, de lui apporter, & d'ouvrir une petite cassette qui étoit près de son lit : elle en retire un brasselet de ses cheveux, & son portrait en miniature ; elle lui fait entendre par un nouveau geste, qu'elle le prie de remettre promptement de sa part, au Roi, ces deux monuments de sa

---

que : la mort de Thomassina Spinola est dans l'année 1505, & celle de Gaston de Foix, en 1512.

tendresse, & elle rend le dernier soupir. Gênes députa aussi-tôt à Louis, deux de ses citoyens les plus distingués, pour lui annoncer la mort de cette Dame. La République lui avoit les plus grandes obligations : aussi lui décerna-t-elle des funérailles somptueuses, dont elle fit la dépense, & un superbe tombeau fut érigé en son honneur.

Mademoiselle Ermanci entretenoit une correspondance suivie avec Valmiers; elle lui avoit annoncé la mort de son oncle, & l'espoir d'une fortune brillante. Continuellement elle lui insinuoit dans ses lettres, qu'il pouvoit décider de sa destinée, que nul obstacle ne devoit les arrêter, qu'elle savoit s'élever assez au-dessus de l'opinion publique pour la braver, & s'acquitter envers le mérite & la vertu de l'espece de dette qu'il étoit injuste de leur dénier. En un mot, il étoit aisé de voir que la trop sensible Eléonore brûloit d'offrir sa main & ses richesses à Valmiers, qui mettoit la même opiniâtreté à se représenter ce qu'exigeoient, selon lui, sa probité & ses malheurs. Il étoit impatient de revo-

ler dans les bras maternels, de revoir ſon eſtimable amie : mais ſon devoir lui ordonnoit, avant toute choſe, de remplir la commiſſion que la malheureuſe Spinola lui avoit donnée pour le Roi. Il ſe rend donc à la Cour ; il s'étoit hâté de devancer les émiſſaires de la République de Gênes ; il demande à être préſenté au Souverain. Louis ne l'a pas plutôt apperçu, qu'il s'écrie : Voila *mon brave ſoldat!* vient-il me demander des récompenſes ? Il en mérite. Sire, répond Valmiers, en ſe proſternant aux genoux du Monarque, eh! quel prix plus flatteur pourrois-je envier ? j'ai la gloire d'être encouragé par quelques louanges de mon maître, que lui arrache ſa bienfaiſance : mais, Sire, je n'aurois jamis oſé ambitionner l'honneur de pénétrer juſqu'à vous, ſi un objet qui vous regarde, ne me conduiſoit en ces lieux. Auſſi-tôt les courtiſans s'écartent. Qu'auriez-vous de particulier à me dire, reprend Louis ? — Je ſuis chargé, Sire, pour votre Majeſté, d'une commiſſion bien douloureuſe pour moi, puiſqu'elle l'affligera : voici le portrait de Madame Spinola, & un braſſelet de ſes che-

veux. . . — Donnez, donnez : ces présents me sont chers, ce sont des faveurs de la maîtresse de mon ame, & je me ferai toujours gloire d'être (*) *son amant*... Vous m'annonciez des sentiments que je suis bien éloigné d'éprouver ? . . . (Des larmes coulent des yeux de Valmiers.) Vous pleurez ? — Sire, ces dons de Madame Spinola sont les derninrs témoignages de tendresse que vous en recevrez. — Comment ! — Elle est morte, Sire, & elle est morte pour votre Majesté. Louis est frappé, en quelque sorte, des même coups; il se fait raconter jusqu'aux moindres circonstances de ce malheureux événement; il verse un torrent de larmes. — J'ai tout perdu, une amie véritable ! celle-là m'aimoit pour moi-même, & non pour mon rang : voilà de ces pertes qu'on ne sauroit réparer ! Hélas ! je lui dois le peu de vertus que mes ennemis sont forcés de m'accorder ! Valmiers voyant le Roi plongé dans une profonde douleur,

---

(*) *Son amant*, &c. Qu'on se ressouvienne que le Roi avoit permis à Madame Spinola de lui donner ce nom.

craindroit de manquer à la bienséance, s'il lui parloit de sa propre situation. Il se retire, & s'empresse de gagner Orléans. Le Monarque ne s'occupe que de ce qui peut honorer la mémoire d'une amante aussi digne de ses regrets: il ordonne qu'on lui compose (*) une

(*) *Une épitaphe*, &c. Ce fut un certain Jean d'Auron, Historiographe du Roi, qui fut chargé de faire cette inscription. Il faut croire que la faveur avoit présidé à ce choix, inconvénient attaché souvent aux graces que l'intrigue & le manege des Cours viennent à bout de surprendre & de ravir, en quelque sorte, à la bienfaisance du Souverain. Voici ce que M. l'Abbé Garnier nous dit de ce d'Auron: » Louis (qui avoit su employer les plumes » les plus célebres) choisit avec moins de discernement Jean d'Auron pour écrire l'histoire particuliere de son regne; car, quoiqu'il lui eût conféré plusieurs bénéfices, qu'il » le fit ordinairement voyager à la suite de » l'armée, qu'il s'entretînt familiérement avec » lui, & qu'il ordonnât à ses Ministres & à » ses Généraux de ne lui rien céler de tout ce » qui méritoit d'être transmis à la postérité, il » fut moins heureux à cet égard, qu'un grand » nombre de ses prédécesseurs. Auron n'est » qu'un froid bel-esprit, fastidieux dans le » détail des petits faits, stérile ou aveugle » dans le développement des causes, &c. »

épitaphe, & qu'elle soit gravée sur le tombeau que Gênes lui avoit consacré. Ce Prince n'oublia jamais la tendre & vertueuse Spinola : jusqu'au dernier moment de sa vie, il en parla avec une sensibilité mêlée d'admiration.

La mere de Valmiers vole dans ses bras, lui prodigue les caresses les plus touchantes : cependant son fils saisit en elle des marques d'agitation qui l'étonnent : — Vous paroissez, ma mere, charmée de me revoir, & tout décele en vous une inquiétude que je dois partager ! auriez-vous quelque secret que vous craindriez de me confier ? quel nouveau chagrin m'attendroit ici ? hélas ! ne suis-je point assez malheureux ? Au-lieu de répondre à Valmiers, on se contente de l'engager par un signe, à faire retirer ses domestiques. Ces témoins congédiés, sa mere se tourne vers lui, & d'une voix basse : — Ne m'avez-vous pas toujours dit que vous seriez flatté de retrouver votre pere, que vous lui donneriez toutes les preuves d'amour, quand même il se fût égaré... — Assurément, je vous ai dit... ah ! je verrois mon pere... je tomberois à ses pieds ; il au-

roit en moi le fils le plus tendre, quoiqu'une malheureuse destinée l'eût entraîné dans le crime... &... auriez-vous de ses nouvelles?... vous sauriez... — Suivez-moi, mon fils. — Que voulez-vous me dire? — Suivez-moi. — Où me condisez-vous? — Ne faites point de bruit; marchez sur mes pas. La mere de Valmiers prend une lumiere à la main, le fait descendre à la cave, le mene par un petit détour, à un amas de planches entassées les unes sur les autres; elle les leve successivement; Valmiers même l'aide dans ce travail, en l'accablant de questions qu'elle ne satisfaisoit point. Enfin se découvre une sorte de trappe; on l'a ouverte. Valmiers entrevoit, à la lueur d'une lampe, un vieillard couché sur un grabat; une longue barbe blanche descendoit sur sa poitrine. Mon fils, s'écrie sa mere, au milieu des sanglots, vous voyez... vous voyez votre malheureux pere; & vous, mon ami, ouvrez vos bras à votre cher enfant, il mérite bien notre tendresse. — Mon pere! — C'est mon fils que je tiens dans mon sein! ah! ne te refuse pas à mes embrassements. Réminville,

je ne suis point criminel, je ne suis...
que le plus infortuné des hommes. —
Mon pere! en cet état! & pourquoi...
Ecoute, interrompt Madame de Réminville : j'ai été forcée d'ensevelir ton pere dans cette espece de tombeau. Jouet de sa fatale destinée, proscrit en tous lieux, poursuivi par la crainte d'un supplice qu'il n'a point mérité, innocent aux regards de Dieu seul, sachant enfin que j'étois en cette ville, il est venu furtivement se réfugier dans le sein de son unique amie. Je n'avois que ce déplorable endroit de la maison, où je pusse, à l'abri des recherches, receler un dépôt si précieux. Ton pere, ce cher époux, traîne ses jours languissants dans cet horrible réduit! c'est ici qu'il expirera!.. Ah! dit le vieillard d'une voix attendrissante, j'aurai donc à bénir la Providence, avant que de terminer ma misérable carriere! je vois... j'embrasse mon fils! Mon fils, je te l'ai dit, je ne suis point coupable, je ne suis point coupable; tu dois m'en croire; non aux yeux du Ciel & de la vérité, tu n'as point à rougir de ton pere : mais, poursuit-il, en laissant

échapper des larmes, aux regards de la terre... j'ai perdu mon honneur; & pour comble de déſeſpoir, tu es enveloppé dans ma proſcription!.. Malheureux enfant! malheureux enfant! tu ſeras forcé de maudire ma mémoire! — Oh! mon pere, vos revers ſont de nouveaux droits que la nature vous donne ſur mon cœur! Il n'étoit pas poſſible que vous fuſſiez criminel; jamais, jamais je ne l'ai craint; la ſource où j'ai puiſé la vie ne pouvoit être ſouillée de la fange de la perverſité & des forfaits. Le pere de Valmiers... mérite la compaſſion... mes reſpects, tout mon amour. A ces mots, Valmiers retombe dans les bras paternels, pouſſe des ſanglots, & la mere & le fils inondent de leurs pleurs ce vieillard gémiſſant, qui ſemble n'avoir qu'un moment à vivre. Il reprend : Tu ne portes donc pas mon nom! hélas! juge ſi le Comte de Reminville eſt à plaindre! Oui, mon fils, oui, tout s'éleve contre moi, & te preſſe de me déſavouer!

Le vieillard expoſe à Valmiers les détails de ſa malheureuſe affaire; il faut convenir que les apparences lui

étoient défavorables. Soit prévention, ſoit qu'il eût des ennemis cachés, & que, la juſtice ſe fût laiſſé aveugler, on avoit négligé d'approfondir les faits, inconvénient attaché à la plupart des accuſations criminelles, où le moindre rayon doit ſe ſaiſir avidement : il produit ſouvent une clarté ſuffiſante pour faire éclater la vérité. Mon pere, s'écrie Valmiers, oſez eſpérer, & vous armer de courage; ſuivez-moi, venez vous jetter aux pieds de notre Souverain; c'eſt ce Monarque qui eſt l'image de Dieu ſur la terre; (*) il a ſa juſti-

(*) *Il a ſa juſtice, &c.* » Louis XII, (dit » M. l'Abbé Garnier) avoit continuellement » deux tableaux ſous les yeux; l'un de tous » les offices & bénéfices du Royaume; l'autre » de tous les hommes diſtingués par leurs ſer- » vices, leurs talents, leurs vertus. Des per- » ſonnes de confiance, répandues dans les » Provinces, étoient chargées de l'avertir de » ce qui venoit à vaquer dans leur diſtrict. Il » conſultoit ſes liſtes, & conféroit ordinaire- » ment l'office ou le bénéfice à celui qu'il en » jugeoit le plus digne, ſans attendre qu'on le » ſollicitât, excluant même, à mérite égal, » ceux qui cherchoient à s'appuyer de la pro- » tection des Miniſtres ou des Grands ". Ces traits ſeuls ne ſuffiroient-ils pas pour immor-

ce & sa bonté. Vous m'assurez que vous êtes innocent, & je n'en doute point. Louis saura vous faire connoître tel que vous êtes, tel que mon pere doit se montrer aux yeux du public. Je pourrai confondre l'imposture & la méchanceté; croyons-en ce sentiment consolateur imprimé dans toutes les ames; tôt ou tard la vertu triomphe, &... je goûterai la douceur de vous embrasser en présence de toute une ville qui m'a percé le cœur. Mon pere! j'ai éprouvé toutes les mortifications; j'ai reçu tous les coups de poignard; mais ne nous occupons plus que de notre voyage pour la Cour; hâtons-nous de partir.

Valmiers a eu l'adresse de tenir caché le séjour du vieillard dans sa maison, & les démarches qu'il méditoit. Ce n'est qu'à la vertueuse Eléonore qu'il s'est ouvert, sans le moindre déguisement; il ne peut s'empêcher de faire

---

talifer Louis XII? C'est bien à juste titre qu'il fut appellé le *Pere du Peuple*, il falloit ajouter le *modele des Rois*. Un des premiers devoirs du Souverain, est la connoissance des hommes & le discernement dans ses bienfaits.

quelques reproches à sa mere, qui avoit tû à Mademoiselle Ermanci cette aventure. — C'est offenser l'amitié, ma mere, que d'avoir des secrets pour elle; la confiance seule peut acquitter les sentiments généreux que m'ont prodigués la plus respectable des femmes. Hélas! s'il m'étoit permis d'associer à ma triste destinée... Rejettons cette espérance; c'est en vain que j'essaye de consoler mon pere, de lui présenter un avenir... qui ne se réalisera point. Nous sommes faits pour être malheureux; non, son innocence ne se manifestera point; il n'importe, tentons cet unique moyen qui nous reste. Si mon pere ne peut se justifier... nous irons mourir ensemble dans quelque coin ignoré de la terre... Ne craignez pas, vous me serez toujours chers, & ce sera vous deux qui recevrez mes derniers soupirs.

Mademoiselle Ermanci applaudissoit à la démarche courageuse de Valmiers; elle pensoit différemment que lui : elle ne doutoit point qu'elle ne fût suivie d'un succès heureux, & Valmiers pour la satisfaire, feint d'adopter des présages favorables que son cœur persiste à

démentir ſecretement. Ils viennent à bout de tromper tant de regards curieux que l'oiſiveté tient ſans ceſſe ouverts, ſur-tout dans la Provence, & de leur dérober la demeure & le départ du vieillard. Ils ſe quittent enfin; Valmiers ne ceſſe de recommander ſa mere aux ſoins de l'amitié. La généreuſe Ermanci, de ſon côté, ne croit pas manquer à la bienſéance, en répétant à Valmiers les proteſtations d'un amour qui ne ſait pas rougir, puiſqu'il eſt, en quelque ſorte, conſacré par la vertu la plus pure. Elle lui parle comme à l'homme le plus digne d'eſtime, & qui ſera un jour ſon époux. Pour lui, il marque toujours la même oppoſition à ces témoignages de tendreſſe dont il ſent cependant tout le prix; il ne prétend point donner, à ce ſujet, la moindre lueur d'eſpoir à une femme qui ne ſauroit trop être l'objet de la délicateſſe des ſentiments & des procédés.

Madame Lormeſſan avoit été obligée pour des affaires de famille, de quitter ſa patrie, l'eſpace de près de deux années. De retour à Orleans, elle va viſiter Mademoiſelle Ermanci. La

conversation ne tarda point à se fixer sur un sujet qui devoit également intéresser l'une & l'autre La veuve avoue à son amie, que Valmiers lui est toujours présent, que son amour est peut-être augmenté; l'absence n'a fait qu'approfondir le trait dans un cœur qui ne se combat qu'avec peine; l'objet de sa passion est à la fois l'homme le plus estimable & le plus aimable. Ce sentiment remplit son ame entiere : mais à quoi sert de le répéter ? il est absolument impossible de s'élever au-dessus d'un préjugé qui n'a guere moins de force que la vérité. On ne sauroit secouer les chaînes qui nous lient entre nous, sans se rendre coupable d'une espece d'attentat contre l'ordre : c'est pour la société que nous agissons, que nous vivons, que nous devons même penser. Une naissance illégitime a été le premier obstacle à vaincre : cet obstacle a disparu pour faire place à un autre bien plus insurmontable : celui-là souleve tous les sens. Prendre pour son mari un homme dont le pere est criminel... Et s'il ne l'étoit point, interrompt avec vivacité Mademoiselle Ermanci. — Et quand il

seroit

feroît le plus innocent des humains, les loix ne l'ont-elles pas couvert d'une flétrissure éternelle ? n'a-t-il pas été condamné à un supplice... — Ce n'est pas le supplice, Madame, c'est le crime qui doit imprimer l'opprobre & le déshonneur; je vous le dis, & j'en suis assurée : le pere de Valmiers ne s'est jamais souillé d'un assassinat. Je suppose, au reste, qu'il ait subi justement une affreuse destinée : qu'avez-vez-vous à reprocher au fils ? n'est-il pas assez à plaindre ? & le véritable amour ne produit-il point un héroïsme qui nous met au-dessus du vulgaire ? n'est-il pas la source des plus hautes vertus ? Quel effort plus éclatant, que de rendre un hommage imposant à la vérité, de lui décerner le salaire qui lui est dû, de faire rougir la société de ses erreurs, de son absurde stupidité, de sa barbarie ! Elle est sans doute inhumaine & peu équitable à l'égard de Valmiers, cette société si aveugle ! j'ose donc réparer ses fautes, me charger pour elle de remplir une obligation dont elle ne sauroit s'affranchir sans commettre, je dirai, un crime : vous convenez que Valmiers

réunit toutes les qualités personnelles; qu'il mérite d'être aimé, d'être estimé, qu'il est à plaindre : j'aspire à répandre quelque adoucissement sur sa situation; il joint à ses revers, le défaut d'aisance; & sa fierté, ce juste orgueil, l'unique ressource de l'amour-propre, qui reste aux malheureux, s'offenseroit à la seule idée d'un bienfait : ce n'est donc qu'à titre d'épouse que je puis l'obliger. Il est décidé que vous ne lui donnerez jamais votre main : je lui offrirai la mienne avec une fortune... Il la possédera toute entiere ainsi que mon cœur. — Vous épouserez Valmiers, Mademoiselle ? — Je ne forme point d'autres vœux; jusqu'à présent, Madame, son excessive délicatesse a rejetté jusqu'à cette idée; je lui rendrai justice : il veut seul être la victime d'une destinée qui n'a point d'exemple; mais... je vaincrai ses refus... je n'ignore point qu'il vous aime, car je crois avoir lu dans son ame... n'obtiendrois-je pas son estime ? elle récompensera mon amour. L'estime de Valmiers suffira à mon bonheur, & je me flatte que je contribuerai au sien. D'ailleurs, je goûterai

tant de plaisir à lui avoir été de quelque utilité! — Vous auriez la force de porter le nom de sa femme? — L'épouse de Valmiers ne baissera point les yeux; & si la société pousse sa foiblesse, ou plutôt sa méchanceté, jusqu'à nous rejetter, nous saurons, Madame, nous suffire à nous-mêmes : la vertu trouve en elle de quoi se satisfaire. Pour moi, j'éprouverai une satisfaction indépendante de ces dehors, qui ne nous sont toujours que trop étrangers; la conscience d'avoir fait une action de justice, de courage, me dédommagera aisément des caprices & de l'iniquité de l'opinion publique... Je saisis sur votre front un trouble qui me fait peine!.. je n'ai point cessé d'être votre amie; je me suis interrogée avec soin : je suis bien sûre de moi; je me sens l'ame assez élevée, assez capable d'un sacrifice certainement au-dessus de celui de mes jours : je puis encore m'immoler à l'amitié; j'aime Valmiers, oui, sans doute, je l'aime, je l'adore; & loin qu'il m'échappe à regret, je m'enorgueillis de cet aveu : mais, Madame, si votre amour peut égaler le mien, que vous ayez la fer-

meté de ſubjuguer cette opinion tyrannique (& je ſerai la premiere à vous encourager à ce ſuprême effort,) ſi vous avez la force de n'écouter que votre cœur, de préſenter votre main à Valmiers... qu'il ſoit votre époux! qu'il ſoit heureux!.. je le ſerai toujours; ſans contredit, je donnerois plus que ma vie... Non, Mademoiſelle, interrompt avec humeur, Madame Lormeſſan, je ne m'oppoſe pas à cette union que vous brûlez tant de former! — Si je pouvois, Madame, ſéparer le don de ma fortune, de celui de ma main, & que Valmiers pût, ſans être mon mari, accepter mes bienfaits... peut-être vous ſacrifierois-je mon bonheur : mais, je vous l'ai dit, ce n'eſt qu'à ſa femme qu'il eſt permis de l'enrichir, & Valmiers, encore une fois, a beſoin d'une aiſance...

La veuve ne permet pas à ſon amie d'achever : elle ſe leve bruſquement, & quitte Mademoiſelle Ermanci, ſans proférer la moindre parole. Etrange biſarrerie du cœur! Madame Lormeſſan ne vouloit point épouſer Valmiers, & elle étoit bleſſée qu'une autre lui offrît ſa main.

Valmiers se présente chez le Roi : il ose faire demander un entretien particulier à son maître : cette faveur singuliere lui est accordée : il entre chez le Monarque, suivi de son pere. Que voulez-vous, Valmiers, lui dit Louis avec bonté ? votre présence r'ouvre ma blessure ; vous me trouvez l'ame toujours remplie de la perte de Madame Spinola ? Mais écartons cette idée, les Rois ne jouissent pas des avantages des autres hommes ; il leur est défendu de se livrer à leur sensibilité ; nous ne devons nous occuper que de nos sujets. Qui vous amene ici ? — Une grace, Sire, une grace de laquelle dépend ma vie même, que je viens implorer de mon auguste bienfaiteur ; Sire, ce vieillard... qui embrasse vos genoux, qui les inonde de ses larmes, qui est couvert de blessures honorables reçues pour son Roi & pour l'Etat... il est mon pere, & mon pere sous le glaive des loix ! Relevez-vous, interrompt Louis, s'adressant au Comte de Réminville, relevez-vous : on ne se prosterne que devant l'Etre suprême ; je suis prêt à vous écouter ; de quoi s'agit-il ? Valmiers expose au Roi l'af-

faire de son pere, & détaille jusqu'aux moindres circonstances. Il ajoute avec noblesse : Je ne me sens point, Sire, le fils d'un homme qui seroit capable d'en imposer ; non, je ne doute point que mon pere ne soit innocent : mais je ne me dissimule pas que les juges ne doivent se décider que d'après des preuves. J'ai recueilli des dépositions, de nouvelles lumieres : daignez donc, Sire, ordonner que le procès soit revu : je ne réclame que votre justice. Louis est touché de la noble franchise avec laquelle lui parle Valmiers ; il est pénétré de la situation du vieillard : il se tourne vers le premier : Vous serez content ; oui, je vais donner mes ordres, & moi-même j'assisterai à la révision d'une affaire si importante. Je mets, sans contredit, le plaisir de rendre l'honneur à un digne citoyen, au-dessus des plus belles victoires ; d'ailleurs, je remplis mon devoir de Souverain : c'est dans ces occasions que l'on goûte le bonheur d'être Roi. Je ne vous réponds pas de la promptitude de nos légistes (*), *sans doute ce*

(*) *Sans doute ce sont des gens habiles, &c.*

sont des gens habiles ; je suis seulement fâché, comme les mauvais cordonniers, qu'ils allongent le cuir avec les dents.

Ces deux infortunés ont commencé à entrevoir des lueurs d'espérance. La malheureuse affaire du Comte de Réminville est soumise à un nouvel exa-

---

Propres paroles de Louis XII, rapportées fidélement par le continuateur de l'Histoire de France. Au reste, écoutons ce que nous dit lui-même cet Ecrivain éclairé. D'abord Louis travailla efficacement » à rendre les Juges in- » tegres, sédentaires, & appliqués à leurs » fonctions... Une des causes des longueurs » dont on se plaignoit, étoit l'avide industrie » des Procureurs. Louis s'indigna contre la » multitude de ces sangsues, qui, en dévorant » le sang du peuple par des chicanes éternel- » les, s'affamoient encore réciproquement : il » ordonne qu'on les réduisît au nombre an- » cien. On lui demandoit ce qui offensoit le » plus la vue : *C'est*, répondit-il, *la rencontre » d'un Procureur chargé de ses sacs.* La prolixité » des Avocats lui faisoit aussi beaucoup de » peine. Ce Monarque vouloit s'assurer par » lui-même, de la maniere dont la justice » étoit rendue. Toutes les fois qu'il séjournoit » à Paris, il se rendoit familiérement au Pa- » lais, monté sur sa petite mule, sans suite, » & sans s'être fait annoncer ; il prenoit place » parmi les Juges, écoutoit les plaidoyers, & » assistoit à toutes les délibérations ».

men; tous les nuages sont dissipés; la vérité éclate; l'innocence est enfin reconnue. Le Roi se trouva en personne à toutes les délibérations, & le jugement fut prononcé en sa présence. Le Monarque s'écrie : Réminville, je puis donc embrasser le pere d'un digne sujet que je dois regarder comme le conservateur de mes jours! Et vous à qui je n'ai point encore donné des témoignages suffisants de ma reconnoissance, soyez Chevalier de mon ordre, & avec des pensions que je vous assure, conformes à ces honneurs, occupez un des premiers emplois dans mes armées. — Sire, Sire... mes larmes me suffoquent; elles vous parlent ces larmes qui coulent de mon cœur même; ô mon maître! ô mon Roi, image d'un Dieu de bienfaisance, que ne vous dois-je pas? vous nous rendez l'honneur! Mon pere... il va s'arrêter sur les bords de la tombe, pour vous bénir, pour vous adorer!.. — Allez, mon ami, vos pleurs m'en disent plus que toutes les expressions; servez-moi toujours bien avec ce zele qui vous distingue, & venez me voir souvent; la présence de sujets tels que

vous, eſt le plus doux ſpectacle dont puiſſent jouir les Rois! Sire, s'écrie avec tranſport Valmiers, je veux toujours porter le nom de *Soldat du Roi*, je vous en ſupplie, que ce ſoit-là mon premier titre!

Quelle ivreſſe de bonheur pour le pere & le fils! Allons, dit celui-ci, courons, volons à Orléans : nous ne ſaurions porter trop tôt cette bonne nouvelle à ma mere & à Mademoiſelle Ermanci. O Dieu! Dieu! je ſuis aimé de mon maître, comblé de ſes bontés, le fils d'un pere dont j'aurois fait choix, ſi ce choix étoit en notre pouvoir, aſſez heureux pour le retirer d'un abyme de malheurs, pour faire éclater ſon innocence, pouvant jouir de ſes embraſſements! O Dieu! quelle obligation je vous ai, & comment m'acquitter? rendez immortel notre bon Roi! l'infortune à donc ſon terme, & la vertu ſa récompenſe!

Ils ſont arrivés à Orléans; on leur dit que Madame de Réminville eſt au Couvent, chez Mademoiſelle Ermanci : ils y courent. Toute la ville étoit déja informée des nouveaux ſuccès de Valmiers; tout retentiſſoit du juge-

ment qui rétablissoit son pere dans son ancienne splendeur. Enfin, c'est un Gentilhomme de la premiere Noblesse, un Militaire respectable par ses services, c'est le Comte de Réminville qui a succédé à un misérable proscrit dont la mémoire eût été éternellement vouée au mépris & à l'exécration publique, & le nom de Valmiers s'est effacé de même pour jamais avec le souvenir de tant de disgraces. Ce dernier reste frappé d'étonnement : des Religieuses entouroient Mademoiselle Ermanci, que Madame de Réminville, en pleurant, pressoit entre ses bras. Attendez, lui disoit-elle, le retour de mon fils, pour vous déterminer. Il est inutile, Madame, répondoit Eléonore, ma résolution est prise; Madame (en montrant Madame Lormessan qui se trouvoit là) reprend ses droits sur le cœur de votre fils, la fortune... Elle apperçoit le jeune de Réminville accompagné de son pere, & à cet aspect, elle perd l'usage des sens, & tombe dans le sein de Madame de Réminville. Elle n'a pu que s'écrier : Enfin vous êtes heureux, & le Ciel a récompensé l'innocence & la

vertu ! Madame de Réminville couvroit de ses embrassements, & son époux & son fils. Celui-ci ne voyoit point, n'entendoit point Madame Lormessan qui le félicitoit sur le changement de sa situation. — Ma mere, de grace, dites-moi... dites-moi : pourquoi Mademoiselle Ermanci... que signifie ce spectacle... cet appareil... on diroit qu'elle se prépare à s'enchaîner aux autels. Oui, Comte, prononce d'une voix mourante cette malheureuse victime, vous voyez le joug qui m'attend, & que je me suis imposé. Apprenez, apprenez que je jouissois d'une fortune brillante, que je ne goûtois d'autre satisfaction que de vous la présenter : c'étoit-là mon espérance, mon bonheur : une révolution inattendue, dont vous saurez les détails, est venue subitement m'enlever tous mes biens, me précipiter dans un gouffre... je ne puis plus vous offrir ma main ; vous paroissez ici à l'instant même que je m'apprête à m'arracher au monde, à vous... à vous que j'aimois uniquement... Je vous en conjure, ne vous souvenez plus... oubliez-moi. Voilà Madame Lormessan qui est venue me vi-

-fiter, & cette épouse... à qui vous êtes plus cher que jamais, vous conviendra bien mieux qu'une infortunée qui n'a plus qu'à mourir.

Le jeune Comte s'efforce de parler: les sanglots lui coupent la voix; il s'est jetté aux genoux de Mademoiselle Ermanci, & en lui baisant une de ses mains, qu'il couvre de ses larmes: — Ame sublime! ame céleste! avez-vous pu croire que le Comte de Réminville n'eût plus le cœur de Valmiers? Pensez-vous que ma nouvelle situation ait altéré mes sentiments? non, le malheur... il vous prête de nouveaux droits sur ma sensibilité; vous êtes dans l'infortune, adorable Eléonore! Ah! quelle est mon ivresse! Je puis vous venger, à mon tour, des injustices du sort; vous prouver qu'il y a peut-être une ame digne d'être associée à la vôtre! (Se tournant vers sa mere, & Madame Lormessan:) Ma mere, & vous, Madame, voilà mon épouse. O Ciel! s'écrie la veuve! il n'y a plus d'obstacles... j'imaginois... — Il y en a, Madame, d'insurmontables de ma part. Comment avez-vous pu espérer que j'oublierois tous les traits assassins dont vous avez

percé mon cœur ? Je vous aimois, Madame, je vous adorois ; cette passion m'a long-temps tyrannisé... mes yeux se sont ouverts. J'ai vu, j'ai senti la prodigieuse différence qui vous séparoit de Mademoiselle Ermanci.... Cruelle ! ne vous ressouvenez-vous donc plus que c'est vous qui m'avez frappé des coups les plus sensibles !.. J'aurois tout supporté... mais, que Madame Lormessan se joignît à mes ennemis, à mes persécuteurs ! qu'elle mît le comble à mes douleurs, à mes opprobres !... Quand je vous aimerois encore... je déchirerois plutôt ce cœur qui nourriroit un penchant aussi aveugle, aussi peu mérité... N'en parlons plus ; Madame ; ne nous voyons jamais. Et vous, ma bienfaitrice, mon ange tutélaire, je le répete en présence de cette assemblée ; je vous présente ma main... adorable Ermanci, oseriez-vous bien la refuser ? Voilà les nœuds que vous devez former, & je vais tout préparer pour que rien ne retarde une union qui comblera le bonheur de ma vie. (Mademoiselle Ermanci veut répliquer.) Encore une fois, vous que j'ai connue si noble, si généreuse, vou-

driez-vous me ravir le plus délicieux des plaisirs dont mon ame puisse s'enivrer? Votre orgueil seroit-il jaloux du mien? vous oublierez les injures de la fortune; ne nous occupons plus que d'un amour que la vertu, la raison, le temps affermiront. Ah! que dans un cœur éclairé l'estime ajoute à la tendresse!

Mademoiselle Ermanci ne répondoit que par des larmes; Madame Lormessan en versoit aussi; mais quels pleurs différents! c'étoit la confusion, le désespoir qui les faisoient couler; elle se retire avec précipitation pour quitter Orléans, & n'y revenir jamais.

Le mariage fut célébré avec un éclat qui convenoit à l'état présent du Comte. Toute la ville assiste à la fête. Ces mêmes militaires qui s'étoient éloignés de Valmiers, accablent de compliments le Comte de Réminville ainsi que sa famille; ils font l'éloge de sa valeur, de ses connoissances, applaudissant aux faveurs de la Cour. Messieurs, leur dit Réminville, je suis sensible aux louanges que vous voulez bien me donner, j'en suis très-reconnoissant.

Vous me pardonnerez une légere observation : il eſt bien ſingulier qu'en auſſi peu de temps, j'aie éprouvé à vos yeux cette métamorphoſe inouie ! le peu de bonnes qualités que vous daignez louer en moi, je les poſſédois... il ne peut continuer; ſes anciens camarades le conjurent d'oublier le paſſé. A la bonne heure, reprend le Comte ! Mais vous me permettrez de mettre une condition à cet oubli : vous ſouffrirez qu'un convive tienne ſa place ici parmi nous. Le Comte donne à un domeſtique des ordres à voix baſſe ; on voit arriver Dolſin, ce négociant dont le neveu avoit péri ſur l'échafaud ; l'étonnement ſe peint ſur tous les viſages ; le Comte court à lui, l'embraſſe ; & le faiſant placer à ſes côtés : — Je me flatte, Meſſieurs, que vous voudrez bien partager mes ſentiments; voici un infortuné qui a été comme moi la victime du préjugé le plus déraiſonnable, le plus inhumain ; j'ai ſenti ſes malheurs. C'eſt donc à moi de les adoucir, & de le dédommager des injuſtices qu'il n'a point méritées. Je m'efforcerai de lui faire perdre de vue l'époque la plus terrible ; c'eſt mon devoir ;

c'eſt celui de tout homme qui penſe, qui a un cœur. Meſſieurs, puiſſe mon exemple vous deſſiller les yeux, & vous ramener à la vérité ! Rempliſſons-nous de cette maxime qui a quelque choſe de ſacré : *Je ſuis homme : tout ce qui appartient à l'homme m'eſt propre.* Eh ! qui de vous oſera m'aſſurer qu'il ne recevra point le coup qui a frappé Monſieur Dolſin ? Pour moi, je me ferai toujours un plaiſir de le voir, de le conſoler, de l'admettre à ma ſociété. Ah ! ne multiplions pas le nombre des créatures que nous devons rejetter ! Ce peu de mots prononcés avec ame, remuent & attendriſſent l'aſſemblée en faveur du malheureux négociant ; la nature l'emporte ; on ne voit plus que le Comte de Reminville, le ſoutien & le protecteur des infortunés.

Quelques jours après ſon mariage, il va trouver l'officier qui avoit refuſé de ſe battre avec lui. — Eh bien ! vil mortel ! tu n'auras plus d'obſtacles à m'oppoſer ? Tu me croiras digne préſentement de perdre la vie de tes mains ; tu ſais combien j'ai à perdre aujourd'hui ! (Darney balbutie.) Je ne veux rien entendre ; point de délai ; tu me

ſeras raiſon; où eſt ton épée? L'officier cede enfin : ils ſe meſurent. Le Comte ne ſauroit ſe refuſer à une ſorte d'emportement : il preſſe ſon adverſaire, le déſarme, & lui rendant avec nobleſſe ſon épée : Vivez pour mieux remplir les devoirs de l'amitié & de l'honneur. Darney cherche à s'excuſer, & demande au Comte à le revoir, & à renouer leur ancienne liaiſon. — Je fais ce que l'humanité exige en vous laiſſant la vie; auriez-vous beſoin encore de mes ſervices? vous pouvez y compter. Mais l'eſtime eſt d'un prix au-deſſus de tous les bienfaits, & pouvez-vous imaginer que la mienne vous ſoit due?

Le Comte eſt devenu, en quelque ſorte, l'idole des ſociétés. Il ne peut s'en impoſer ſur un changement auſſi prodigieux dans la façon de penſer & de ſe conduire à ſon égard. Il ne goûtoit de vrais plaiſirs que dans le ſein de ſa famille; il éprouvoit que tôt ou tard l'ivreſſe & l'égarement d'une folle paſſion ſe diſſipent, que la véritable tendreſſe naît de l'eſtime & de la confiance, que ce qui cimente davantage cet engagement reſpectable, eſt la vertu,

ce ſentiment pur & délicieux dont les charmes s'augmentent avec le temps, & qui, juſqu'aux bords du tombeau, nous aſſure une éternelle jouiſſance. L'attrait qui l'enchaînoit à ſa femme, lui paroiſſoit bien différent de celui qui l'avoit lié à la veuve. La naiſſance de deux enfants avoit reſſerré les nœuds de cette union ſi touchante, & ſi digne d'envie !

Le Comte alloit ſouvent ſe retirer avec ſa chere famille, dans une petite maiſon de campagne, diſtante à deux lieues environ d'Orléans. Ils ſe préparoient à dîner ſous l'ombrage de quelques ſaules qui bordoient un ruiſſeau peu éloigné de leur demeure champêtre. Réminville tenoit ſes enfants dans ſes bras ; ſon pere s'étoit joint à lui pour careſſer ces aimables créatures, tandis que la mere & l'épouſe contribuoient aux apprêts du repas ; la derniere ſemoit des fleurs ſur la table. Un inconnu enveloppé dans une eſpece de manteau, vient tout-à-coup à ſaiſir Réminville par la tête, en lui mettant la main ſur les yeux. Le Comte marque quelqu'étonnement, ainſi que le vieillard & les deux femmes. L'inconnu ajoute

à ce geste : — Réminville, devine qui te touche : tu ne me croyois pas si près de toi ! Réminville a été d'abord frappé de ce ton familier : la voix cependant n'est point étrangere pour son oreille ; il cherche à se débarrasser de cette position gênante ; & fixant son premier regard sur une bague que l'inconnu portoit au doigt (*), le Comte

(*) *Portoit au doigt*, &c. La même aventure à-peu-près étoit arrivée à Joinville avec St. Louis. On ne sera pas fâché d'entendre le bon Sénéchal lui-même, nous raconter cette petite anecdote, avec toutes les graces de la naïveté du vieux langage. » Je me retirai en une fenestre, laquelle estoit près du chevet du lit du » Roi, & tenois mes bras passés parmi la grille » d'icelle fenestre, & demeuroit là tout pensif » & mélancolique, disant en mon courage, » que si le Roy s'en retournoit, à ce coup, en » France, que je m'en iroys vers le Prince » d'Antioche, duquel j'estoys prosche parent ; » & comme j'estoys en tel penser, le Roy » vint par derriere moy & se vint appuyer sur » mes épaules, me tenant la teste à ses deux » mains, en sorte que je ne pouvois la tourner ne d'un costé ne d'aultre, & alors je pensoys que ce fust Messire Phélippes de Nesmours, qui m'avoyt faict trop d'ennuy ceste » journée pour le conseil que j'avoys donné, » (de s'en retourner en France) au moyen de

s'écrie : Le Roi !.. c'est vous Sire ! — Réminville, laissons-là le Roi, c'est votre ami qui vient vous voir ; j'allois faire un tour à Amboise ; je me suis écarté de la chasse ; je savois que vous aviez une maison de campagne en ces lieux, j'ai hasardé d'y venir seul... — Ah ! Sire, Sire... ma femme, mes enfants... Mettons-nous tous aux genoux du meilleur des Rois... c'est... c'est Dieu même qui se rend visible pour des ames pénétrées. — Embrassez-moi, mes enfants... Encore une fois, Comte, oublions le Souverain, c'est votre égal, c'est votre ami qui vient vous visiter, &... vous alliez dîner ? je m'invite du repas : ce sera une fête pour moi ; voilà de ces plaisirs que goûtent rarement les Rois ! On se met à table. Sur-tout, reprend Louis, de l'égalité ; sans elle, point d'amuse-

---

» quoi, je commençai à dire : Laissez-moi en
» paix, Messire Phélippes, & incontinent le
» Roy me passa la main par-devant mon vi-
» saige ; & pour ce qu'il portoyt une esme-
» raude en son doigt, je cognus bien que c'es-
» toyt sa main ; à cette cause, je tournai mon
» visage vers lui, &c...".

ment. Madame de Réminville étoit ſortie pour quelques inſtants : on la voit revenir avec ſes enfants qui tenoient dans leurs mains une couronne de fleurs. Sire, dit cette Dame, nous obéirons à Votre Majeſté : nous bannirons l'étiquette ; daignez ſeulement ſouffrir que ces innocentes créatures, qui ne ſont pas des Courtiſans, ayent l'honneur de vous offrir cette couronne. Les ſoins de la royauté n'appeſantiront point celle-ci ſur votre tête. Le bon Roi accepte, en ſouriant, l'hommage ; on dîne avec cet appétit qui n'eſt point connu aux banquets de la Cour. Le digne Monarque continue à combler de ſes familiarités ſi bienfaiſantes cette vertueuſe famille ; & après le repas, prenant à part le Comte, il l'emmene vers un berceau de jeunes tilleuls qu'arroſoit une onde limpide dont le doux murmure ſembloit annoncer que c'étoit là que ſe trouvoit le repos, que là réſidoit l'heureux oubli du monde, & de ſes foibles jouiſſances, & de ſes peines ſi cruelles & ſi ameres !

Réminville, dit le Roi en pouſſant un profond ſoupir, mon ame eſt ſurchargée, & j'ai beſoin de la répan-

dre; ce n'eſt pas dans mes palais que je puis me procurer ce doux ſoulagement! Combien je ſuis malheureux, Réminville! faut-il que je ne puiſſe reſter quelques jours, dans cette retraite, en partager les agréments avec vous ſeul, loin de ces courtiſans qui me peſent, qui jamais ne diſent, ne ſentent la vérité, qui au fond de l'ame ne ſont que des ingrats! Oui, ce ſont des ingrats (*)! Ah! Comte, on

(*) *Oui, ce ſont des ingrats, &c.* Eſt-il croyable que quelques valets de la Cour eurent l'audace, ou plutôt la baſſeſſe, de regretter l'adminiſtration de Louis XI, & de déprimer celle de Louis XII? Il n'y eut pas juſqu'à de vils hiſtrions, qui furent aſſez impudents pour jouer le Roi en plein théâtre. On rapportoit cet acte d'une effronterie puniſſable, au Monarque: *J'aime beaucoup mieux*, répondoit-il, ſans paroître ému, *faire rire les Courtiſans de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple de mes profuſions.* Quand les Rois ſont ſoumis à l'infortune, ils n'ont l'avantage que d'être d'illuſtres malheureux; on leur manque de reſpect, on leur tourne le dos ainſi qu'au reſte des hommes qu'opprime l'adverſité. Louis, ſur la fin de ſa vie, eût toutes les humiliations, toutes les amertumes à eſſuyer; il entendoit former des vœux pour ſon ſucceſſeur, dont la diſſipation offroit cependant aux yeux de gens ſenſés, une perſpective bien différente du regne préſent.

connoît bien peu les Rois, quand on leur porte envie! Je ne ſuis occupé que du bonheur de la France, depuis que j'ai le ſceptre dans les mains, & encore il y a des mécontents qui rappellent le regne de fer de mon prédéceſſeur! Ils m'accuſent d'avarice, ces hommes injuſtes, parce qu'à l'exemple de quelques aveugles Souverains, je ne les écraſe pas ſous le faix de folles prodigalités, parce que j'épargne des impôts à mon pauvre peuple, & que je ne veux pas qu'il ſoit la victime de libéralités déplacées & arroſées de ſes ſueurs & de ſes larmes! Sire, s'écrie le Comte en embraſſant les genoux du Monarque, & en verſant des pleurs, ils ont beau faire : on vous rendra juſtice ; tôt ou tard la vérité rentre dans ſes droits, les murmures ſe diſſipent, & la poſtérité, à qui ſeule il appartient de prononcer ſur les maîtres du monde, répétera avec tranſport, les bénédictions dont vous comblent les vrais François. Votre Majeſté voudroit-elle pour ſe conſoler, ſavoir à quel point elle eſt adorée? qu'elle ſe traveſtiſſe, & qu'elle pénetre juſqu'à l'humble chaumiere : c'eſt-là qu'elle

entendra (*) la voix du cœur, ces éloges si sinceres, si touchants, qu'elle verra couler des larmes de tendresse... Ah! mon Roi, remplissez-vous bien de cette image,

---

(*) *C'est-là qu'elle entendra, &c.* Ecoutons M. l'Abbé Garnier. » C'étoit-là (dans les campagnes) que Louis étoit véritablement adoré. Lorsqu'il traversoit une Province, les » paysans abandonnant leurs troupeaux, bordoient les chemins, les couvroient de verdure, & faisoient retentir l'air d'acclamations. Après l'avoir vu dans un endroit, » ils couroient à perte d'haleine pour le » mieux contempler une seconde fois. Dans » les villes où il séjournoit, il étoit réduit » pendant plusieurs heures, à ne pouvoir sortir de son appartement, tant la foule étoit » grande devant la maison! Ceux qui pouvoient parvenir à toucher sa mule, sa robe, ses bottes, baisoient leurs mains d'aussi » grande dévotion que s'ils eussent touché » quelque sainte relique. En effet, le changement arrivé pendant la courte durée de » son regne paroîtroit impossible, s'il n'étoit » attesté par les auteurs contemporains, &c. » Le panégyrique de Trajan, par le bel-esprit Pline, valoit-il ces éloges? On ne sauroit trop mettre de semblables tableaux sous les yeux de ceux que la Providence a appellés au soin de gouverner les hommes. S'ils n'en sont pas attendris jusqu'aux larmes, quels seroient donc leurs consolations & leurs plaisirs?

image, & alors vous goûterez le bonheur de régner ; la félicité des Souverains n'est-elle pas la premiere, puisqu'ils ont la faculté de faire le bien plus que les autres hommes !

Louis s'abandonne à toute l'ivresse du plaisir pur qui suit l'épanchement de l'ame ; il embrasse encore les enfants de Réminville, renouvelle ces marques d'affabilité si précieuses de la part d'un maître pour des cœurs sensibles. Il se sépare enfin de cette aimable famille, en pressant le Comte de venir le joindre à la Cour. Un ami m'est absolument nécessaire, dit le Monarque, le poste est encore vacant, & *mon Soldat* est fait pour le remplir.

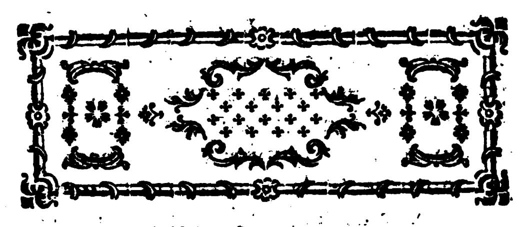
Le Comte mérita, en effet, dans la suite, une si glorieuse distinction bien au-dessus de tous ces faux honneurs qui n'ajoutent rien à la considération personnelle. Il eut l'entiere confiance du Roi, lui rendit des services signalés à la tête des armées, dans le silence du cabinet, & eut la satisfaction d'avoir des enfants qui ne dégénérerent point. Réminville, loin de vouloir ensevelir dans l'oubli les deux révolutions qu'il avoit essuyées, les rappel-

loit ſans ceſſe à tout le monde. Dès les premieres faveurs qu'il reçut de la fortune, il avoit remis la penſion de Lorimond à ſes avides héritiers, & dans la ſuite même, il leur donna des témoignages de ſa reconnoiſſance : il continua à ſe déclarer hautement l'appui de Dolſin & de ſes parents. Lorſqu'on le félicitoit ſur le degré d'élévation où il étoit parvenu, il répondoit avec ſenſibilité : Sans doute je ſuis le plus fortuné des hommes : ma famille m'aime ; le Roi a des bontés pour moi, & daigne voir juſqu'à quel point il m'eſt cher ; mais mon bonheur ſeroit complet, ſi je pouvois, avant que d'expirer, voir l'humanité délivrée des miſérables préjugés qui la dégradent ! Le Comte de Réminville eſt mort, ainſi que ſa poſtérité, ſans avoir pu goûter un ſi doux ſpectacle, & il y a apparence, malgré tous nos Philoſophes & tous nos Livres, qu'on n'en jouira jamais.



AMÉLIE,

ANECDOTE ANGLOISE.



AMÉLIE,

ANECDOTE ANGLOISE.

Nos moraliſtes s'élevent avec vigueur contre les paſſions; on ne peut qu'applaudir à leur zele : mais les ſuites effrayantes de ces paſſions repréſentées par des exemples frappants, convaincroient ſans doute plus que toutes ces déclamations étudiées, auxquelles l'eſprit aime naturellement à ſe livrer. L'hiſtoire d'Amélie eſt, peut-être en ce genre, le tableau le plus inſtructif qu'on puiſſe mettre ſous les yeux des jeunes perſonnes. Toute l'Angleterre retentit encore de ſa malheureuſe aventure. Cette infortunée lui eſt préſente ; ſa cendre eſt à peine refroidie; il n'y a point à douter que Paris ne lui prodigue autant de larmes que

Londres lui en a données. Ce n'eſt pas pour les ames ſenſibles qu'il exiſte des préjugés nationaux, des diviſions, des animoſités auſſi injuſtes que barbares; la politique & la guerre n'ont aucun empire ſur des cœurs de cette trempe; la ſource de toutes les vertus, l'humanité les rapproche, les unit, les lie par des nœuds indépendants des intérêts divers, des temps & des lieux. Ils reconnoiſſent la même patrie, la même origine, la même famille, & aſſurément nous éprouverons en faveur d'Amélie le même attendriſſement que ſi elle étoit née dans nos climats.

Cette jeune créature qui ſera l'objet d'une compaſſion éternelle, devoit le jour à d'honnêtes parents occupés uniquement de lui donner des preuves de leur tendreſſe; on ne parloit que de ſes progrès dans les différents genres d'inſtructions qu'elle recevoit des meilleurs maîtres. Elle avoit déja acquis des lumieres ſans nombre: mais le cœur ſe laiſſe rarement gouverner par l'eſprit. Parmi ſes excellentes qualités, Amélie en poſſédoit une dont l'abus cauſe preſque toujours l'infortune & ſouvent la ruine de ſon ſexe: elle étoit

remplie d'une ſenſibilité que la moindre occaſion portoit à ſe développer, & l'amour eſt bien près de cette facilité à s'émouvoir. Les femmes ont le malheur de ne ſavoir guere borner leurs penchants; c'eſt le piege où fut priſe la trop tendre Amélie. Un jeune Gentilhomme de ſes voiſins, peu favoriſé de la fortune, s'étoit fait préſenter à ſa famille. Charles Dolſey fut accueilli avec bonté; il plut aux parents, & encore bien davantage à l'imprudente Miſſ. Elle s'abandonna ſans réſerve à une impreſſion, qui cependant ne lui étoit point familiere; jamais elle n'avoit reſſenti de ſemblables tranſports: les viſites de Dolſey étoient fréquentes. Par quelle fatalité les parents n'ouvrent-ils pas les yeux ſur le danger de ces entrevues, de ces liaiſons contre leſquelles ils ont dans la ſuite à s'élever, & que ſouvent ils ne peuvent parvenir à détruire! Amélie attendoit Dolſey : une rumeur ſubite frappe ſon oreille; elle entend parler d'un chaſſeur, qui, par la mal-adreſſe de ſon camarade, venoit de recevoir un coup de fuſil, & qu'on amenoit dans la cour du château. Auſſi-tôt ſon cœur cede

aux mouvements de cette ſenſibilité qui l'animoit; ils l'emportent vers le malheureux bleſſé : elle vole à ſon ſecours. Ah ! quelle agitation éprouve Amélie, quand elle reconnoît Dolſey couvert de ſang, porté ſur un brancard, & évanoui ! Ce n'eſt point la pitié, c'eſt l'amour, l'amour dans toute ſa force, qui s'eſt emparé de l'ame de la malheureuſe Miſſ; elle s'eſt précipitée ſur Dolſey : — Auroit-il perdu la vie ? il ne ſeroit plus ! (On lui dit qu'il n'eſt point bleſſé mortellement,) &... où eſt ſa bleſſure ? dites, répondez... y a-t-il à craindre ?... Hélas ! s'il mouroit ! Elle n'enviſageoit point, elle n'écoutoit point ſes parents, qui lui ordonnoient de ſe retirer. On parvient cependant à l'arracher de ce lieu, & à l'entraîner dans ſa chambre, plus mourante ſans doute que Sir Charles : ſes premiers regards le cherchent ; ſes premiers accents ſont pour demander : en quel état eſt-il ? Cette bleſſure... ne ſeroit point en effet dangereuſe ? On la raſſure : on lui répete qu'il n'y a point à s'allarmer ſur le ſort de Dolſey, qu'il eſt reſté dans ce ſéjour, qu'on en prendra le plus grand ſoin. — On ne

ſauroit trop s'en occuper... Il eſt ſi honnête Sir Charles, ſi intéreſſant! Que ne puis-je moi-même... je doute... non, l'on n'aura point ces attentions ſi néceſſaires.... Alors on fait quelques reproches à la jeune perſonne, ſur cette ſenſibilité indiſcrete; on veut lui repréſenter qu'elle manque à la décence. — La décence! la décence défendroit-elle qu'on s'intéreſſât en faveur d'un homme expirant? des préceptes d'humanité ne ſont-ils pas les premieres leçons qui m'ont été données? ſa ſituation eſt bien faite pour attendrir. On ſe borne à répondre à Miſſ, qu'on lui interdit pour toujours ces éclats de compaſſion inconſidérée, & que la vertu & l'honnêteté ſeroient offenſées, ſi elle perſiſtoit plus long-temps à témoigner un ſentiment auſſi vif.

Amélie, demeurée ſeule, réfléchit ſur ce qu'on vient de lui dire. — Quoi! la bienſéance ordonne que l'on ſoit barbare! eh! qu'eſt-ce donc que la vertu? Je ne pourrai plaindre un jeune homme eſtimable, aimable, lui accorder toute ma compaſſion, la laiſſer éclater! Les parents... On a bien raiſon de les accuſer de tyrannie; ils déſapprouvent,

ils contraignent, ils enchaînent tous nos penchants ! Ne faudroit-il pas que je fusse indifférente à la situation de Sir Charles ? Ah ! jamais, jamais je n'aurai cette cruauté. Quand je le voudrois.... il ne me seroit pas possible de m'imposer cette loi si inhumaine.... J'ai été blessée, je souffre avec Dolsey. Il est vrai, il est vrai que ma sensibilité... ne m'avoit point agitée à cet excès.... Qu'est-ce donc que j'éprouve ?

Une femme qui avoit eu soin de l'enfance d'Amélie, vient à paroître, & la trouve noyée dans les larmes. — Ciel ! ma chere Miss ! pourquoi cette douleur ? — Sara, que dit-on de sa blessure... l'as-tu vu ?... y a-t-il lieu d'espérer ?...— De qui me parlez-vous ? — Peux-tu le demander ? de Sir Charles. Elle raconte l'entretien qu'elle vient d'avoir, le sacrifice qu'on exige : elle se plaint amérement du despotisme de sa famille. Sara essaye de lui dessiller les yeux : — Ah ! Miss, gardez-vous d'accuser leurs sages précautions ; vous ne pouvez vous dissimuler jusqu'à quel point vous leur êtes chere, & ils vous donnent une preuve bien convaincante de leur tendresse. Ils veulent vous pré-

ſerver du plus grand des malheurs; vous n'ignorez pas qu'une fille bien née, telle que vous, ne doit s'attacher que de l'aveu de ſes parents. Savez-vous ce qu'eſt ce ſentiment qui vous domine à l'égard de Sir Charles? Miſſ, c'eſt de l'amour... — L'amour!... j'aimerois... — Oui, ma chere fille; ma longue amitié, Miſſ, me permet de vous donner ce nom; vous aimez Dalſey, vous l'aimez avec fureur, & vous vous préparez des chagrins... — Non, Sara; ce n'eſt point de l'amour... & ſi c'en étoit... Je te rends graces de tes conſeils, je les ſuivrai. Les auteurs de mes jours n'auront point à ſe plaindre de la triſte Amélie... quoi! j'aimerois Sir Charles!

Cette victime déplorable de ſa paſſion, car c'étoit la flamme la plus ardente qui la dévoroit, ne ſort point de la ſurpriſe où Sara l'a laiſſée; retirée tout-à-coup d'une profonde nuit, elle a été frappée, en quelque ſorte, d'un trait de lumiere qui s'eſt répandu juſques dans ſon cœur, qui lui fait voir combien elle s'eſt trompée ſur la nature du ſentiment dont elle eſt déchirée. Ah! s'écrie-t-elle, il n'y a plus à douter!

Oui, cette pitié, cette compassion, cet attendrissement... c'est de l'amour, de l'amour le plus enflammé, le plus malheureux ! J'aime, j'aime Sir Charles, & j'offense mes parents, je manque à mon devoir, à l'honneur ! Je l'ai manifesté ce penchant... qui me coûtera la vie. Dolsey s'en sera apperçu, & je n'aurai donc plus qu'à rougir... Moi, connoître la honte, moi, qui ai vécu jusqu'ici, soumise à la vertu, à ma famille, ne cédant qu'à leurs volontés !.. oh ! je vaincrai, j'anéantirai ce sentiment... & si Dolsey m'aimoit... Et quand il m'aimeroit... encore une fois, donne-t-on son cœur sans l'aveu de ses parents ? ne sont-ils pas nos maîtres ? Ah ! Dolsey, c'est toi qui es mon maîtres, mon tyran, qui m'as enlevé mon repos, mon heureuse indifférence, l'estime de moi-même !... Trop aveugle Amélie, quelle sera ta destinée ?

Hélas ! sa destinée étoit décidée ; elle devoit être un exemple du malheur le plus constant & le plus affreux. Elle s'est pourtant bien promis de se combattre, de triompher d'une passion que chaque instant augmentoit ; elle avoit formé la résolution de ne point de-

mander des nouvelles de Sir Charles, & inceſſamment elle retournoit à la porte de ſon appartement, s'informer des progrès de ſa guériſon; tout ce qui entouroit la jeune perſonne, attribuoit à ſon excellent naturel, cet intérêt qui l'emportoit malgré tous ſes efforts.

Sir Charles eſt rétabli; il va ſe rendre à ſa famille, dont la demeure étoit diſtant à quelques milles du ſéjour qu'habitoit Amélie. Dolſey témoigne ſon regret de quitter la maiſon de ſes bienfaiteurs; il leur prodigue les expreſſions de la plus vive reconnoiſſance: mais avec quel tranſport, quel feu il vient à parler de la jeune Miſſ! — Ce n'eſt point une mortelle, c'eſt un ange de bonté, de bienfaiſance, une divinité... je lui dois mon retour à la vie. Amélie, à ces mots, rougiſſoit, pâliſſoit, ne pouvoit balbutier que quelques paroles expirantes ſur ſes levres.

Le jour étoit arrivé, où Sir Charles prenoit congé de ſes amis; il s'étoit écarté pour quelques moments vers un ſallon de verdure. Le haſard, la fatalité ſans doute, car il eſt des circonſ-

tances où l'esprit le plus éclairé est tenté d'y croire, amene la malheureuse Amélie dans ce lieu. On ne demandera point quel sentiment profond l'occupoit : le départ de Sir Charles remplissoit entiérement son ame ; elle l'apperçoit; il étoit assis, & versoit des larmes : — Vous pleurez, Sir Charles ! — Ah ! Miss... je ne vous voyois pas... oui, je m'abandonne à une douleur bien légitime ; je vivois... au sein de votre famille... tous les jours... mes yeux... une blessure... — Quoi, vous ne seriez pas guéri ! — Helas ! Miss ! ce n'est point celle que vous soupçonnez : j'en ressens une bien plus vive, bien plus cruelle... qui ne se fermera jamais, non jamais... Miss, il ne m'est plus possible de cacher un secret qu'il y a long-temps que vous auriez dû pénétrer. (Il tombe aux pieds d'Amélie.) Adorable Amélie, daignez me voir à vos genoux, j'ose... vous aimer, vous idolâtrer, vous le dire ; je brûle, je meurs pour vous de l'amour le plus tendre, le plus passionné... Vous ne me fuirez point ; vous m'entendrez... Quel aveu vous est échappé, Sir Charles ? — Ce que j'aurois

voulu me taire à moi-même... vous avez quelques richesses plus que moi ; mais ma naissance, mon cœur, mon cœur feront de quelque prix aux yeux de vos parents... Si vous m'aimiez, ils approuveroient mes vœux.

Enfin, la trop sensible Amélie a oublié tout ce qu'elle se devoit ; elle est restée, au-lieu de s'arracher à sa foiblesse ; elle a écouté Dolsey ; elle a fait plus, elle n'a pu lui dissimuler qu'une ardeur mutuelle l'enflammoit ; ils se font des serments de s'aimer, de s'aimer toujours. Amélie ira dans le sein de ses parents épancher une ame remplie de l'amour le plus violent ; l'un & l'autre ne doutent point que l'hymen ne suive de près cet aveu réciproque de leur tendresse. Sans doute c'est pour les amants que sont faites les aimables illusions ; ils ne voyent qu'un ciel pur & serein ; ils se plongent dans une ivresse dont ils n'envisagent point le terme. Cependant l'orage devoit bientôt succéder à cet enchantement.

Dolsey s'est retiré dans l'espérance qu'il apprendra bientôt que la famille d'Amélie consent à les unir. A l'égard de la sienne, il est bien assuré qu'elle

s'empressera de former ces liens. Amélie a volé dans les bras de sa mere, lui a fait un détail sincere de tout ce que Sir Charles a pu lui inspirer ! Quelle réponse elle reçoit ! il faut absolument renoncer au plus foible rayon d'espoir ; on destine sa main à un homme en place ; son mariage même est conclu, arrêté. — Que j'aime, que j'épouse un autre que Sir Charles ! — C'est un parti décidé ; vous serez la femme de Linston, & sous peu de jours. Vous ne vous trouverez plus dans les lieux où peut se rencontrer Dolsey ; vous ne le reverrez plus ; il faut vous résoudre à l'oublier. — Oublier Sir Charles ! Ma mere, donnez-moi donc un cœur qui ait la force de vous obéir — Vous obéirez, vous soumettrez ce cœur trop rebelle ; vous écouterez la raison, vous remplirez votre devoir, & vous ne déshonorerez point votre famille... Je me garderai bien d'instruire votre pere de votre conduite. Ne voyez donc plus que l'autel & Linston.

Amélie seule s'écrie : On peut m'y traîner à cet autel, le monument de mon malheur, de mon éternel désastre. Mais jurer à un autre qu'il aura

ma main, promettre, faire vœu de ne point aimer Dolſey, d'arracher ſon image de mon ame, de l'oublier, ceſſer de l'idolâtrer... cruels parents! Je défie tout votre pouvoir, toutes vos fureurs de me contraindre à cet horrible ſacrifice; non, vous ne l'obtiendrez point, vous ne l'obtiendrez point; je puis bien ne pas voir Dolſey, ne le voir jamais. Mais je lui parlerai toujours du cœur; je lui répéterai ſans ceſſe au fond de ce cœur que je lui ſerai attachée juſqu'au dernier ſoupir; je lui adreſſerai mes larmes; ſans doute il m'adreſſera les ſiennes; on ne peut nous empêcher de nous aimer; nos ames ne ſont-elles pas à nous? Nous nous applaudirons en ſecret de ſouffrir l'un pour l'autre; malgré nos tyrans, nous goûterons encore des plaiſirs.

Dolſey revoloit auprès d'Amélie: elle l'apperçoit, elle court: — Nul eſpoir, Dolſey! tout s'oppoſe à notre bonheur; enfin, elle lui fait part de ſon entretien avec ſa mere. Sir Charles s'en retourne accablé, anéanti; il ne ſait à quelle idée s'arrêter; tout ce qu'il peut ſe dire, c'eſt qu'il ne ceſſera pas un ſeul inſtant d'adorer Amé-

lie; il habitera le même lieu que sa maîtresse; il respirera l'air qu'elle respire; & puis l'espérance s'est-elle jamais séparée de l'amour?

Dolsey étoit dans le service : la rupture entre l'Angleterre & les Colonies d'Amérique vient à éclater; on se flatte d'une réunion : la politique échoue; c'est à la guerre à terminer cette fameuse querelle; les étendards sont déployés. Voilà Amélie livrée aux allarmes; elle se croyoit arrivée au comble des disgraces : elle éprouve que le malheur est inépuisable. Qu'elle est encore plus déchirée quand elle apprend que le régiment où servoit Dolsey, est destiné à passer dans le Nouveau-Monde!

Sir Charles n'étoit pas moins accablé de cet événement. Attaché à sa profession, il aimoit la gloire, & brûloit de s'illustrer. Un brillant chemin lui étoit ouvert : mais il s'éloignoit d'Amélie; peut-être ne la reverroit-il jamais; il ne redoutoit dans la mort que la privation d'un amour qui lui étoit bien plus cher que l'existence. Il passoit les jours à écrire des lettres qu'il essayoit inutilement de faire parvenir

à la jeune Miss. Cette occupation trompoit, en quelque ſorte, ſa douleur; il croyoit voir ſa maîtreſſe, converſer avec elle, lui renouveller les ſerments d'une paſſion qui ne devoit avoir d'autre terme que celui de ſa vie.

Le moment fatal de l'embarquement eſt venu. Amélie ne pouvoit voir Dolſey. On contemploit de ſa fenêtre le ſpectacle du départ; c'étoit ſur cette affreuſe image que s'arrêtoient, que ſe fixoient tous les regards d'une femme trop ſenſible. Voilà donc, ſe rediſoit-elle inceſſamment, voilà ce qui va emporter loin de moi tout ce que j'aime! il ne faut pas l'eſpérer: ces flots ne me le rameneront point!

Les parents de la jeune perſonne feignoient de ne point ſaiſir la cauſe de ſon déſeſpoir. Ils ne doutoient pas que l'abſence de Sir Charles ne rendît le calme à cette ame ſi agitée. Sara ne la quittoit point, elle recevoit ſes larmes. Amélie entend les cris des troupes qui s'embarquent. — Sara, Sara, je ne le verrai plus! un eſpace immenſe va nous ſéparer! & auſſi-tôt cette malheureuſe créature tombe ſur la terre, en fondant en pleurs. Ma chere Miſſ, dit

Sara, vous ſeriez donc flattée de voir Sir Charles encore une fois! — Ah! le voir, le voir, ne fut-ce qu'un inſtant... ma tendre, mon unique amie, je donnerois tout ce que je poſſede, mes jours mêmes pour ce moment de bonheur... ſe pourroit-il... — Hélas! votre ſituation me pénetre! s'il ne falloit pour vous rendre à la vie, que vous procurer une entrevue... promettez-moi.:. — Tout... Sara, tout... Je verrois Dolſey!... — Il va paroître... Auſſi-tôt Sara court à un cabinet voiſin; la porte s'ouvre. Amélie s'écrie: Sir Charles! C'étoit en effet Sir Charles lui-même qui s'élance aux pieds d'Amélie. — Je viens mourir à vos genoux, de douleur & d'amour... ne craignez rien, divine Miſſ, ne craignez rien: mon reſpect égale ma tendreſſe; j'ai ſu toucher Sara en ma faveur; je lui ai demandé pour unique & derniere grace, de vous voir, de vous adorer un ſeul inſtant, de vous jurer que mon amour me ſuivra au bout du monde; mais vous, Amélie, mais vous... dans quel bras... — Ah! plutôt la mort! Dolſey, ne doutez point de ma conſtance. Oui, je prends Dieu

à témoin que je n'aurai jamais d'autre amant, d'autre époux que Sir Charles. — O ferment qui me charme! est-il bien vrai que mon Amélie n'appartiendra point à d'autre que moi! — Je l'ai juré par le Ciel même; hélas! je n'avois besoin que des protestations de mon amour.

Sir Charles couvroit de baisers & de pleurs les mains de sa maîtresse; elle lui fait présent d'un anneau qu'il met sur son cœur : bientôt ils ne se parlent plus que par des larmes; Dolsey faisoit quelques pas pour se retirer, & il revenoit se jetter aux pieds d'Amélie. Il lui adresse, au milieu des sanglots, ces dernieres paroles : Je vous quitte pour obéir à mon devoir, à l'honneur; je ferois indigne de votre tendresse, si je ne cherchois pas des dangers que le desir de mériter un seul de vos regards me fera aisément surmonter. Oui, l'Angleterre me reverra couvert de gloire; vos parents, j'ose l'espérer, deviendront les miens; un nœud sacré achevera d'unir deux cœurs que l'amour a déja liés si étroitement. Amélie ne peut que répondre : Adieu... adieu, Dolsey! aimez-moi toujours.

Ils se sont quittés; la jeune Miss est restée sans voix, sans sentiment.

Au bout de quelques instants, elle se releve avec impétuosité de cet accablement mortel: — Il est parti! Elle court, elle vole à la fenêtre, n'en détache plus la vue, suit de l'œil les dernieres opérations de l'embarquement; elle croit avoir distingué Dolsey dans cette multitude; elle lui tend les bras; son ame, en quelque sorte, monte avec lui dans le vaisseau, s'éloigne de l'Angleterre; enfin, la flotte a disparu; Amélie pousse un cri lugubre, comme si elle eût exhalé le dernier soupir, & va tomber dans le sein de Sara.

Pourquoi n'a-t-elle pas succombé à ce coup! L'existence qui lui est réservée, est, sans contredit, plus affreuse que la mort même. Elle se refusoit aux caresses de ses parents qui lui avoient été si chers; elle ne parloit plus; elle alloit continuellement à cette fenêtre y attacher ses regards mouillés de larmes; il lui échappoit ces seules expressions: » Il existe au bout de cette » étendue immense ". Sara essayoit vainement de la consoler. Plus de consolation, plus d'espoir, disoit-elle d'une

voix presque éteinte! On l'entendoit pousser de profonds gémissements; la langueur la plus sombre la dévoroit, elle touchoit au moment de sa destruction.

Un jour Amélie semble sortir de ce sommeil de mort; & regardant Sara avec attention : — Tu voudrois donc m'arracher au tombeau qui m'attend? — Ah! ma chere Miss, que dites-vous? je tenterois tous les moyens de vous rendre à la vie. — Cette malheureuse existence, si je puis encore la supporter, c'est dans l'idée... Sara, m'est-il permis de compter sur ton attachement? — Je croyois vous en avoir donné une preuve éclatante. Eh! à qui devez-vous la visite de Sir Charles? — Il est vrai que par ce service... tu as fait beaucoup pour moi, mais... ce n'est point encore assez. Prends garde que quelqu'un ne nous entende. Sara sort, ferme la porte, & rentrant : — Il n'y a rien à craindre : vous pouvez parler avec confiance. — Sara, ne vois-tu point qu'un malheureux amour triomphe de tous les efforts... qu'il est plus puissant que tes conseils, que ma vertu, que ma famille, qu'en un

mot, je ne ſaurois vivre plus long-temps ſéparée de Sir Charles, que mon ame eſt toute entiere en Amérique, que j'expire ici de mille morts. Dans peu de jours, Sara, cette voix ne ſe fera plus entendre; ce cœur... n'aimera plus. — Que dites-vous, ô Ciel? — J'offre à tes yeux le ſort que je vais ſubir. Je te le redis : ſi je n'avois que la vie à perdre, je conſommerois facilement ce foible ſacrifice. Mais mourir, ceſſer d'être, quand je pourrois me rapprocher de tout ce que j'aime; car il eſt inutile de le diſſimuler, Dolſey m'eſt plus cher que jamais! ne plus exiſter, quand je pourrois vivre pour le voir, pour l'aimer, pour le lui redire ſans ceſſe! Sara, je ne ſaurois m'y réſoudre. — Que voudriez-vous faire? — Je médite un projet dont l'exécution t'effrayera... elle m'épouvante moi-même. Hélas! je connois tout ce que la décence, le ſoin de ma réputation, l'honneur m'ordonnent; j'adore la vertu & mes parents, malgré leur tyrannie, mais j'adore encore plus Sir Charles; oui, je me ſuis bien conſultée, il n'y a plus à balancer : tout pour l'amour. (*Sara veut tenter des repréſentations.*)

représentations.) Crois-tu que je ne t'aye pas prévenue ? Je me suis tout dit ; je ne détourne plus la tête ; je vois l'abyme, & j'y cours. Ne me présente point d'obstacles ; promets-moi de me servir aveuglément, ou tu me vois expirer à tes yeux ; que sais-je ? je précipiterai le moment d'une mort affreuse.

Chaque parole d'Amélie portoit le trouble dans le cœur de Sara. — Eh bien ! eh bien ! qu'exigez-vous de mon zele ? parlez. — Tu me rappelleras à la vie. J'ai tout prévu ; ma reconnoissance a prévenu tes bienfaits.

Enfin, la jeune personne, après bien des combats, explique ses intentions. De quelle surprise est en effet frappée Sara, quand Amélie lui propose, d'une voix tremblante, de lui procurer des vêtements d'homme ! Je te l'ai dit, poursuit-elle : je m'attendois à ton étonnement, mais je ne te répéterai aussi que ces deux mots : ou ce parti, ou la mort. Nouvelles représentations, nouvelles prieres de la part de la confidente ; nouvelles instances aussi de celle d'Amélie. Sara enfin s'est déterminée : elle a apporté un habit

d'homme, & une somme assez considérable, le fruit de la vente de quelques diamants que Miss lui avoit confiés comme un bien dont il lui étoit permis de disposer : c'étoit un legs d'une de ses parentes. — J'imagine, Sara, que tu pénetres mon dessein : à la faveur de cet habillement si étranger à mon sexe, je braverai les périls... Je n'en connois point, dès qu'il s'agit d'aller retrouver Sir Charles... — Grand Dieu ! que m'apprenez-vous ? A quelle extrémité vous aveugle une coupable passion ! — Je ne me cache point qu'elle m'entraîne à tous les excès, que je franchis toutes les bornes... Cependant c'est près d'un époux, que mon amour m'emporte. Charles ainsi que moi a pris Dieu pour garant de la foi que nous nous sommes jurée ; & voilà l'engagement solemnel, que la seule perfidie peut rompre. Je n'ai point à craindre cet outrage, cette trahison de Dolsey ; il consacrera l'union de nos deux cœurs ; il y a des autels, des Ministres en Amérique. — Eh ! malheureuse Miss, y trouverez-vous des parents ? — Cruelle ! De quoi me parles-tu ? Tu me déchires le cœur ; & aussi-

tôt Amélie tombe dans une rêverie profonde. — Songez dans quelle affliction votre fuite va les plonger ; vous êtes leur fille, leur unique fille ; vous étiez leur consolation, le seul objet de leur tendresse. — Ah ! par pitié, cesse, cesse de me porter ces coups ; sans doute, ils me sont chers ces respectables parents, c'est ce que j'aime le plus... après Sir Charles, ajoute-t-elle en pleurant avec amertume... Sara, Sara, je reviendrai, j'essuyerai leurs larmes ; je répandrai des douceurs sur leur vieillesse ; ils me pardonneront ; ils accorderont leur consentement, leur bénédiction à un mariage arrêté sans doute par le Ciel, dès ma naissance.

Amélie ensuite paroissoit dominée par l'ascendant de la nature ; elle sembloit prêter l'oreille à sa voix, céder à son empire ; puis elle reprenoit : Vains combats ! je n'y puis résister ; mon sort est décidé ; il m'appelle en Amérique ; j'irai.... j'irai y mourir. Ah ! que je souffre ! quel malheur peut approcher du mien ?

Elle demeure livrée, plusieurs jours, à des agitations successives ; son ame

étoit bouleversée comme une mer orageuse : mais l'amour revenoit victorieux dans cette ame pleine de son délire ; égarée, furieuse contre elle-même, Amélie s'écrie : Je n'écoute plus rien, je n'écoute plus rien ; tous mes vœux sont de rejoindre Dolsey. Sara, je partage avec toi l'argent que tu m'as procuré ; songe à te dérober aux recherches de mes parents ; sois assurée qu'à mon retour, mon premier soin sera de te voir & de te récompenser. Des récompenses, dit Sara, d'un ton douloureux ! ah ! je n'en ai pas besoin ; c'est ma tendresse insensée pour vous, qui m'a perdue. O Ciel ! pourquoi faut-il que j'aie favorisé une entrevue si funeste ? hélas ! je suis plus criminelle que vous !

Amélie, malgré les éternelles représentations de Sara, malgré ses propres reproches, continue de s'occuper des préparatifs de sa fuite : une barque devoit la conduire à un vaisseau qui partoit pour l'Amérique. Comme l'amour enhardit un sexe timide, & fait d'une jeune fille un être audacieux !

La malheureuse Miss profite des ombres de la nuit pour exécuter son cou-

pable deſſein ; elle a revêtu les habits qui la traveſtiſſent. Deſcendue de ſon appartement, elle ne ceſſe de détourner la tête, de ramener ſes regards ſur un ſéjour qui l'a vu naître, où elle laiſſe un pere & une mere. Ah ! diſoit-elle à Sara, s'ils pouvoient lire dans mon cœur ! combien ils me plaindroient ! Je ſais, oui, je ſais que je commets une faute, le crime le plus impardonnable : je m'arrache de ces bras qui ont ſoutenu, élevé mon enfance ! mais... j'aime ! j'aime !

Elle pleuroit ; elle ſanglottoit ; elle s'arrêtoit ; elle ſuccomboit ſous les divers aſſauts qui l'agitoient ; enfin, elle s'eſt avancée vers le rivage ; elle n'a que la force de ſerrer contre ſon ſein Sara qu'elle tient, quelques moments, embraſſée : puis, tout-à-coup, comme s'arrachant à elle-même, elle s'élance dans la barque, qui bientôt l'a tranſportée au vaiſſeau. Juſqu'au dernier inſtant, ſes yeux demeurerent fixés ſur cette maiſon, le témoin de ſeize ans de vertus ; elle a avoué depuis, que, lorſqu'il ne lui fut plus poſſible de l'appercevoir, il lui échappa un cri de douleur : tant la nature a de pouvoir !

& on ne lui manque jamais impunément.

Dolsey avoit atteint ces rivages, où l'on combattit autrefois pour le vil intérêt, & où l'on combat aujourd'hui pour la liberté; il portoit en Amérique son cœur plein d'une passion malheureuse; l'image de son amante l'y poursuivoit. Un de ses amis lui demandoit sur quels objets, durant son voyage, s'étoient arrêtées ses observations? Ce que j'ai vu, répondoit-il? ce qui remplira toujours mon ame, Amélie, elle m'est présente par-tout. Sinford, j'ai besoin de ton appui; entretiens-moi de mes devoirs, de l'honneur, de l'amour de la gloire. Il y a des moments où ma profession m'est insupportable, où je serois tenté de retourner en Europe: je verrois la maîtresse de mon cœur; du moins, du moins, j'habiterois les lieux qu'elle habite; je saurois si elle me conserve cet amour... il n'y en eut jamais de pareil! Sinford, c'est l'ardeur la plus vive, la plus pure, la plus désintéressée.... A force d'actions éclatantes, je veux mériter de vaincre les refus d'une famille qui fait mon malheur, & celui d'Amélie. Tous

mes vœux seroient de me rendre digne du nom de son époux! hélas! l'absence, la cruelle absence m'enleveroit-elle sa tendresse? Sir Charles, à cette idée, succomboit à sa sombre mélancolie; son ami essayoit de le consoler, & de le ramener aux douces illusions de l'espérance, les seules peut-être que la raison ne doit point chercher à détruire.

Dolsey, dans une de ces actions où les Anglois obtinrent quelque avantage, fait des prodiges de valeur; plusieurs prisonniers tombent dans ses mains. Parmi ces infortunés, il en apperçoit un qui paroissoit plus accablé que les autres, de sa situation : aussi-tôt l'humanité se fait entendre à Dolsey : il court vers ce malheureux : — Brave homme, pourquoi cette profonde tristesse? Vous n'avez rien à vous reprocher : c'est le sort des combats, & non votre courage que vous devez accuser; peut-être demain, subirai-je la même destinée! de la fermeté. Vous dépendez, croyez-moi, d'un être compatissant qui connoît tout le respect qu'on doit à l'adversité, & qui employera tous les moyens pour adoucir le poids de vos fers. Ce n'est pas sur moi, re-

part le prisonnier, en jettant un long soupir, qu'il m'échappe des larmes que je ne puis repousser. Y auroit-il de la honte à se montrer sensible? La fortune a trahi mes efforts. Tout ce que je regrette, c'est une jeune personne que j'adore, qui m'aime, & qui alloit être mon épouse; je goûtois la douceur d'être utile à sa famille, que des disgraces inattendues ont réduite à un état au-dessous de la médiocrité, & le revers que j'essuye, va les exposer aux horreurs de l'indigence; Rose, Rose sera malheureuse!.. Elle ne le sera point, interrompt Sir Charles, qui s'attendrissoit par degrés; (il court embrasser le prisonnier.) J'aime aussi, je sens combien vous devez souffrir! me préserve le Ciel d'empoisonner de la moindre amertune une si heureuse destinée! Vous aimez! Je brise vos chaînes; soyez libre; hâtez-vous de revoir l'objet d'une tendresse si estimable; faites son bonheur; l'idée que j'aurai pu y contribuer en quelque chose, me rendra mes peines plus supportables. Hélas! ajoute Dolsey, en baissant la voix, que ne puis-je faire de même la félicité de mon Amélie! L'Américain

transporté de reconnoissance, avoit de la peine à s'exprimer ; il arrose de ses pleurs les mains de son libérateur généreux : sa voix s'ouvre enfin le passage à travers une abondance de larmes. — Le nom, le nom de Sir Charles restera à jamais gravé dans mon cœur, dans celui de Rose ; nous le redirons, nous le chérirons sans cesse. Dolsey ne se contente point d'un procédé si noble : il fait rendre à l'Américain tout ce qu'on lui avoit ôté, & y joignant une bourse de guinées : — Ce n'est point un ennemi qui vous donne cette foible marque de sensibilité, c'est un homme qui vous doit le plaisir de s'être attendri, & qui desireroit mériter votre amitié; oui, votre souvenir me flattera; plaignez-moi d'être obligé de combattre de braves gens tels que vous ! O la plus touchante, la plus sublime des passions, amour, flamme vraiment céleste, c'est ainsi, lorsque la pureté t'accompagne, que tu deviens la source des plus belles actions ! c'étoit l'image d'Amélie que Dolsey voyoit dans Rose, & qui faisoit tomber les fers de son amant.

Quelque temps après, Sir Charles éprouva qu'il avoit pressenti sa desti-

née, & que cependant la vertu n'eſt pas toujours ſans récompenſe. Une petite troupe qu'il conduiſoit, trompée par les eſpions, eſt ſurpriſe dans un défilé; elle alloit être taillée en pieces. Dolſey déploye toutes les reſſources de ſon courage & de ſon génie militaire; il vient à bout de ſauver ſon détachement de ce mauvais pas : mais, en protégeant l'arriere-garde, il ne peut échapper à une horde de Sauvage, qui ſe diſputent tous l'honneur de lui enlever la chevelure, & de l'immoler à leur féroce barbarie. Un cri ſe fait entendre. Eſt-il bien vrai ?... Arrêtez, arrêtez... c'eſt mon bienfaiteur! c'eſt Sir Charles! Celui-ci leve la tête : quelle eſt ſa ſurpriſe! il reconnoît l'Américain qui lui devoit la liberté, & qui s'empreſſe de l'arracher à ces tigres altérés du ſang Européen. C'eſt vous, lui dit Dolſey! eh bien! vous voyez que la guerre a ſes viciſſitudes. Je ſuis donc à mon tour votre priſonnier; je vous remets mon épée. — Non, vous la garderez; vous devez vous attendre à tous les efforts que je tenterai pour vous imiter; dès ce moment, vous êtes le maître de retourner parmi les vôtres; mais avant

de nous quitter, ne me refusez pas une grace : venez recueillir le fruit de vos bienfaits. Aussi-tôt il l'entraîne vers une maison rustique, située dans une riante prairie bornée par une montagne couverte d'une forêt majestueuse. Sir Charles voit sortir de cette maison une foule de gens qui paroissoient s'être rassemblés pour une fête. Il distingue dans la multitude, un vieillard respectable, & une jeune fille, qui étoit un ange de beauté : l'innocence & la candeur virginale respiroient sur ce visage enchanteur. Elle rougissoit à vue d'œil comme la belle fleur dont elle portoit le nom ; elle accouroit au-devant de l'Américain, qui ne lui laisse pas le temps de l'interroger : — Ma chere Rose, lorsque je t'ai quittée, je n'imaginois pas que j'allois combattre ; j'ai trouvé dans mon chemin, une troupe de nos amis ; ils m'ont invités à les accompagner ; nous nous sommes battus ; cette fois-ci nous avons été moins malheureux ; je t'amene un prisonnier qui doit être notre maître ; examine-le bien, & tombons tous à ses genoux. Sais-tu qui il est ? c'est mon cher bienfaiteur, Sir Charles. Sir Charles, s'écrient à la fois Rose & le vieil-

lard ! oh ! nous ne faurions trop bien le recevoir. Il faut, pourfuit l'Américain, s'adreffant à Dolfey, que vous jouiffiez de votre ouvrage. Apprenez que c'eft aujourd'hui que j'époufe tout ce que j'aime ; & votre préfence achevera de combler notre bonheur. Dolfey entre dans une falle, où étoit préparé un feftin champêtre ; tout peignoit dans cet afyle, la modeftie, la fimplicité touchante de l'âge d'or. Rofe s'étoit écartée de la compagnie : elle rentre, en tenant dans fes mains plufieurs guirlandes de fleurs, & avec un air riant & plein de graces, les entrelaffant autour de Sir Charles : Voici, dit-elle, les chaînes dont je veux charger notre prifonnier. Dolfey fut enchanté de ce fpectacle intéreffant, qui lui rappelloit Amélie : car tout contribuoit, dans ce lieu, à lui retracer un fi cher fouvenir ; il partit enfin, comblé de témoignages d'amitié & de bénédictions, & fe hâta de rejoindre fon armée, dont il fut reçu avec les acclamations les plus flatteufes.

On veut envoyer en Angleterre un perfonnage de confiance, que l'on chargeoit d'inftructions importantes, qui

devoient ſe tenir ſecretes. D'une voix unanime, Sir Charles eſt nommé; il réuniſſoit à la bravoure, une capacité reconnue dans les affaires. La penſée qu'il va ſe rapprocher d'Amélie, lui fait accepter ſans balancer, cette commiſſion honorable. Le jour même de ſon départ eſt fixé; il a déja vu s'enfler les voiles du vaiſſeau qui va le rendre à ſa patrie.

Le déguiſement d'Amélie la raſſuroit contre une infinité de dangers où, ſans cette précaution, elle ſe ſeroit néceſſairement trouvé expoſée; mais cette métamorphoſe ne changeoit point ſon ame livrée à de continuels aſſauts; elle brûloit de toucher au terme d'un ſi long voyage, & elle regrettoit ſa famille, ſes ſociétés, ſa patrie; elle ne pouvoit ſe dérober aux remords inſéparables d'une action auſſi criminelle qu'audacieuſe; il eſt vrai que l'idée qu'elle alloit revoir Dolſey, ſurmontoit bientôt ces réflexions affligeantes; l'amour eſt une de ces paſſions auxquelles toutes les autres ſont immolées. La jeune Angloiſe ſe faiſoit raconter juſqu'aux moindres détails relatifs aux diverſes plages qui frappoient ſa vue. Sir Charles, ſe diſoit-elle au fond du

cœur, a paſſé par ces lieux; y penſoit-il à moi? Souvent ſes regards mélancoliques s'attachoient ſur cette vaſte étendue, dont les limites devoient lui annoncer le Nouveau-Monde, & c'étoit Dolſey qu'elle voyoit toujours au bout de cet eſpace immenſe. Quelquefois elle s'abandonnoit à la crainte de trouver ſon amant, ou mort, ou infidele: — Sir Charles ne ſeroit plus! Sir Charles m'auroit oubliée!... Ah! qu'il en aime une autre, qu'il en aime une autre, s'il ne peut vivre, & être heureux qu'à ce prix! Je ſens que pour conſerver ſes jours, je ſerois capable d'un ſi grand ſacrifice. Amélie ſaiſiſſoit les occaſions d'être ſeule; c'eſt aux amants à goûter les douceurs de la ſolitude, & à ſe pénétrer du charme de cette délicieuſe rêverie, volupté ignorée des cœurs inſenſibles.

Tout-à-coup les matelots s'écrient: L'Amérique! l'Amérique! Nous ſerions en Amérique, dit Amélie, avec un tranſport qui a preſque trahi l'amante! Je reverrai... Elle s'arrête à ce mot, & rougit de ſon égarement. Impatiente de ſortir du navire, elle eſt la premiere à s'élancer ſur la rive; arrivée

dans ces contrées qui auroient dû res-ter inconnues à l'Europe, toutes ses questions n'ont que Sir Charles pour objet; elle s'informe; elle demande; elle se fait répéter vingt fois ce qu'on lui a redit autant de fois. Enfin, elle a appris que l'armée dans laquelle ser-voit Dolsey, étoit à une distance de quarante ou cinquante milles : elle a oublié l'excès de ses fatigues; elle vole vers ces lieux. La nouvelle s'est ré-pandue que Sir Charles partoit pour l'Angleterre. — O Ciel! s'il quittoit ces climats, sans m'avoir vue!... N'aurois je passé les mers que pour fixer mes yeux, mon ame sur ses traces? Elle préci-pite sa course; elle est frappée de la rencontre de gens de guerre, qui l'in-forment que le départ de Sir Charles est différé. Aussi-tôt le cœur d'Amélie s'ouvre aux transports de la joie la plus vive : — Je le verrai! je le verrai! oh! je mourrai de ce plaisir! Elle atteignoit ce terme si desiré : elle entend dire que Sir Charles est nommé pour com-mander un détachement qui doit aller chercher les Américains dans leurs re-traites. Quelle révolution rapide dans tous les sens d'Amélie! Elle s'écrie

Dolſey va combatre : ah ! tous les dangers le menacent ! Ses allarmes ſont bien plus fortes, quand elle ſait que ce détachement eſt parti. Elle court ſur les pas de Sir Charles ; elle a réſolu de marcher à ſes côtes ; elle parera de tout ſon corps les coups qu'on voudra lui porter. Elle traverſe avec une rapidité incroyable, ces plaines, ces bois, où nos Européens trouvent tant d'obſtacles à ſurmonter ; elle ne ceſſoit d'interroger tout ce qui pouvoit lui donner les moindres lumieres ſur la route qu'avoit tenue Sir Charles. Un bruit effrayant de tambours vient frapper ſon oreille ; elle apperçoit des ſoldats en déſordre ; elle voit des bleſſés qui ſe traînent, qui percent l'air de leurs gémiſſements, qui tombent, qui expirent. On lui raconte que, près d'une forêt qu'on lui indique, il s'eſt livré un combat où les Anglois ont eu le deſſous : — Et Dolſey, Dolſey... où eſt-il ? je ne le vois point ! On ne lui rend aucune réponſe ſatisfaiſante. Il n'appartient qu'aux perſonnes qui aiment, de ſe remplir de l'état affreux de cette infortunée ; elle ne voit plus ; elle n'entend plus : vivante à peine,

elle n'a que la force d'aller jusqu'au champ de bataille. Quel spectacle pour la femme la plus sensible! des ruisseaux de sang, des monceaux de mourants, de morts, toutes les horreurs de la guerre; elle marche sur des cadavres; elle foule à ses pieds des malheureux qui poussent les derniers soupirs; elle cherche, elle regarde, elle appelle Dolsey : Un écho lugubre répond seul à sa voix; son œil apperçoit, saisit de loin un corps pâle, ensanglanté; elle y vole, jette un cri épouvantable : — Dolsey! C'étoit en effet Dolsey lui-même, que la fleche d'un Sauvage avoit étendu sur la poussiere. Dolsey, redit Amélie! & elle s'est précipitée, attachée sur ce corps déja défiguré par les ombres de la mort. La malheureuse amante avoit perdu connoissance; elle la reprend : — C'est donc là le sort qui m'attendoit en Amérique!.. Dolsey, mon cher Dolsey! je mourrai, je serai ensevelie avec toi! le même linceul nous couvrira tous deux! (Elle met la main sur son cœur.) Voilà ce cœur qui m'aimoit, qui ne sent plus!.. Seroit-il possible?... ô Ciel! Ciel! ô Providence! il palpite! Dolsey... Dolsey! il res-

pireroit!.. je pourrois le rendre à sa vie!.. D'où viennent ces flots de sang qui l'inondent? Amélie fait des recherches; examine : elle découvre, près du cœur, une blessure étroite; elle se hâte d'y coller sa bouche, son ame entiere : elle suce avec transport cette plaie; elle veut étancher ce sang : elle l'a arrêté; Dolsey exhale un soupir. Son amante dans l'ivresse de la joie : — Oh cher Dolsey, je te ranimerois, je te ranimerois! Enfin, Sir Charles insensiblement rappellé au jour, a soulevé une paupiere presque éteinte : il l'a tournée sur la personne qui est venue le secourir. Amélie croit avoir saisi dans ce foible regard, quelque trouble; Dolsey a bientôt refermé les yeux; cependant la chaleur ne l'avoit point abandonné. C'est à l'amour a connoître la délicatesse, toutes les inquiétudes, toutes les craintes du sentiment, & sur-tout une amante telle que la jeune Angloise, étoit ingénieuse à s'allarmer; elle redoute les suites d'une reconnoissance trop prompte : cette révolution replongeroit infailliblement Dolsey dans le tombeau : elle apperçoit une herbe, dont les Sauvages ex-

primient le ſuc pour ſe colorer le viſage, quand ils marchent au combat. Amélie, appréhendant que ſes habits d'homme ne la déguiſent pas aſſez à des yeux ſi accoutumés à lire dans les ſiens, couvre ſes lys & ſes roſes, de l'infuſion de cette herbe : c'eſt dans ces ſortes d'occaſions, que le véritable amour fait s'impoſer les plus grands ſacrifices. Amélie aimeroit mieux renoncer pour jamais au plaiſir de ſe faire connoître à Dolſey, que de lui cauſer une ſeule émotion qui pût retarder d'un moment ſon retour à la vie. Elle a revolé auprès de Sir Charles ; elle lui prodigue tous les ſoins ; des ſoldats Anglois viennent ſe réunir à la tendre Amélie : on tranſporte le bleſſé dans une maiſon voiſine ; ſa généreuſe maîtreſſe ne le quitte point ; elle repouſſoit ſes larmes, toujours prêtes à s'échapper, & s'attachoit à renfermer dans ſon cœur ces expreſſions qui n'appartiennent qu'à l'amour, & qui bientôt auroient trahi ſon ſecret ; & l'exiſtence de ſon amant, cette exiſtence qui lui étoit mille fois plus chere que la ſienne, dépendoit de cet effort ſurnaturel.

Sir Charles eſt enfin rendu à la lumiere ; ſes premiers regards cherchent l'être généreux qui eſt à ſes côtés : ſes premiers accents ſont ceux de la reconnoiſſance : — Eh à qui ai-je tant d'obligation ? qui a pu me marquer un intérêt ſi tendre ? Que le ſon de cette voix pénetre l'ame d'Amélie ! faut-il ſe dompter à ce point ? — Je ſuis... Je ſuis un malheureux étranger, qui paſſois vers le lieu où s'eſt donné le combat; je vous ai diſtingué parmi ces déplorables victimes des fureurs de la guerre ; j'ai volé à vous... à vous... qui m'avez touchée... Ma bouche a ſucé votre bleſſure ; j'ai étanché votre ſang... vous revivez ! —Quel prodige de ſenſibilité, de bienfaiſance ! Quoi ! c'eſt vous qui me faites renaître !.. Comment... comment m'acquitter ? Ange du Ciel, car vous n'êtes pas un mortel, que ferai-je donc pour récompenſer... — Vous vivrez, vous m'accorderez quelque amitié... — De l'amitié ? de l'amité ?.. Ah ! tous les ſentiments vous ſont dus, ceux de l'admiration, de la plus vive reconnoiſſance, de l'adoration : & en diſant ces mots, Dolſey regardoit attentivement

Amélie : il se sent ému ; les forces lui manquent. Un Chirurgien accourt, qui oblige Amélie de se retirer ; elle cede sans peine à cette nécessité cruelle de se séparer de Sir Charles. Il suffit que la conservation de ses jours soit attachée à une contrainte aussi rigoureuse. Mais si elle ne peut lui parler, elle goûtera du moins la douceur de le voir : elle se place dans un endroit, d'où sans être apperçue, il lui étoit permis de fixer ses regards sur le blessé, & ils ne s'en détachoient point ; elle ne cessoit d'échauffer le zele des personnes qui le servoient, de leur recommander d'employer tous leurs soins pour hâter sa guérison.

Dolsey sort de cet état de langueur, voisin de la mort ; il a repris un peu de calme ; il demande avec empressement, ce qu'est devenu l'étranger à qui il est si redevable : on lui répond qu'on l'a prié de s'écarter, dans la crainte que ses entretiens ne retardassent son rétablissement : — Ce généreux bienfaiteur ! oh ! je veux le voir, lui parler ; c'est sa présence qui achevera de me ranimer ; en vain on s'oppose aux instances pressantes de Dolsey : il faut

lui céder : Amélie accourt de sa retraite : — Je ne vous perdois point de vue, si je n'avois pas le plaisir d'être auprès de vous : mais ne parlez point, ne parlez point; songez à vous rétablir; comptez sur des soins vigilants... quand ce seroit moi-même...je donnerai l'exemple. — Ami généreux, vous méritez bien ce nom, ce n'est pas à moi à douter de votre empressement à me rappeller à la vie. Ne me quittez point ! que j'expire dans votre sein, car il est inutile de vous cacher que je sens ma fin prochaine...— O Ciel ! que dites-vous... cher Dolsey... Monsieur... — Il est inutile de vous demander si vous êtes Anglois; à votre langage, à votre accens, je vous reconnois pour mon compatriote. — Oui, je suis né en Angleterre... je viens... pour mourir avec vous; si le Ciel trompoit mes soins & nos espérances. — Non, ame divine, il ne faut pas à cet excès ressentir ma perte : mais j'attends d'une générosité si héroïque, un service égal, sans doute à celui que vous m'avez déja rendu; que dis-je ? il sera bien au-dessus : ce sera le comble des bienfaits. Par hasard, habiteriez-vous Londres ? — Ma

demeure eſt à peu de diſtance de cette ville..— Ah ! vous pouvez. . . promettez-moi de remplir... tous mes vœux : je vous le répete. Ce ſera le premier des ſervices. Sachez que j'ai à regretter bien plus que l'exiſtence : je perds, en mourant, une amante, une amante accomplie ! (Il échappe à la jeune Miſſ un mouvement qui penſe la découvrir.) Pourquoi ce trouble ? hélas ! aimeriez-vous ? celle qui vous eſt chere, en ſeriez-vous ſéparé ? . . L'objet de cette tendreſſe ſi vive, ſi malheureuſe, ne recevra point mon dernier ſoupir ! ce ſera dans votre ſein que je l'exhalerai ; l'amour vous le confiera, comme un dépôt ſacré que vous remettrez à ma chere Amélie ; le ſéjour de cette fille adorable, eſt au village d'Hammerſmith : dites-lui... j'aime à croire qu'elle m'aime toujours... Et pouvez-vous en douter, interrompt vivement Amélie ? oui. . . elle vous aimera. . . Ce que vous m'avez inſpiré, m'aſſure qu'il faut vous être attaché. . . au-delà du tombeau. — Ah ! ſi vous la connoiſſiez ! c'eſt la beauté, le ſentiment, la vertu même ! Ses parents, ſes cruels parents ſe ſont oppoſés à notre

union; mais l'amour, mais le Ciel ont triomphé de ces obſtacles : j'ai juré à ſes pieds que je la choiſiſſois pour mon épouſe, que je n'en aurois jamais d'autre... Vous pleurez, généreux étranger! vos larmes inondent mes mains! oui, je le vois, vous éprouvez ma ſituation! c'eſt ce qui vous a parlé, vous a attendri en ma faveur. Daignez donc m'écouter : c'eſt une priere que je vous fais comme au mortel le plus ſenſible, vous m'en avez donné des preuves : ſi vous revoyez l'Angleterre, courez chez cette maîtreſſe de mon cœur; dites-lui que vous avez voulu me rendre à la vie : hélas! je n'aurois vécu que pour l'adorer; du moins je lui conſacre mes derniers inſtants; aſſurez-la bien que ſon image a été le dernier trait qui ſe ſera effacé dans mon cœur, que je ſuis expiré ſon amant, ſon époux, ſon fidele époux : que ſi notre ame nous ſurvit, comme tout nous preſſe de le croire, cette ame brûlera encore d'amour pour elle... Qu'avez-vous ? Amélie, en fondant en pleurs, & ſerrant la main de Sir Charles. — Dolſey, mon cher Dolſey!... Ce ſont les ſeuls mots qui lui échappent ; elle

elle craint d'en avoir trop dit; elle veut fuir. Le bleſſé la retenant par le bras : — Vous ne me quitterez point, vous ne me quitterez point, jamais... le ſon de cette voix... je démêle... à quelle illuſion je m'abandonne!... Qui êtes-vous?... Je ſaiſis... une reſſemblance... Non, je ne vous laiſſerai point échapper... — Dolſey... que voulez-vous? qu'exigez-vous? — Plus j'entends. Oh! je ſaurai... — O Dieu! ſouffrez que je me retire... ma vie... la vôtre dépend... attendez... — Ces accents... ces regards... Ciel! ô Ciel! eſt-il poſſible! ce ſeroit... Votre Amélie, s'écrie la jeune Angloiſe, en ſe précipitant dans le ſein de Sir Charles, qui eſt venue vous chercher, & mourir en Amérique. — Amélie! L'un & l'autre auſſi-tôt ont perdu l'uſage des ſens.

On eſt accouru au cri mutuel de ces deux cœurs ſi ſenſibles : on les trouve prêts à expirer. Sir Charles avoit ſa bouche collée ſur une des mains d'Amélie. Celle-ci a repris connoiſſance la premiere; elle apperçoit une foule de ſpectateurs. — Oui, ſous cet habit qui m'eſt étranger, vous voyez la femme la plus malheureuſe, la victime la plus déplorable d'une paſſion qui ne s'étein-

dra qu'avec ma vie ! J'avois traversé les mers, pour voler auprès de tout ce que j'aime ; mes soins l'ont rappellé au jour... Quel objet ! Dolsey mourant !... Ah ! c'est moi, c'est moi qui suis l'auteur de sa perte ! c'est moi dont l'imprudence a causé cette funeste révolution... Je n'ai pu me taire ! je n'ai pu te fuir ! Dolsey, mon cher Dolsey, reçois mon ame... ma mort ne préviendroit pas la tienne !

Cette infortunée fondoit en larmes, se livroit à tous les mouvements d'une agitation inexprimable, demeuroit immobile, levoit les yeux au Ciel, comme pour l'accuser, puis sembloit l'implorer en faveur de Sir Charles. Il se réveille enfin, de cet anéantissement, la suite des sensations diverses qui l'avoient frappé à la fois, & d'une voix inarticulée : — Amélie ! Amélie, je vous revois ! je vous dois tout !... Par quel miracle ! je ne pourrai jamais, non, jamais, soutenir cet excès de bonheur : il ne fera que hâter la fin d'une existence que j'aurois voulu vous consacrer... Ma chere Amélie ! c'est vous ! vous en Amérique, près de moi !...

On défend absolument à Sir Charles de proférer la moindre parole. Amélie

joint ses instances aux représentations des Médecins ; elle menace même son amant de se retirer. Il promet de s'asservir au silence, pourvu qu'il lui soit permis de la regarder. Ces deux êtres si dignes de s'aimer, dont l'amour avoit quelque chose de céleste, se disoient des yeux, ce que, peut-être, leurs bouches n'auroient pu exprimer. Langage si touchant, si passionné de l'ame, que vous êtes supérieur à tout l'art du jargon de l'esprit ! Ce sont deux véritables amants, qui possedent le charme & la force de l'éloquence ! A quels transports, à quel délicieux délire s'abandonne la jeune Angloise, quand on lui annonce que tous les dangers qu'on redoutoit pour les jours de Sir Charles, sont dissipés ; qu'en un mot, il est assuré de sa guérison !

Enfin, il est permis à Dolsey de laisser éclater son ame. — Ma chere, ma divine Amélie, ange de beauté & de vertu, je revivrai donc pour être le plus fortuné des mortels ! Eh ! quelle félicité approchera de la mienne ? Ton amant, ton amant sera ton époux, l'époux d'Amélie ! Grand Dieu ! pouviez-vous réparer tout ce que j'ai souffert, par une

faveur plus grande ? Oui, maîtresse de mon ame ! je vais de ce lieu... mes premiers pas seront pour me traîner aux autels, pour m'y lier par des nœuds... Qu'ajouteront-ils à ceux qui m'enchaînoient déja ?.. pourrai-je t'aimer, t'idolâtrer davantage ? Est-il bien vrai ? je serai l'heureux possesseur de tout ce que l'Etre suprême a formé de plus beau, de plus parfait ! Mon cœur, ce cœur qui brûle de tout l'amour, sera contre le cœur d'Amélie ! La tendre amante ne répondoit que par des larmes. Eh ! quelles larmes ! qu'elles l'embellissoient ! qu'elles exprimoient tout ce que ressentoit son cœur ! Non, l'on ne peut se former une idée d'un pareil ravissement.

Ils se mettent en chemin pour se rendre à Philadelphie. Arrivé en cette ville, la premiere parole que prononce Dolsey, est le nom d'un Ministre de sa connoissance. A peine a-t-il achevé de se lier par un engagement sacré, il se leve avec transport, en s'écriant : Je suis l'époux d'Amélie ! La cérémonie finie, & l'assemblée retirée, Dolsey court à sa femme qu'il serre dans ses bras. — Je suis dans les Cieux ! Amélie,

ma chere Amélie, je t'en ai fait le serment aux autels; je te le répete ici avec toute l'ardeur dont tu m'as enflammé. Je ne cesserai jamais de t'aimer, de t'adorer, comme la plus fidelle image du Dieu qui nous a réunis. Oui, c'est l'Etre suprême qui t'a amenée en ces contrées pour me rendre à la vie, pour m'enivrer d'un bonheur qui n'est point connu sur la terre! Je suis ton ouvrage! tu m'as fait revivre; je ne dois, je ne veux exister que pour toi, que pour toi seule, ma chere ame. Oublions l'Angleterre, l'Europe, l'Amérique même: n'envisageons que nous deux dans cet univers; nous sommes les seules créatures... Vas, il n'y en a point qui sache aimer comme moi. Cher époux, répondoit Amélie, avec cette douceur qui est le premier charme de la beauté, tu m'as coûté bien des larmes! mais elles sont toutes essuyées: je suis près de Dolsey; il faut bien qu'il me tienne lieu de tout.

Ce couple si heureux auroit été regardé dans les siecles du Paganisme, comme les Dieux même du véritable amour. Ils habitoient près de la ville une maison de campagne, où tout sem-

bloit respirer & peindre une tendresse qui n'avoit point encore eu de modele. C'étoit ce séjour enchanteur d'Eden (*), que Milton nous représente enrichi de toutes les largesses de la nature ; partout s'y répétoit l'image de la Déesse de Sir Charles : car son attachement ressembloit à une espece de culte religieux. De quelque côté que se tournât la vue, elle se fixoit sur des portraits de la nouvelle Emma (**). Le tableau favori

(*) *Ce séjour enchanteur d'Eden.* Jamais Milton ne s'est trouvé plus Poëte que dans la brillante description des jardins d'Eden : c'est la nature même répandant toutes ses graces & toutes ses richesses. Peut-être ce morceau l'emporte-t-il pour l'éclat du coloris, sur le chant de la *Jérusalem délivrée*, où le Tasse nous représente les divers enchantements des beaux lieux qu'habitoit Armide. Il est vrai que ces grands hommes n'ont été que d'heureux imitateurs. Virgile & Homere, avant lui dans sa peinture des jardins d'Alcinoüs, nous ont laissé des modeles de ce genre, que l'on pourra suivre de loin, mais on ne parviendra point à les égaler.

(**) *De la nouvelle Emma.* C'est l'héroïne d'une ancienne ballade de Chaucer, un des premiers Poëtes Anglois, que Prior a su rajeunir avec goût. Cette Emma passe par toutes

de Dolſey, ſur lequel ſes yeux ne ſe laſſoient point de revenir, offroit la ſituation de ſa femme, au milieu des horreurs d'un champ de bataille, ſuçant ſa bleſſure, & occupée du ſoin de le rappeller à la vie. Voilà, diſoit-il à ſes amis, le ſpectacle du triomphe de l'amour, celui qui attachera mes derniers regards! puis-je aſſez m'en remplir! Quelle femme divine je poſſede! Ah! mon cœur, mon cœur peut-il ſuffire à mes tranſports? Les deux époux étoient-ils ſéparés un inſtant, ils ſe pénétroient du plaiſir mutuel qu'ils goûteroient à ſe revoir. Tous les jours, Dolſey parloit à ſa charmante compagne, de l'excès de ſa paſſion. — Elle croît, Amélie, elle s'affermit avec le temps; non, je ne l'exprime point comme elle ſe fait ſen-

---

les épreuves auxquelles ſe puiſſe ſoumettre la tendreſſe; elle recueille enfin le prix de ſes témoignages d'amour. Rien de plus intéreſſant que ce petit ouvrage! il y regne une douce mélancolie, qui attache & fait plaiſir. Il y a lieu d'être étonné qu'aucun de nos jeunes Ecrivains empreſſés à chercher des ſujets pour exercer leurs talents, n'ait point ſongé à tirer parti de celui-ci à

tir à mon ame ; non, Amélie, tu ne fauras jamais à quel excès je t'adore ! Ah ! pourquoi des cœurs tels que les nôtres n'ont-ils pas un langage qui leur foit propre ? qu'elles font foibles toutes ces expreffions, comparées à ce que tu m'infpires ! mes yeux ne t'en difent-ils pas davantage ?

Sir Charles fe faifoit une occupation de fa tendreffe ; le choix des fleurs qui devoient parer le fein de fon époufe, étoit pour lui un objet important. Il avoit inftruit un oifeau de ces contrées à dire : » *Adore Amélie*". Il avoit même confacré à fa femme un bocage délicieux, qu'il appelloit *fon temple ;* tous les ornements champêtres que produit le Nouveau-Monde, s'y trouvoient réunis : c'étoit la retraite préférée, où Dolfey alloit fe pénétrer de cette ardeur fi vive & fi pure ! Les paffions, pour s'enflammer & fe nourrir, recherchent la folitude. Un amant ne fe livre jamais à toute l'ivreffe de fon bonheur, que lorfqu'il eft éloigné de la fociété. Il s'interroge ; il fe parle ; il fe fuffit à lui-même. On a dit avec raifon que le premier monologue fut dans la bouche de l'amour : il eft vrai que l'objet de cette

ſorte d'idolâtrie méritoit ce rare attachement. Amélie ne ſongeoit qu'à plaire à Dolſey ; c'étoit pour ſon époux qu'elle ajoutoit aux heureux préſents qu'elle avoit reçus de la nature. Sans Sir Charles, elle eût ignoré à jamais qu'elle étoit belle, & elle ne le ſavoit que pour lui ſeul.

Les parents d'Amélie étoient inconſolables de ſa perte. Ils s'accuſoient réciproquement de l'avoir contrainte à fuir de la maiſon paternelle ; ils n'avoient aucune lumiere ſur ſon ſort. (Qu'on ſe rappelle que Sara s'étoit dérobée à leurs recherches.) Ils ne ſavoient enfin ſi leur fille exiſtoit, & ils étoient plutôt portés à croire, que ſes malheurs l'avoient plongée dans le tombeau. Il eſt rare que les ames ſenſibles ne s'attachent pas aux images les plus ſombres. C'eſt alors que le pere & la mere d'Amélie éprouvoient combien elle leur avoit été chere.

Elle étoit digne, ſans doute, de ces regrets. Quelque fût ſa paſſion pour un mari qu'elle aimoit toujours plus, elle ne pouvoit oublier les auteurs de ſes jours ; ce ſouvenir importun empoiſonnoit la félicité pure dont elle jouiſ-

soit; cependant elle s'étudioit à cacher aux yeux de son époux, le trait de douleur dont elle étoit continuellement déchirée. C'étoit l'unique impression de son ame, qu'elle ne lui montrât point: & elle s'en faisoit un crime: — Comment! c'est moi qui ai des secrets pour Dolsey, pour Dolsey qui me fait part de la moindre de ses pensées? L'extrême confiance n'est-elle pas le premier sentiment du véritable amour? une ardeur telle que la nôtre, peut-elle admettre la plus légere réserve? & il n'en est point dont ne s'offense la tendresse. Mon mari me reprocheroit-il les larmes que je donne à la mémoire de mes parents?... Hélas! il verroit qu'il n'occupe pas entiérement mon cœur: il en seroit affligé. Il ne doit pas s'intéresser à ma famille: il en a essuyé des procédés qui l'ont blessé, qui l'ont humilié; l'amour-propre pardonne rarement les mortifications qu'il a reçues. D'ailleurs, Dolsey n'aime que moi; je suis tout pour lui: je dois donc lui tout sacrifier, perdre de vue l'Angleterre, des parents... Grand Dieu! peut-être ont-ils succombé au chagrin, & c'est moi qui aurai creusé leur fosse!

Amélie seule, avoit devant les yeux ces objets touchants. Un regard de Dolsey venoit bientôt chasser ces idées tristes & désagréables, comme les ténebres s'éclaircissent & fuyent devant le premier rayon du jour. Apperçoit-elle son époux, elle voloit avec un sourire caressant dans ses bras, & ne sentoit plus, ne goûtoit plus que l'ivresse de son bonheur présent !

Est-il donc décidé qu'il n'y a point de félicité pour la condition humaine? ou si quelquefois nous en saisissons une ombre, cette ombre ne peut-elle être que passagere & rapide? Dolsey, Dolsey dont les yeux sont toujours fixés sur Amélie, croit avoir surpris quelqu'altération dans ses traits : — Qu'as-tu, ma chere ame? je ne te vois point la même sérénité, le même éclat ! — Dolsey, ton amour est ingénieux à s'allarmer, je ne puis m'en plaindre : tu me prouves combien je te suis chere.... je suis la plus heureuse des femmes. — Ce n'est pas-là le ton dont tu devrois t'applaudir de ton bonheur ! — Cher époux, quelle crainte peu fondée t'agite !... Il est vrai... que depuis quelques jours... je me sens at-

teinte... c'eſt une erreur de l'imagination... il n'eſt aucune cauſe... — Tu regretterois ta patrie! — Ma patrie n'eſt-elle pas le ſéjour que Dolſey habite? — Peut-être le ſouvenir de tes parents mêle-t-il quelqu'amertume... A ce mot, il échappe des larmes à l'épouſe de Sir Charles: — Mon ami, j'ai de grands torts avec vous! je ſuis coupable de diſſimulation, & je ne doute pas que ce ne ſoit-là le motif d'un trouble... qui me trahit: oui, je vous l'avouerai, je ne ſaurois oublier ma famille... Dolſey, je leur aurai cauſé un chagrin bien vif... Pardonne, cher époux: après toi, c'eſt ce qui m'attachoit le plus. — Non, Amélie, non je ne m'offenſerai point de ces ſentiments: tu dois te rappeller ceux qui t'ont donné la vie: tu dois auſſi te reſſouvenir qu'ils ont fait mes malheurs, les tiens, qu'ils t'ont expoſée à une démarche... à tous les dangers: quels riſques tu as courus! Cependant je ne veux point te ravir l'eſpérance de les revoir. Le retour de la paix nous rendra, puiſque tu parois le deſirer, à l'Angleterre; tu adouciras en ma faveur, ces cruels... je les reſpecte: tu leur dois l'exiſtence.

La mélancolie où étoit plongée l'épouse de Sir Charles, ne s'étoit point dissipée par cet aveu; elle faisoit tous les jours de nouveaux progrès. Les allarmes de Sir Charles augmentent de même: — Mes promesses, Amélie, n'ont pu t'arracher à cette tristesse qui m'accàble? explique-toi avec cette franchise que je crois avoir mérité; cesserois-tu de m'aimer? — Est-ce à vous, Sir Charles, à soupçonner ma tendresse? c'est peut-être l'excès de mon amour, qui produit en moi cette agitation involontaire... je m'abandonne à de noirs pressentiments... je crains de vous perdre... je ne sais... Dolsey, je suis consumée par une langueur, dont la source m'est inconnue.

Dolsey employe divers moyens pour retirer sa femme de cet abattement, qu'elle-même cherchoit à vaincre; il a recours à des divertissements, à des fêtes galantes; il l'entretient continuellement de l'Europe, de Londres, de sa famille, des sociétés qu'elle a laissées en Angleterre. Ah! interrompoit Amélie, cher Dolsey, parlez-moi de vous seul, de notre amour mutuel: mais, je vous le redirai avec sincérité,

mon ame, malgré moi, eſt enveloppée d'un ſombre chagrin! Hélas, j'étois trop heureuſe!... & des larmes couloient de ſes yeux.

Amélie, en effet, ne jouiſſoit plus de cette ſanté brillante, ſi néceſſaire à la beauté; les roſes de ſon teint ſe flétriſſoient; ſes yeux perdoient de leur éclat. La ſituation de Sir Charles ne différoit guere de celle de ſa femme; il éprouvoit dans ſon ame, un bouleverſement continuel. Qu'étoient pour lui ſes propres jours, au prix de ceux d'Amélie? Le mal s'accroît; les Médecins ſont appellés; Dolſey cherche à lire dans leurs regards, l'arrêt qu'ils vont prononcer: ils ne diſſimulent point que cette maladie eſt au-deſſus des conjectures & des ſecours de l'art. Cet état de dépériſſement étoit interrompu par les accès d'une douleur aiguë; Sir Charles ſouffroit d'autant plus qu'il s'efforçoit de ſe contraindre en préſence de ſon épouſe; il alloit embraſſer les genoux des Médecins, les arroſer de ſes larmes; il les conjuroit par tout ce qu'il croyoit de plus capable de les émouvoir, de réunir leurs connoiſſances pour la retirer d'une ma-

ladie si bisarre & si cruelle ; il leur promettoit de leur abandonner tout ce qu'il possédoit : — Rendez-moi, rendez-moi Amélie, & prenez ma fortune, mon existence, si des jours si précieux sont attachés à ce sacrifice. Il se livroit au désespoir. On revient à une nouvelle consultation ; on pese les circonstances ; on porte sur le mal un œil encore plus attentif : quel affreux coup de lumiere pour Dolsey ! Après bien des recherches, on découvre que la plaie sucée, & qui s'étoit guérie, avoit été empoisonnée (*) : c'est un des ac-

---

(*) *Avoit été empoisonnée.* Tous nos voyageurs assurent le fait. Les Sauvages infectent leurs fleches de poisons si actifs, que la partie du corps qui en est atteinte, tombe, dans le même instant, en putréfaction, & la mort qui suit de près ces terribles blessures, est des plus douloureuses & des plus effrayantes. On ne peut s'empêcher de faire une remarque à ce sujet. Comment tous les peuples semblent-ils avoir été d'accord pour exercer leur imagination sur les moyens d'ajouter aux horreurs de notre fin ? la nature n'en avoit-elle pas fait assez pour nous rendre notre destruction insupportable ? Et c'est là cette créature dont quelques froids déclamateurs se sont plu à nous exalter la bonté

tes atroces de la barbarie des Sauvages de l'Amérique : ils imbibent leurs fleches des plus mortels venins. Le poisson attiré par l'aspiration, avoit passé du flanc de l'époux, dans le sein de l'épouse. Il est enfin décidé que la médecine n'a aucun remede à opposer à cette horrible maladie. La femme de Sir Charles est donc condamnée à une mort certaine. Elle mourra, s'écrie cet homme si à plaindre ! & c'est moi qui la fais mourir ! c'est tout ce qu'il peut dire : il court à ses armes pour s'arracher la vie ; on s'empresse de les lui ôter ; il tombe comme s'il avoit été frappé

Pauvres Métaphysiciens ! avec tous vos *subtils* raisonnements, vous avez bien de la peine à bâtir des systêmes que ne démente point la vérité ! Il seroit bien plus court de convenir que l'homme est une énigme incompréhensible ; mais, cet aveu échappé, on n'auroit pas l'air savant, & c'est une belle chose que de se croire Philosophe, & de le faire accroire aux autres. Quoi qu'il en soit, l'homme est par-tout le même, la bête la plus féroce & la plus cruelle ; on diroit qu'il ne se sert de sa raison, que pour être plus méchant que le reste des animaux : il n'y a que la Religion qui puisse le mettre à sa place.

de la foudre ; il ne fortoit de ce délire de la douleur, que pour répéter par intervalles : Moi !.... moi ! l'aſſaſſin d'Amélie ! je déchire ſon ſein ! eh ! par pitié, par pitié, donnez-moi la mort ! que j'aye la conſolation d'expirer avant ma victime ! laiſſez-moi me plonger dans un anéantiſſement éternel. Barbares, vous voulez que je vive ! & Amélie meurt, meurt par moi ! vous n'avez donc point aimé ? Tout ce qui entouroit Dolſey reſſentoit ſa ſituation ; on ne voyoit que des larmes, on n'entendoit que des ſanglots.

La malade cependant, qui n'ignoroit point qu'il ſe faiſoit une conſultation, en demandoit le réſultat : on ne répondoit pas à ſes queſtions ; elle appercevoit la triſteſſe & le trouble ſur tous les viſages : — Vous me faites aſſez entendre quelle ſera ma deſtinée : je vois trop clairement que je n'ai plus rien à eſpérer : il faut donc que je meure, que je me ſépare pour jamais, pour jamais, de tout ce qui m'étoit le plus cher ! Et... où eſt mon époux ? craindoit-il ma préſence ? n'oſeroit-il m'annoncer une fin à laquelle, je ne le cache point, j'ai bien de la peine

à me résoudre. Ne plus vivre pour Dolsey! Ah! qu'il vienne, qu'il vienne! il recevra mon dernier soupir; sa vue adoucira du moins ces terribles instants. Oui, s'écrie, en entrant dans la chambre d'Amélie, un homme furieux que plusieurs personnes s'efforçoient inutilement de retenir, & qu'on reconnoît pour être Sir Charles; oui, femme infortunée, ta mort est infaillible, & apprends qui te la cause, qui est ton bourreau... c'est ton amant, ton époux, Dolsey. — Que dites-vous? — Dolsey, Dolsey lui-même; oui c'est moi qui te précipite dons le cercueil. Aussi-tôt il s'élance sur une épée qu'un funeste hasard offre à sa main, s'en frappe; il tombe; son sang jaillit à gros bouillon sur Amélie, qui pousse un cri horrible, en lui tendant les bras. On vole à son secours; on raconte à son épouse les détails que son mari n'a pu lui confier. — Ne vous occupez que de Dolsey. O Ciel! conserve-lui la vie, &... ne songeons plus à la mienne.

Amélie, depuis ce moment, sembloit s'être entiérement oubliée, pour ne s'attacher qu'à tout ce qui regardoit Sir Charles. On eût dit qu'elle

n'aspiroit qu'à revivre dans son époux.

On parvient à le rappeller à la lumiere; sa blessure ne s'étoit pas trouvée aussi dangereuse qu'il l'eût desiré. Ses premieres paroles sont pour demander des nouvelles de sa femme. — Elle ne s'allarme que sur vous; elle vous conjure, si vous l'aimez encore, de respecter vos jours, & elle attend que vous aurez la force de supporter sa présence, que vous irez.... — Oui; j'irai lui montrer l'homme qu'elle doit le plus détester... & c'est à ce prix que je soutiens le fardeau de la vie!... Amélie, Amélie, c'est pour recevoir ces coups, que tu as quitté tes parents, que tu as traversé les mers, que tu es venue dans ces odieuses contrées; tu y trouveras un tombeau, un tombeau creusé des mains de ton mari! Ah! cruel! qu'exigez-vous? que je m'offre à ses yeux!

Quel spectacle frappe les regards de Sir Charles! Sa femme expirante, soutenue par des domestiques, qui s'étoit arrachée de son lit, pour se traîner jusqu'à son époux. — Eh bien! Sir Charles, je ne puis donc goûter la consolation de vous voir! Aussi-tôt son mari la prend dans ses bras; & va, aidé

des mêmes domestiques, la reporter dans son appartement. — Que faites-vous, Amélie? vous recherchez la vue d'un barbare!... — Ah! mon cher Dolsey, pourquoi vous obstiner à vous trouver coupable? c'est le crime de la fatalité; adorons les décrets d'une Providence qui ne peut qu'être juste: ne troublons point le plaisir, le seul plaisir qu'il me soit permis de goûter. Je vous ai sauvé la vie aux dépens de la mienne. Arrêtons-nous sur cette image: elle me console, elle me fortifie contre les horreurs de ma destinée. Si je vous suis donc aussi chere que j'aime à le croire, vous n'attenterez point à vos jours: vous songerez qu'ils sont mon ouvrage, & à ce titre ils doivent vous être sacrés; promettez-moi de les épargner. Vivez, mon cher Dolsey, pour me plaindre, pour m'aimer, pour me conserver votre foi, votre tendresse; portez seulement quelquefois vos larmes à mon tombeau: elles couleront jusqu'à ma cendre. Non, les morts ne sont point insensibles; non, tant d'amour ne sauroit avoir une fin. Dolsey, vous serez toujours présent à votre Amélie. Des sanglots, des torrents

de pleurs étoient la réponse de Sir Charles; quelquefois il lui échappoit des mots interrompus par les accents de la douleur. — Vous pouvez m'aimer encore, quand c'est moi... Ne puis-je écarter cette horrible image; Je vous obéirai, je vous obéirai : je supporterai le poids de mes malheurs; je ne chercherai point à m'en délivrer. Mais pensez-vous, femme que j'adorois... & que je fais mourir, pensez-vous que le désespoir ne me suffira point pour vous venger d'un coupable... oui : je le suis; vous vous efforcez en vain de me justifier? Amélie, Amélie, puisque vous m'aimez, puisqu'il faut vous perdre, desirez que ma mort précede la vôtre. Qu'est-ce que la vie, grand Dieu! quand on est privé de tout ce qui nous en faisoit sentir le prix? Eh! après toi, que pourroit être pour moi l'existence?

Ces deux infortunés passoient des jours entiers à se regarder, à soupirer, à se baigner mutuellement de larmes. Sir Charles s'adressant à tout ce qu'il rencontroit, n'avoit que ces paroles à la bouche : il n'y auroit point de remede! Quoi! il faudra qu'elle

meure! qu'elle meure! Amélie!... Et les ſanglots étouffoient ſa voix. Il s'éloignoit ſans ceſſe, & ſans ceſſe il revenoit auprès de ſa femme. Elle lui ſerroit continuellement la main, la preſſoit contre ſon cœur; enfin, elle employoit tous les moyens pour le conſoler. — Dolſey, l'immortalité, ſur la terre, eſt-elle notre partage? Ne devons-nous pas, tôt ou tard, payer ce tribut à la nature? n'eſt-ce pas une loi irrévocable à laquelle tout être eſt ſoumis? Que j'expire à préſent, ou dans une trentaine d'années: ma perte n'exciteroit-elle pas également vos regrets? Et ſi c'étoit vous qui me fuſſiez enlevé, pouvez-vous croire que je n'aurois point votre ſenſibilité? Eſt-ce à vous d'imaginer qu'Amélie vous ſurvivroit un inſtant, un ſeul inſtant? quel ſupplice affreux que le ſpectacle de votre mort!.. Nous étions trop heureux, Sir Charles! nous nous ſommes endormis dans un ſonge... dont, peut-être, la Providence s'eſt offenſée... voici le moment du réveil: il eſt terrible! après ma mort, vous aurez ſoin... — Que dis-tu? peux-tu croire que mon ame ne ſoit pas liée à la tienne? ton dernier

ſoupir ſera le mien. N'en doute pas, n'en doute pas; mes yeux ſe fermeront, avant qu'ils ſe ſoient attachés ſur tes regards mourants; je le ſens, nous expirerons, nous finirons enſemble; que dis-je ? je me flatte que le Ciel m'épargnera ce comble du malheur; ce ſeront tes bras qui me recevront expirant... Ah ! quelle idée déchirante j'emporte au tombeau ! elle revient toujours... Amélie, Amélie, tu vivrois donc ſans moi ! Et à ce mot, Dolſey ſe livroit à tous les accès du plus ſombre déſeſpoir : il ne prenoit aucun repos; ou s'il cédoit quelques minutes à un ſommeil, le fruit de l'accablement, on l'entendoit s'écrier : Je ſuis ſon bourreau, c'eſt à moi de mourir. Il examinoit ſon épouſe d'un œil attentif, & ſembloit épier les progrès de ſa maladie. Quoi, ſe diſoit-il toujours, aucune eſpérance ! aucune eſpérance ! Et il retomboit dans ſon accablement. Il eſt inutile d'ajouter qu'il périſſoit conſumé de beſoin, toute eſpece de nourriture lui étant inſupportable; il parloit peu, & ne faiſoit que gémir profondément : ſouvent il ſe rempliſſoit du noir deſſein de ſe délivrer d'une exiſtence qui lui étoit odieuſe :

il se préparoit à l'exécuter : l'idée qu'une telle fin hâteroit celle d'Amélie, l'arrêtoit tout-à-coup, & il avoit le courage de supporter la vie.

Dolsey apprend qu'un Sauvage avoit la connoissance des plantes médicinales de ces contrées, qu'il étoit sur-tout possesseur d'une espece d'antidote qui combattoit & détruisoit l'activité des plus mortels poisons : aussi-tôt Sir Charles est ranimé par l'espoir : — Où trouverai-je ce Dieu conservateur? Indiquez-moi... conduisez-moi... fût-il aux extrêmités de l'Amérique? (On lui dit que Mozéma demeuroit à plus de cent milles de son habitation.) Oh! je me sens assez de force... j'y cours, j'y vole. (Il se précipite au lit de sa femme.) Amélie, ma chere Amélie, tu revivras! tu revivras pour me pardonner, pour me plaindre, hélas! oserois-je dire, pour m'aimer; serai-je encore digne de cette tendresse, dont je sens si vivement le prix? il lui raconte les merveilles qu'on lui a rapportées de Mozéma, & il la quitte, en la confiant à quelques amis, dont il connoissoit le zele & l'intelligence.

Dolsey marchoit, accompagné d'un

jeune Sauvage qui lui étoit attaché, & qui lui servoit d'interprête : on le nommoit Zami. Ils voyagent sans arrêter. Sir Charles auroit desiré avoir la promptitude des vents ; ils arrivent enfin à la cabane de Mozéma : ils le trouvent assis sur sa natte, son arc & ses fleches posés à ses pieds, & dans l'attitude de la profonde douleur ; il réunissoit à sa qualité de médecin, celle d'un des premiers guerriers de sa nation. Zami l'aborde, & en lui montrant Sir Charles, lui fait part du motif qui les amene : le Sauvage se leve avec fureur : — Lâche esclave de nos bourreaux, que viens-tu me demander ? Que je sois de quelque utilité à ces tigres qui nous viennent d'Europe ; sais-tu bien, sais-tu bien quelle fleche ils ont enfoncée dans mon cœur ! Et aussi-tôt il lui échappe une abondance de larmes. Il reprend : J'étois pere, & ces monstres se sont rougis du sang de mon enfant, de mon enfant unique ! j'avois un fils... je ne l'ai plus ! Le soleil se leve, sans qu'il me montre ce soutien de mon ame, qui devoit consoler ma vieillesse, recueillir mon souffle expirant, qui eût été un de nos plus braves guerriers. Le

soleil se couche, sans que je le retrouve reposant sur cette natte, où je n'embrasse plus que la mort ! La mort n'est rien pour un homme qui s'est trouvé à plus de vingt combats : mais mourir privé de mon enfant, ne point sentir ses mains me fermer les yeux !.. retire-toi... retire-toi : je percerai le sein à cet Européen, à toi-même... laisse-moi. Non, s'écrie Dolsey, en tombant à ses pieds, je ne vous quitterai point mon ami, mon pere ! (Il découvre son estomac,) frappez, percez, réunissez là tous vos coups ; mais avant que de me donner la mort, secourez... rendez-moi une épouse chérie... vous me paroissez sensible ! — Si je suis sensible, monstre d'Europe, si je suis sensible ? tu me vois pleurer comme une femme, & tu douterois de ma sensibilité ! — Ah ! je mêlerai mes larmes aux vôtres, vous êtes pere... — Je ne le suis plus ! je ne le suis plus ! — Hélas ! & moi je suis encore époux ; &... bientôt je vais cesser de l'être !... je suis à vos genoux. Je vous l'ai dit : si le sacrifice de mes jours peut satisfaire votre vengeance, je vous offre une victime : elle se livre à vos fureurs ; mais retirez ma femme

du tombeau, qui est prêt à l'engloutir, & ensuite immolez-moi, épuisez vos tortures les plus cruelles sur mes membres palpitants; je vous bénirai, vous serez mon Dieu tutélaire: vous aurez sauvé mon Amélie. Si je m'adressois à tout autre que vous, je vous dirois: vous serez le maître de mes trésors, de tout ce qui m'appartient... — De tes trésors! eh! que seroient tous les trésors de ton Europe, au prix de mon enfant?... Barbare, songe donc encore une fois que je ne suis plus pere, que je mourrai sur cette natte, sans voir mon fils, sans le serrer contre mon sein... vas, fuis loin de mes regards... (*) je brûle de vous déchirer

(*) *Je brûle de vous déchirer le cœur.* Qu'on observe que l'homme naturel ne ressent que deux passions, l'amour & la vengeance. Voilà pourquoi nos anciens Poëtes nous peignent sous des traits si marqués, les tristes effets de l'une & de l'autre. Voyez Achille dans Homere, insulter avec une barbarie réfléchie, l'espace de trois jours entiers, au cadavre d'Hector, Ænée plonger son épée dans le sein de Turnus, qui lui demande grace. Il faut nous en féliciter: nous avons assurément perdu beaucoup de cette atrocité: mais nos mœurs,

le cœur à tous deux... Tu me parles de rendre la vie à ta femme ? Je voudrois que ton Europe entiere fût infectée de nos poisons ; je voudrois les y porter moi-même, & qu'il n'échappât point un seul de tes compatriotes, goûter le plaisir, le doux plaisir de les voir tous tomber, expirer à ma vue !.. Hélas ! mon fils ne revivroit point !

Dolsey, loin de se rebuter, persiste à soutenir les refus opiniâtres, toutes

---

en devenant plus douces, ne sont-elles pas aussi moins fortes, moins énergiques ? La société & la *politesse* n'ont-elles pas altéré notre physionomie, & par la même raison, il n'y a plus de ces actes sublimes d'héroïsme & de grandeur d'ame. Malheureux inconvénient attaché à notre nature ! Nous ne saurions acquérir qu'au prix d'une perte ; nous passons continuellement aux extrémités opposées, sans pouvoir profiter du sage conseil qu'Ovide fait donner à Phaéton : *Inter utrumque tene ;* mais tous nos Philosophes eux-mêmes, ne parviendront jamais à tenir ce *juste milieu.* Il vaut donc encore mieux manquer de caractere, se traîner dans la foule commune de ces êtres policés & dégradés, que de ressembler à ces Sauvages, qui s'occupent de faire la meilleure réception possible à leurs hôtes, & qui mangent leurs prisonniers.

les marques de fureur de Mozéma ; il embrassoit ses genoux ; il lui représentoit que la guerre étoit par-tout le regne du malheur & du crime, qu'elle portoit sa rage au cœur des peuples les plus policés, comme à celui des plus barbares ; que c'étoit le sort des combats seuls, qu'il falloit accuser du meurtre de son enfant ; enfin, à force de sollicitations, de prieres, de larmes, il détermine le farouche Sauvage à sortir de ses forêts pour le suivre, & se transporter jusqu'au séjour qu'habitoit Amélie.

Sir Charles n'a pas plutôt apperçu sa maison, qu'il court vers l'appartement de sa femme : il se jette dans ses bras : — Je t'avois donné la mort : je t'apporte la vie ; ta guérison est assurée. Il n'achevoit pas ces paroles, que Mozéma étoit entré dans la chambre. L'époux impatient le conduit au lit de la malade : celui-ci l'examine attentivement ; tous les yeux étoient attachés sur les siens. Je ne te tromperai point, dit, après quelques moments, le Sauvage, s'adressant à Dolsey : le mensonge & la flatterie n'appartiennent qu'à tes freres : sa maladie est au-dessus

de tous mes secrets; elle est incurable; il n'y a que le *grand-Esprit* (*) (il montroit le Ciel) qui puisse triompher de la violence de ce poison. La foudre

---

(*) *Le grand-Esprit.* C'est le nom que les Sauvages de ces contrées donnent à l'Etre-Suprême. Pour juger de leurs lumieres naturelles, on ne sera pas fâché de retrouver ici quelques traits d'un discours adressé par un Orateur de ces peuples, à un de nos François : » C'est ici que le plus fort n'opprime » pas le plus foible, que le méchant ne prof- » pere point, que le bon n'est point puni. » Ici, les *hommes rouges* n'y égorgent point, » comme les hommes blancs, leurs freres » pour de la terre & du *fer jaune*, (de l'or) » qu'ils méprisent. Ici, la terre nous nourrit, » en la cultivant sans peine; ceux à qui elle » donne le plus, n'entassent point leur ré- » colte de *patates*, *d'ignames* & *de maïs*, (ou » bled d'Inde) pour la conserver, ou plutôt » pour profiter du malheur des autres, afin » de leur ôter la subsistance, comme font » vos Européens. Parmi nous, on peut vivre » content, sans être agité de passions vio- » lentes, ainsi que les hommes blancs, sou- » vent souillés de meurtres & de crimes hor- » ribles. Tout est soumis sur cette terre à la » volonté du *grand-Esprit*; nous le servons » de la maniere la plus agréable, dans un » temple simple, & sans appareil, au pied » d'un arbre touffu & aussi ancien que le

même a écrasé Sir Charles : — Il faut donc s'y résoudre ! ce sont les seuls mots qu'il ait la force de proférer. Sa situation étoit si digne de pitié, que Mozéma lui-même en est attendri ; ensuite repoussant la sensibilité : — Tu me paroissois un homme, & tu t'abandonnes à une stérile douleur ! Crois-moi, viens avec nos braves guerriers, combattre une nation ennemie de la nôtre ; je te donne un conseil que j'exécuterai : je veux venger mon fils, & couvrir sa fosse de leurs chevelures sanglantes. Dignes alliés de tes Européens, c'est de la main de ces perfides qu'est partie la fleche empoisonnée qui t'enleve aujourd'hui ta femme. Si tu dois mourir, imite-moi : tombe & meurs sur un monceau d'ennemis que tu auras immolés : adieu, c'est-là que je cours exhaler mon ame.

Sir Charles, depuis ce moment, n'existoit qu'à peine ; il sembloit même

---

» monde, d'où découle une gomme aromatique qui lui sert d'encens. Le cœur seul » l'adore, & lui offre des paroles de vérité. » Il suffit de le sentir, ce cher Bienfaiteur, » ce *Maître de la vie* " !

insensible aux caresses touchantes d'Amélie; il ne lui parloit que des yeux. C'étoit une de ces infortunées créatures que la fable nous représente privées insensiblement de la figure humaine, pour être métamorphosées en une pierre muette.

Dolsey montre, un jour, plus d'agitation; il retournoit sans cesse dans les bras de son épouse, & l'inondoit de pleurs; il refuse de se coucher : enfin, il se penche sur le lit, & d'une voix sombre & éteinte : — Amélie... Amélie... c'en est fait ! — Que dites-vous?... Dolsey!... — Je voudrois avoir le courage de t'épargner le spectacle d'une fin... qui devoit précéder la tienne. Je n'ai pu vaincre l'excès de ma douleur : je succombe... hélas! qui, dans ces lieux, recueillira tes derniers soupirs? Me pardonnes-tu, chere épouse?.. mets ta main sur mon cœur... tant qu'il palpitera, il ne cessera de t'adorer. Dolsey fait un mouvement pour se jetter dans le sein de sa femme, & il expire, en poussant un cri lugubre, & en attachant sur elle son dernier regard.

La douleur avoit causé la mort à

Sir Charles. Ce coup eſt ſi accablant pour Amélie, qu'il ne lui échappe aucune plainte ? on eût dit qu'elle étoit frappée du tonnerre : elle n'avoit plus de voix pour s'exprimer ; ſes larmes s'étoient arrêtées ; elle preſſoit ſeulement dans ſes bras, ſon mari, & tenoit ſon viſage collé contre le ſien ; quelquefois elle levoit les yeux au ciel, enſuite les ramenoit ſur ces reſtes pâles & défigurés qu'elle ſerroit continuellement contre ſon cœur ; on veut lui ôter des mains cet objet de douleur : elle s'obſtine à le retenir ; elle demeure près de vingt-quatre heures dans cet état. On profite d'un moment d'anéantiſſement pour lui retirer le corps de Sir Charles.

Amélie ſe réveille de ce ſommeil de mort : — Où eſt-il ? où eſt mon époux ? où eſt Dolſey ? (On ne lui répond que par des pleurs.) Des larmes ! ah ! .... je n'en puis plus répandre ! .... Eh ! qu'eſt-il devenu ? .... qu'eſt devenu Dolſey ? (Puis, tout-à-coup, en jettant un profond gémiſſement, comme un malheureux priſonnier, qui ſortiroit d'un ſonge, & qui reverroit ſes chaînes.) Grand Dieu ! ai-je pu l'oublier ? .... Dolſey

Dolſey m'eſt enlevé pour jamais, pour jamais! je l'ai tenu dans mes bras... & il n'y eſt plus! il n'y eſt plus! qu'a-t-on fait? (Elle ſe leve avec précipitation.) On me le rendra; je veux expirer ſur mon malheureux époux, que la même foſſe nous reçoive & nous engloutiſſe!

C'eſt en vain qu'on s'oppoſe à ſes efforts: Amélie porte la vue de tous côtés, dans ſon appartement, & court vers une chambre voiſine: — O Ciel! que vois-je? un cercueil!.. cruels!.. il y eſt déja renfermé! Dolſey!.. cher Dolſey!... c'eſt-là que je veux mourir. Et elle tombe ſur le cercueil, qu'elle embraſſe avec tranſport. Au bout d'une heure, elle revient de cette douloureuſe ſituation: — Mon parti eſt pris: ce n'eſt point en Amérique que je terminerai le cours de mes malheurs: je me ſens encore aſſez de force... pour aller expirer en Europe. (On veut combattre cette réſolution, lui repréſenter la foibleſſe de ſa ſanté, mille obſtacles.) Je les ſurmonterai; j'éprouve... Oui le Ciel, je n'en doute point, prolongera ma vie juſqu'au moment que j'aurai eu la conſolation... c'eſt la ſeu-

le. . . . C'eſt la derniere, c'eſt la derniere. . . . j'y ſuis déterminée; qu'on me trouve un vaiſſeau prêt à partir! On remplit ſes ordres : on vient lui annoncer qu'un navire l'attend, & que tout eſt préparé. Elle n'avoit point permis qu'on rendît encore à Dolſey les honneurs funebres. On lui demande à ce ſujet, d'une voix tremblante, quel eſt ſon deſſein? — Mon deſſein! oh! ce n'eſt pas aſſurément de me ſéparer de tout ce qui me fut, & ce qui m'eſt encore le plus cher. . . Dolſey. . . me ſuivra, ou plutôt ce ſera moi qui l'accompagnerai juſqu'au lieu. . . où nos cendres réunies ſeront dépoſées. . . — Quoi! Madame. . . — Ce ſont mes volontés. Rien ne peut m'empêcher. . . . (Elle court au cercueil, en pouſſant des cris;) je t'abandonnerois! je te laiſſerois dans ces contrées! je retournerois, ſans toi, dans une patrie, où bientôt mes yeux ſe fermeront! Ah! du moins, mes parents. . . mes parents. . . . Elle ne peut achever; un torrent de pleurs lui coupe la parole; elle la reprend : Allons : qu'on tranſporte avec moi ce ſeul objet qui attache encore mon ame ſur la terre!

C'étoit en effet une espece de miracle, qui avoit semblé ranimer cette femme expirante ; on la traîne au vaisseau, suivie de ce dépôt si cher, sur lequel se tournoient incessamment ses regards ; elle déclare que son projet est d'être conduite en Angleterre ; & pendant toute la traversée, elle demeura constamment auprès du cercueil, que de temps en temps elle couvroit de ses baisers & de ses larmes. Cette image frappoit également de surprise & de compassion les passagers ; c'étoit bien à ce triste spectacle qu'on pouvoit appliquer l'expression d'un Poëte ancien : *La majesté des douleurs.* Cet appareil si lugubre, si imposant se déployoit tout entier dans la malheureuse Amélie.

Les auteurs de ses jours continuoient de la pleurer, incertains toujours de sa destinée. Hélas ! disoient-ils, si du moins nous avions la consolation de savoir qu'elle respire !... eussions-nous à lui faire tous les reproches : oh ! si elle vivoit, nous lui pardonnerions.... Cette chere fille, n'est-elle pas notre unique amour ? Mais... inutiles espérances ! Amélie ! Amélie n'est plus ! Non, nous n'avons plus d'enfant ! nous mour-

rons sans l'embrasser ! Et à cette pensée, ces deux infortunés répandoient des larmes toujours plus ameres ; quelquefois ils se disoient : Encore si nous avions pu découvrir où est Sara ! nous aurions recueilli quelque lueur : nous ne flotterions point dans une incertitude plus affreuse que le malheur même !

Au moment que le pere & la mere d'Amélie se communiquoient ces plaintes, on leur annonce qu'une femme d'un certain âge demande à leur parler : — Faites entrer, faites entrer... eh !... si c'étoit des nouvelles de notre fille ! que sait-on ? le Ciel s'est laissé peut-être désarmer par nos prieres, par nos pleurs... La personne annoncée vient à paroître. — Sara ! — Oui, mes respectables maîtres que j'ai trop offensés, c'est la malheureuse Sara qui n'a pu résister au desir de tomber à vos genoux, qui vient implorer son pardon... — Dites-nous... dites-nous... qu'avez-vous fait d'Amélie ? qu'est-elle devenue ? est-elle vivante ? ah ! cruelle !... Sara, tout est oublié, si vous nous apprenez... serions-nous assez heureux pour que la mort ne nous l'eût point enlevée ? Cette chere enfant ! de

grace... où est-elle! Sara leur raconte jusqu'aux moindres détails, tout ce qui s'est passé, depuis le moment qu'on avoit interdit à Dolsey l'entrée de la maison. Elle avoue avec sincérité qu'elle a favorisé la fuite d'Amélie, qu'elle l'a conduite jusqu'au vaisseau qui l'a transportoit en Amérique. Sara ajoute : Dans la crainte d'un trop juste ressentiment de votre part, je m'étois dérobée à vos recherches; il m'est parvenu que vous étiez inconsolables : je me suis déterminée, d'après cette nouvelle, à m'exposer à votre fureur, à subir même le châtiment dû à ma foiblesse, ou plutôt à ma lâche complaisance : j'ai mieux aimé mourir, s'il le faut, que de vous laisser plus longtemps dans cette cruelle perplexité. — Sara, ne parlons point de ta faute... Amélie... en Amérique, &c... tu ne sais point dans quelle contrée... — Elle étoit allée rejoindre Sir Charles. — Le pere interrompt : Ce sera dans les lieux qui sont aujourd'hui le théâtre de la guerre; il faut écrire... de tout côté; demander... à l'Amérique entiere des nouvelles d'Amélie... Ah! Dieu! Dieu! nous sommes donc

éclairés ſur ſon ſort... elle aura épouſé Sir Charles; mais... elle vit! elle vit! que ne la tenons-nous dans nos bras, cette fille ſi chérie, ſi digne de l'être! C'eſt nous, c'eſt notre obſtination inflexible, qui a cauſé ſes malheurs & les nôtres!... Nous la reverrons! elle ſera encore dans notre ſein! notre gendre eſt d'ailleurs d'une condition qui ne peut que nous honorer; hélas! il ne lui manquoit que la fortune.

Ils ſont remplis l'un & l'autre de cette joie qu'un pere & une mere peuvent ſeuls imaginer; enſuite les allarmes ſuccedent à ces tranſports conſolateurs: — A quels dangers n'aura-t-elle pas été expoſée! nous embraſſons une eſpérance décevante! au moment que nous formons des vœux, peut-être n'eſt-elle plus? elle aura ſuccombé dans ces climats ſi différents de ceux-ci! Sara cherche à diſſiper ces nuages. Vous parlez, dit la mere à ſon mari, de nous informer quelle région de l'Amérique peut habiter Amélie? Eh! pourquoi nous repoſer ſur autrui, de ce ſoin ſi intéreſſant? Qu'avons-nous à perdre? des jours minés par le chagrin. Nous avons déja le pied ſur les

marches du tombeau. Allons, mon ami; armons-nous de courage; ſachons par nous-mêmes ce qu'eſt devenue Amélie. Elle a bien oſé traverſer les mers: la tendreſſe d'un pere & d'une mere ne feroit-elle pas autant qu'un fol amour... ne ſongeons plus à ſa faute; nous la reverrons, nous la ſerrerons plutôt contre notre ſein... Croyez-moi, précipitons notre départ. Mes chers maîtres, s'écrie Sara, je vous ſuivrai, ſi vous le permettez; ne me refuſez point cette grace: que je voye, que j'embraſſe encore ma chere Miſſ avant que j'expire!

Ces dignes parents ſont donc décidés à aller chercher Amélie juſques dans le Nouveau-Monde; ils faiſoient les préparatifs du voyage; ils s'entretenoient continuellement du plaiſir qu'ils auroient en r'ouvrant leurs bras à leur chere fille: — Oui, tout, tout lui ſera pardonné, &... nous l'aimerons encore davantage. Nous reverrons donc, nous poſſéderons notre Amélie! ô Ciel! ne puſſions-nous goûter la douceur de la voir qu'un ſeul inſtant... nous mourrons de notre joie!

Une eſpece de tumulte s'éleve du

milieu de la cour : des domeſtiques paroiſſent troublés : on leur demande la raiſon de cette agitation extraordinaire : ils ne répondent point : leur embarras augmente ; la mere d'Amélie s'avance vers la porte : quel ſpectacle l'a frappée ! ſa fille, ſa fille les cheveux épars, enſevelie dans un long vêtement de deuil ; elle court dans ſes bras : — Amélie ! — Oui, ma mere, ſi vous m'accordez la grace de prononcer encore ce nom, c'eſt votre fille... la plus malheureuſe des femmes qui vient implorer votre bénédiction, & mourir à vos pieds. Son pere qui ſuivoit de près ſon épouſe, & qui a reconnu Amélie, n'a pu que dire : Ma fille ! Il veut la relever, l'embraſſer : — Mes adorables parents ! laiſſez-moi, laiſſez-moi expirer à vos genoux... je te revois auſſi, Sara !... A l'inſtant qu'ils alloient répondre, ils apperçoivent un cortege de domeſtiques qui portoient un cercueil : ils ſont ſaiſis d'effroi. Ce cercueil que vous voyez, reprend Amélie, en ſe précipitant deſſus, renferme mon infortuné mari, & me renfermera bientôt moi-même ; je ſollicite, ajoute-t-elle, en verſant un torrent de lar-

mes, pour lui & pour moi, ûn pardon... un pardon que nous n'avons pu obtenir, tandis qu'il vivoit! me le refuserez-vous? Ses parents, au milieu des sanglots, la pressant dans leurs bras: — Ma fille, ma chere fille! eh! ne parlons plus de pardon; jouissons du bonheur de nous réunir; nous nous efforcerons d'adoucir la perte que tu viens d'essuyer; nous chercherons à te tenir lieu d'un époux. Amélie, soulevée par son pere, & assise près du cercueil sur lequel sa main reste toujours étendue: — Voilà... voilà le lit... où je serai bientôt couchée! Cependant, mes chers parents, s'il m'est permis de goûter encore quelque satisfaction, je vous la dois en ce moment: vous daignez me pardonner, m'aimer! je meurs moins malheureuse. Vous mettrez le sceau à vos bontés, & j'ose attendre cette derniere faveur de votre tendresse: que je sois placée dans ce cercueil, à côté de Dolsey, de mon mari! oui, ce sera le comble des bienfaits... Je ne me dissimule pas que je vous ai causé bien des peines! le Ciel est juste; je suis punie, & vous êtes vengés. — Change de conversation, ma

chere Amélie ; vis pour nous aimer, pour être adorée de ta famille : c'est toi, c'est toi que nous serrons dans nos bras ! Sara réunissoit ses transports à ceux de ces tendres parents. Je revois donc ma chere maîtresse ! oh ! qu'elle me permette seulement de lui baiser la main ! — Sara, cette main ressentira dans peu le froid de la mort. Le pere s'écrie : — Quoi ! ma fille ! nous ne parviendrons pas à te consoler ! ta vue nous rendoit à la vie : eh ! tu veux donc nous faire expirer de douleur ! donne des larmes à ton époux : loin de blâmer ta tristesse, nous l'approuvons, nous la partageons : mais cherche à l'adoucir, en l'épanchant dans notre sein. Tu dis que tu nous aimes, & tu parles de mourir ? — Respectables auteurs de mes jours... ma fin est décidée ; je n'ai que le temps de vous l'annoncer. J'ai demandé au Ciel qu'il désarmât ses rigueurs, que je pusse revoir l'Angleterre, l'Angleterre qui m'a vu naître, qu'enfin il me fût permis d'expirer dans vos embrassements, & il s'est montré, cette fois, sensible à mes vœux, ce Ciel jusqu'ici inexorable ! Vous avez bien voulu me par-

donner; je vous ai revus; je n'aurai donc pas éprouvé tous les malheurs!

Le pere & la mere d'Amélie la pressent absolument de quitter ce langage, & de souffrir que son chagrin reçoive quelque soulagement : elle leur révele son horrible situation; ils apprennent enfin... ils apprennent ces infortunés, qu'un poison destructeur coule dans les veines de leur fille, que sa fin est assurée, que son arrêt de mort est irrévocable : la maison aussi-tôt ne retentit que d'un seul cri; un accablement universel l'a frappée; on ne sort de cette espece d'anéantissement que pour s'occuper du soin de trouver des remedes; on court, on vole à Londres; on s'empresse à l'envi de faire éclater son zele; les plus habiles Médecins sont appellés; toutes les ressources de l'art sont employées; mais on ne tarde pas à reconnoître que l'Europe n'est pas plus heureuse que l'Amérique dans ses moyens de guérison. Je n'ai point voulu vous affliger, dit Amélie à ses parents, en me refusant à des secours dont je ne prévoyois que trop le peu d'efficacité; c'est un témoignage de tendresse & de soumission que j'ai cru de-

voir vous donner ; oui, il eſt décidé que je n'ai encore que quelques ſemaines à vivre : je veux vous les conſacrer, vous redire cent fois que vous n'êtes jamais ſortis de mon cœur ; l'amour, l'amour à fait mes maux, mes erreurs... Hélas ! il fait mon tourment ! j'en ſuis la victime ! mais je ſuis baignée de vos pleurs ; je mourrai moins à plaindre : mes chers parents m'ont rendu leur tendreſſe !

Qui tenteroit de peindre le déſeſpoir où cette malheureuſe famille s'abandonne ? C'eſt ici qu'il faut abaiſſer le voile, & laiſſer l'imagination, ou plutôt la ſenſibilité ſe repréſenter un tableau ſi touchant, & s'en pénétrer.

Amélie avoit demandé que le cercueil fût dépoſé dans ſa chambre : elle y portoit cent fois par jour ſes baiſers & ſes larmes ; elle adreſſoit ſes gémiſſements à Sir Charles, comme s'il eût pu l'entendre.

Lorſqu'Amélie ſe trouva ſeule avec Sara, c'eſt alors que ſon ame s'épencha dans toute l'amertume de ſa profonde douleur : — Eh bien ! ma chere Sara, croyois-tu me revoir, & me revoir accablée de ces coups ſi terri-

bles, privée d'un époux que j'adorois; moi-même prête à le ſuivre au tombeau, ravie à mes parents, au moment qu'ils m'ont r'ouvert leurs bras? quelle affreuſe deſtinée! c'eſt un châtiment des paſſions! j'ai trop aimé un mortel; le Ciel jaloux m'en punit ſans doute! j'ai mérité mes infortunes; j'ai offenſé ma famille; j'ai violé des devoirs ſacrés... Ah! pardonne, mon cher Dolſey, (en ſe tournant vers le cercueil) pardonne: ne crains pas que ton image ait moins d'empire ſur mon ame... Sara... c'eſt-là où conduit l'amour!

L'eſpérance eſt le dernier des ſentiments qui s'éteignent dans le cœur humain; il y avoit des moments où le père & la mere d'Amélie s'abuſoient au point d'imaginer que le Ciel opéreroit un prodige en faveur de leur fille; ils comptoient ſur les forces de ſa jeuneſſe, ſur les ſoins qu'ils lui prodiguoient; ils en croyoient leur tendreſſe avide d'un rétabliſſement dont la raiſon ne pouvoit ſe flatter: cependant Amélie ſe conſumoit à vue d'œil, & touchoit à ſa fin; elle n'en étoit que trop avertie: mais elle cherchoit à dé-

guiser son état à ses parents. Laissons-les espérer, disoit-elle à Sara; ma mort les frappera assez-tôt! mon destin sera donc de leur avoir fait verser toujours des larmes?

L'épouse de Sir Charles voyoit avec une sorte de tranquillité, approcher l'époque de sa destruction. Quand le cœur a reçu de ces grands coups dont la blessure ne sauroit plus se refermer, il est inutile de recourir à des remedes: ils sont tous impuissants. Affreuse vérité qu'il ne faut pas se dissimuler: il n'y a que la mort qui puisse nous guérir! Dolsey n'existoit plus, & c'étoit tout ce qu'Amélie pouvoit chercher sur la terre. Ses parents étoient continuellement autour d'elle. Elle s'efforçoit même de leur sourire, elle les consoloit, elle leur parloit de son jeune âge, de son amour pour eux; elle leur cachoit autant qn'il étoit en son pouvoir, le tombeau où elle alloit descendre. Ce n'étoit, comme nous l'avons observé, qu'en présence de Sara, qu'Amélie se montroit telle qu'elle étoit, c'est-à-dire livrée à ce bouleversement de sensations diverses qu'éprouve tout être qui envisage le terme prochain &

aſſuré de ſa décompoſition. Il y a peu de Philoſophes qui tiennent contre cette image.

Amélie enfin n'a peut-être plus qu'une journée à vivre : les Médecins le lui ont annoncé; c'eſt alors que ſon ame reprend toute ſa vigueur; elle invite ſes parents à venir dans ſon appartement. A peine les a-t-elle apperçus : — C'eſt pour la derniere fois que je vous ſerai importune, que vous entendrez la voix d'une fille, qui n'auroit voulu vivre que pour vous. Mais ma deſtinée m'emportoit : j'ai aimé un autre... & je l'ai perdu ! vous devez être familiariſés avec l'attente de ma mort : depuis que le Ciel nous a réunis, ce ſpectacle eſt ſous vos yeux. Encore une fois, vous m'accordez mon pardon, ô chers parents ! béniſſez votre fille : elle vous en conjure; ne vous reſſouvenez que de ſon repentir, d'une tendreſſe qui, malgré ſes égarements, ne s'eſt jamais démentie; j'ai chargé Sara de vous en parler, de vous en parler ſouvent... je ſens la mort... ah ! daignez vous hâter de me donner votre bénédiction. (A ce mot, ſes parents s'approchent, la prennent dans leurs

leurs bras, la béniſſent en pleurant, & tombent enſuite ſans connoiſſance.) Sara, épargnons-leur cet objet : qu'on les éloigne de ce lieu ! (Des domeſtiques les tranſportent dans leur appartement.) Sara, j'ai eu la précaution de me revêtir de mon linceul ; voici tous mes bijoux, que je te prie de recevoir, comme une foible marque de mon amitié. J'exige auſſi une preuve de ta reconnoiſſance : ordonne de ma part, qu'on découvre à l'inſtant ce cercueil. — O Ciel ! Madame, que voulez-vous ?... — Songe que je te demande une grace... c'eſt la raiſon qui m'a engagée à faire retirer mes malheureux parents... ils n'auroient pu ſoutenir ce ſpectacle. (Quelques moments après :) Dis-moi : a-t-on fait ce que j'attends de ton zele ? — Oui, Madame, on vous a obéi ; mais... quel eſt votre deſſein ? — Sortez, mes amis, il n'y aura qu'elle ſeule qui aſſiſtera à mes derniers moments ; vous trouverez dans mon teſtament des récompenſes de vos ſervices, allez. Amélie ſe ſentoit affoiblir : — Nous ſommes ſeules, ma chere Sara, viens me ſoulever dans tes bras. (Sara, en fondant

en larmes, cede au desir d'Amélie : — Eh ! que prétendez-vous faire ? que prétendez-vous faire ? --- Traîne-moi jusqu'à ce cercueil ; que mes derniers regards s'attachent sur mon époux... --- O Ciel ! je ne puis... --- C'est Sara qui me refuseroit cette satisfaction ! eh bien ! je vais ranimer mes forces, tomber... Sara ne la laisse pas achever : elle la conduit expirante, jusqu'à ce monument de douleur. — Voilà donc tout ce qui me reste d'un homme que j'ai aimé à l'idolâtrie ! Amélie contemple long-temps Sir Charles, enveloppé de son drap mortuaire ; ensuite : — Aide-moi à m'étendre dans ce lit de mort... Si tu t'opposes à mes vœux, je n'en mourrai pas moins, & tu me prives d'une consolation... — Sara, d'une main tremblante, soutient Amélie, qui se jette dans le cercueil : — Enfin, me voilà réunie pour toujours, pour toujours à mon époux ! Sara, dis à mes parents que je les supplie de ne point nous séparer. Console-les, entretiens-les de la malheureuse Amélie... ne m'oublie point... Adieu... adieu... Sara... je vais mourir.

En proférant ces paroles d'un ton

lugubre, Amélie essaye d'abaisser sur elle le couvercle du cercueil; Sara y court, & la trouve expirée. (*) Elle pousse

---

(*) *Et la trouve expirée.* Qu'on ne regarde point cette Anecdote, comme une Historiette romanesque : elle est consignée dans le *Courier de l'Europe*, N°. 11, 6 Juillet 1779. La malheureuse Héroïne de cette triste aventure, est morte en Juin de la même année, âgée de vingt-six ans, dans le sein de sa famille, au village d'Hammerswith, situé près de Londres. Le desir de plaire au petit nombre de Lecteurs sensibles, qui aiment à s'attendrir, nous fait reproduire ici une très-jolie Romance sur le même sujet : nous l'empruntons du *Journal de Paris*, lundi 25 Octobre 1779. Elle nous a paru annoncer beaucoup de talent; la versification en est facile & pleine de grace & de douceur, telle que l'exige la Poésie de ce genre. Quelques-uns de nos habiles Compositeurs devroient bien la mettre en musique. La voici exactement conforme à l'original, & sans qu'on se soit permis le moindre changement :

ROZ ET BETZI,

ROMANCE.

Le jeune Roz, en Angleterre,
Aimoit l'innocente Betzi;
Tous deux à la rigueur d'un pere,
Déroboient leur tendre souci :

des cris : les parents qui venoient de reprendre leurs sens, se précipitent dans la chambre, accompagnés des

---

Mais, à Boston, pour ta querelle,
Tout va s'armer, ô liberté !
Roz alors n'est pas moins fidele
A son devoir qu'à la beauté.

✪

Il part au premier cri d'allarmes,
Il part sans prévoir de retour ;
Et baigné des plus douces larmes,
Combien il en donne à l'amour !
Vainement une voix chérie,
Voudroit encor le rappeller.
A l'honneur, au nom de patrie ;
Son cœur brûlant peut s'immoler.

✪

Tremblante, à la douleur en proye,
Betzi suit les pas d'un amant ;
Soudain la voile se déploye :
Dieux ! quel objet, & quel moment !
Ses yeux se ferment, on l'entraîne ;
Elle étend ses bras vers les flots,
Et le nom de Roz, avec peine,
S'échappe à travers des sanglots.

✪

Qu'elle regrette le délire ;
Où se consumoient de beaux jours !
En secret, elle aime à relire,
Tous les serments de leurs amours ;

domeſtiques. Sara ne peut que leur montrer de la main, le cercueil; ils y voyent leur fille, qui n'étoit plus,

---

Heureuſe encore de les croire,
Et plus ſenſible à ſon tourment;
En rivale, elle hait la gloire,
Qui lui fait perdre ſon amant.

Aux jours, aux longs jours de l'abſence;
Elle ne peut s'accoutumer;
Plus épris, ſon cœur la dévance,
Aux bords où l'on vit pour l'aimer;
Des mers elle franchit l'eſpace,
Et ſur l'Océan agité,
Son œil cherche à fixer la trace
Du vaiſſeau que Roz a monté.

Éole attendri la ſeconde;
Enfin elle apperçoit le port.
Sur les rives du Nouveau-Monde,
Elle s'élance avec tranſport;
Ses pieds tremblants touchent la terre;
Elle ſe peint Roz en danger,
N'oſe parler, craint de ſe taire;
Elle frémit d'interroger.

Mille voix que l'écho répete;
Des étendards ceints de laurier,
Le bronze tonnant, la trompette;
Tout annonce un ſuccès guerrier:

& qui avoit étendu ſon linceul ſur ſon mari. Ils reſtent immobiles aux pieds du cercueil, dans diverſes attitu-

---

Betzi friſſonne ; & vers la foule
Elle s'empreſſe de courir ;
Mais ce peuple à grands flots s'écoule :
Roz eſt encore à découvrir.

Elle vole aux champs du carnage
Sous la cuiraſſe d'un ſoldat ;
Elle voit... Dieux !... l'horrible image !
Roz eſt tombé dans le combat ;
Sur l'objet de ſa triſte flamme,
Sa douleur va ſe dépoſer ;
Elle veut reſpirer ſon ame ;
Et la retient par un baiſer.

Ses levres preſſent la bleſſure,
Où reſtoit le fer du vainqueur ;
Un mouvement qui la raſſure,
Attire ſa main vers ſon cœur ;
Il palpite : une main ſi chere,
De ſa vie obtient le retour ;
Roz enfin a vu la lumiere,
Et c'eſt l'ouvrage de l'amour.

Frappé d'une ſubite ivreſſe ;
Qui peut, de l'excès du malheur,
Paſſer aux bras de ſa maîtreſſe,
Sans expirer de ſon bonheur !

des d'effroi & de douleur. Revenus de cette révolution accablante, ils donnent encore des baiſers à la malheu-

---

C'eſt là ce que Betzi doit craindre;
Quels ſeroient, ô Dieux! ſes regrets!
L'amour même l'oblige à feindre,
Elle voile, en pleurant, ſes traits.

Qui que tu ſois, parle-moi d'elle,
S'écrioit Roz, en ſoupirant;
C'eſt Betzi, qu'un amant fidèle
Te recommande en expirant:
Betzi... tu la verras peut-être,
Promets qu'à Londres de retour,
Tu diras que j'ai ceſſé d'être,
En ne penſant qu'à notre amour.

A ces mots, troublée, attendrie,
Dans un muet ſaiſiſſement,
Betzi ne tient plus à la vie,
Que pour la rendre à ſon amant;
Un cri d'amour la fait connoître;
Roz encore a pu l'adorer;
Mais ce bonheur qui vient de naître,
Hélas!... qu'il devoit peu durer!

Le glaive ſous qui Roz expire,
D'un venin ſubtil eſt armé;
C'eſt la mort que Betzi reſpire,
La mort, ſur un ſein trop aimé!

reuſe Amélie ; & au milieu des pleurs & des ſanglots, ils ordonnent la pompe funéraire des deux époux ; on reſpecte les volontés de la femme : le même tombeau, comme le même cercueil les renferme, & cette famille infortunée y va, tous les jours, porter ſes tributs de larmes, & y attendre la mort.

Son amant qu'elle y vouloit ſuivre,
Betzi le devance au tombeau,
Pour l'aimer, Roz a cru revivre;
C'eſt lui qui devient ſon bourreau.

Il frémit, il pleure, il ſuccombe,
De ſes mains veut ſe déchirer ;
Vivant, de Betzi, de ſa tombe,
Rien ne pourra le ſéparer ;
Sa voix n'eſt plus qu'un long murmure,
Que le cri profond du malheur ;
Il guériſſoit de ſa bleſſure :
Il expira de ſa douleur.

Fin du Tome ſeptième.

